

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Du théâtre, ou Nouvel essai sur l'art dramatique [Document électronique] / [par
L.-S. Mercier]

EPITRE DEDICATOIRE

p111

à mon frere.
Si les expressions n' affoiblissoient pas toujours
le langage de deux coeurs qui s' aiment
et s' entendent, je donnerois ici un
long cours au sentiment dont le mien est
rempli ; mais ce soin, tu le sais, devient superflu
entre nous. Ce n' est pas d' aujourd' hui
que j' ai dit et pensé combien il m' étoit
doux d' avoir rencontré l' ami véritable dans
l' ami que la nature m' avoit donné ; ce n' est
pas d' aujourd' hui que j' ai remercié le ciel de
m' avoir choisi un frere tel que toi. Il lui a
plu d' unir nos sentimens comme nos ames :
notre amitié résistera au tems, et sera dans cette
vie incertaine et orageuse l' appui le plus
consolant sur lequel reposeront deux ames
sensibles, invinciblement liées l' une à l' autre.
Je te dédie ce nouvel ouvrage, où je me
flatte avec une joie secrette que tu retrouveras
plusieurs de tes idées ; je te le dédie,
non-seulement pour le plaisir de t' offrir un
monument public de ma juste tendresse, mais encore

p1V

(s' il doit vivre après moi) pour qu' il
atteste à nos descendans combien nous nous
sommes aimés et qu' il les invite à s' aimer
comme nous. Notre exemple étouffera peut-être
un premier levain de discorde prêt à fermenter,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

il leur dira que l' amitié fraternelle
est ce qu' il y a de plus doux, de plus durable,
de plus auguste dans le monde. Il leur
révélera que c' est dans cette excellente vertu
que réside le secret de la force de l' homme,
ainsi que celui du bonheur qui lui est
permis ; et cette amitié tendre qui nous aura
unis toute notre vie, ne sera pas encore infructueuse
lorsque nous dormirons dans la
tombe.

J' ai écrit sur cet art que tu chéris, et qui
mieux vu et différemment traité pourroit rendre
l' instruction générale, répandre dans l' esprit
du citoyen des principes utiles, cultiver
la raison publique jusqu' ici si négligée,
ramener enfin les hommes à ces idées simples,
claires, intelligibles, qui sont les meilleures
de toutes et qui leur paroîtront de la
plus étrange nouveauté, car rien de plus nouveau
pour eux que les premières et faciles
notions de la vraie morale et de la saine politique.
Cet art (quoiqu' on en dise) est peut-être
encore dans son enfance, parce que malgré
les efforts de quelques hommes de génie l' édifice
d' abord timidement conçu n' a pas été

pV

bâti sur le plan le plus général et le plus
solide : on a resserré la sphere de la scene, on
n' y a fait monter que certains personnages, et
ceux-là précisément qu' il semble qu' on auroit
dû dédaigner : on n' a point apperçu toute la
fécondité, toute l' étendue de cet art important :
on a eu pour sa première forme une
admiration superstitieuse. L' écrivain, moins
audacieux qu' esclave, n' a gueres vu que son
cabinet, au lieu de la société. Même de nos
jours, l' assemblée qui compose ordinairement
les auditeurs de nos pièces, ne peut être
considérée que comme une compagnie particulière
à laquelle les poètes ont eu le dessein
de plaire exclusivement. Nos pièces ressemblent
assez à nos salles, car le physique gouverne
en plus d' un genre (et que trop) le
moral. Nos pièces, pour la plupart, sont vuides
de sens, eu égard à un peuple nombreux ;
et je conçois tel édifice vaste et majestueux
où il seroit impossible aux acteurs de représenter
une de nos bonnes tragédies sans rire
d' eux-mêmes.
Cependant le moyen le plus actif et le plus

prompt d' armer invinciblement les forces de
la raison humaine et de jeter tout-à-coup
sur un peuple une grande masse de lumieres,
seroit, à coup sûr, le théâtre ; c' est-là que,
semblable au son de cette trompette perçante
qui doit un jour frapper les morts, une éloquence
simple et lumineuse pourroit réveiller

pV1

en un instant une nation assoupie : c' est-là
que la pensée majestueuse d' un seul homme
iroit enflammer toutes les ames par une
commotion électrique : c' est-là, enfin, que la
législation rencontreroit moins d' obstacles et
opéreroit les plus grandes choses sans effort
et sans violence. Le gouvernement, dit-on,
s' y opposeroit ? Que la piece soit faite d' abord,
et bien faite, l' heure de la représentation ne
tardera pas, et le gouvernement recevra la
loi.

Mais on a semblé jusqu' ici méconnoître
le vrai but de l' art dramatique. Le poète,
au lieu de se montrer législateur, avec ce
légitime orgueil qui convient à son rang, a
vaniteusement obéi au goût frivole et mesquin
des aristarques de son siecle ; ensuite il a encensé
les folies plaisantes et dangereuses de
quelques-uns de ses compatriotes ; tantôt
comme le statuaire de la fable, fléchissant le
premier le genouil devant le monarque qu' il
venoit de figurer et d' armer du foudre ; tantôt
attisant des passions nuisibles, sous prétexte
de les peindre, oubliant qu' il répandoit
la contagion de l' exemple, en même tems
qu' il vantoit la fidélité de son pinceau.

Ce ne sont point des suffrages passagers ou
concentrés dans une ville que le poète doit
s' empresser à recueillir, il est le chantre de
la vertu, le grand flagellateur du vice, l' homme
de l' univers. S' il flatte les vices regnans

pV11

d' une génération corrompue, s' il alimente
des erreurs nationales, s' il fléchit sous le
préjugé qui égare ses contemporains, il ne
mérite plus de sortir de la ligne pour commander ;
qu' il reste parmi le troupeau, il

n' est plus qu' un homme inepte, fait pour le précipiter dans une marche également folle et périlleuse.

On ne s' est point élevé à ces spéculations, parce qu' on n' a jamais songé au nombre, mais au choix des auditeurs, parce que dans nos misérables jeux de paume décorés du nom de théâtre, nos spectacles n' ont été que *des chambrées* , parce que les raisonnemens de quelques littérateurs trop accrédités ont borné l' art et détruit son essor relativement à leur *faire* et aux regles sacrées de ce prétendu goût dont ils parlent sans cesse et qui n' est qu' un mot inventé par eux pour voiler d' une maniere captieuse la petitesse et la froideur de leurs idées.

Notre théâtre (il faut le dire) gothiquement conçu dans un siecle à demi barbare, enfant du hazard et rejetton parasite, a conservé l' empreinte de sa burlesque origine.

Notre théâtre n' a jamais appartenu à notre sol, c' est un bel arbre de la Grece, transplanté et dégénéré dans nos climats. Il a été greffé par des mains grossieres et mal-adroites : aussi n' a-t-il porté que des fruits équivoques et sans substance. De serviles imitateurs,

pV111

copiant jusqu' aux *choeurs grecs* , ont dressé nos premiers treteaux, treteaux mouvans et qui firent regretter alors *les mysteres* bien plus intéressans pour la nation. Ces défricheurs agrestes ne connoissoient ni les moeurs anciennes, ni les moeurs modernes ; ils n' ont pu deviner ni ce qu' il falloit emprunter des anciens, ni ce qu' il falloit ajouter à leurs emprunts.

Jodelle, Garnier, Hardi, Mairet, Tristan, Rotrou, sont les vrais fondateurs de notre scene : c' est une vérité incontestable. Ils ressusciterent les premiers les sujets antiques, et ne pouvant faire mieux ils donnerent *la Cléopatre captive, la Didon qui se tue, la Phedre amoureuse, la Troade, l' Antigone, l' Hercule mourant* , etc. Ils traduisirent le grec et le défigurèrent, ils entraînent sur leurs traces ceux qui vinrent après eux. Nos grands maîtres ont suivi le même plan : les ressemblances sont frappantes ; leur génie, leur goût, leur style, leur élégance, ne les ont point rendus créateurs : on apperçoit chez

eux la même coupe, le même ton de dialogue, la même marche, les mêmes dénouements, et à leur exemple beaucoup plus de paroles que d' action. Ils ont été copistes, comme leurs prédécesseurs. Ils ont su écrire, peindre, intéresser ; mais ils n' ont point déployé une verve originale : ils ont composé avec leurs bibliothèques, et non dans le

p1X

livre ouvert du monde, livre dont le seul Molière a déchiffré quelques pages : goût bizarre et bien étrange de dénaturer un ancien théâtre au lieu d' en construire un neuf relatif à la nation devant laquelle on parle : mais ne cherchant pas même la route de l' invention, ils ont cédé à l' impulsion donnée lors de la renaissance des lettres, aurore pâle et lugubre, plus triste que les ténèbres ; ils n' ont su ni rompre cette impulsion, ni en imaginer une nouvelle.

J' ai donc osé combattre à cet égard les préjugés les plus répandus, démontrer que le fondement de notre scène est tout à la fois vicieux et ridicule ; que le système ancien doit nécessairement changer si le français veut avoir un théâtre ; que notre superbe tragédie si vantée n' est qu' un fantôme revêtu de pourpre et d' or, mais qui n' a aucune réalité ; et qu' il est temps que la vérité soit plus respectée, que le but moral se fasse mieux sentir, et que la représentation de la vie civile succède enfin à cet appareil imposant et menteur qui a décoré jusqu' ici l' extérieur de nos pièces. Elles sont muettes pour la multitude, elles n' ont point l' âme, la vie, la simplicité, la morale et le langage qui pourroit servir à les faire goûter comme à les faire entendre. Le poète coupable et dédaigneux a élargi encore ces distances inhumaines que nous avons mis entre les citoyens. Il

pX

devoit plutôt les rapprocher, mais il se seroit cru homme du peuple, s' il se fut avisé à écrire pour le peuple : il en a été puni en méconnoissant la vraie nature et cette vraisemblance,

mere charmante de l' illusion, et
cet intérêt puissant qui remue tous les coeurs ;
il s' est privé des succès les plus flatteurs, de
ces succès qui agitent tout une nation qui les
confirme à haute voix ; mais ne les concevant
point, il ne les méritoit pas.

Et n' est-ce pas le poète éloquent embrasé
d' une flamme vraiment patriotique, qui
tient en main le gouvernail de l' opinion publique,
dont la force invisible commande à
ceux-mêmes qui ne croient pas lui obéir !

Que l' on combatte ces idées, je n' en serai
point surpris ; plus l' on avance dans la vie,
plus l' on est esclave de l' habitude. Le cerveau
de tout homme qui touche à son septieme
lustre est déjà durement modifié : c' est la
libre et ardente jeunesse qui sait s' ouvrir une
nouvelle lice, elle seule donne un poids aux
idées récentes et utiles, et proscriit le fatras du
sicle qui fuit ; tandis que l' âge mûr retient
auprès de lui, par paresse, l' admiration béante.
Quand la vérité a déposé une fois son germe,
il peut être foulé aux pieds, mais il
prend racine, il croît en silence, il s' élève
et pousse des branches : si l' action est lente,
elle est infaillible. Les lumieres qui blessent
le plus d' abord ne demeurent pas inutiles,

pX1

après les avoir méconnues ou dédaignées,
l' homme en fait son profit, il s' éclaire
involontairement.

Les critiques, les commentateurs, les
journalistes, les dissertateurs, toute cette
tourbe scholastique qui ne parle que par la
bouche des morts et qui leur fait dire les plus
impertinentes sottises ; tous ces gens, amis
des tombeaux et des ténèbres, préconisant
tout ce qui est fait anciennement, et livrant
sagement la guerre à ce qui se fait et à ce qui
se fera, ont la prunelle des hiboux qui se contracte
douloureusement au moindre rayon :
ils vous citent ce qu' on a lu mille fois, ils
vous parlent de ce qu' on sait, ils crient au
blasphémateur dès qu' on se moque d' eux ;
ils vous accablent de passages et d' autorités
étrangeres, sans quoi ils ne parleroient pas
longtems. Il faudra rire de leur engouement
superstitieux, si toutefois cela est permis
quand on songe qu' ils ont été dans tous les
âges le fléau des arts et les véritables assassins

du génie.

Il ne faut point haïr leurs satyres, mais
bien leurs éloges : leurs satyres prouvent
du moins l'envie et son extrême infériorité.
Mais qu'ils sont insolens quand ils se mettent
à louer ! C'est bien à eux de prendre l'encensoir :
qu'a-t-on besoin de leur approbation,
elle aviliroit pour peu qu'on parût en faire
quelque cas. Semblables à ces bons prélats

pX11

qui d'un air sérieux sacrent les rois et posent
le diadème sur leurs têtes comme s'ils les
faisoient regner, ils ont l'orgueil de vouloir
couronner les monarques de la littérature, ils
font mine de les affermir sur leurs trônes ; on
diroit que ce sont eux qui les annoncent,
les font connoître à l'univers et qui constatent
leurs droits chancelans : ils en imposent
aux lecteurs vulgaires avec des mots qu'ils se
transmettent et des phrases qu'ils ne savent
pas même varier : *la décadence des arts est
totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée,
elle ne peut rien produire de semblable aux
siècles passés. Le temple de la gloire est fermé,
et ses portes ne s'ouvriront plus* . Arrive
l'homme qui les brise à leurs yeux et qui leur
donne un démenti formel, ils vont répétant encore
que celui qui y est entré il y a cent ans,
étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien
plus digne de nos hommages.
Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon
pendant le sacrifice, ils appellerent *artifice
ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance.
Rubens depuis a peint sur le même visage et
les douleurs de l'enfantement et la joie d'une
mere, et nos critiques ont loué absolument
sur le même ton et le chef-d'oeuvre de l'art
et son mensonge.
Que ne puis-je enlever et faire disparaître
tous ces modeles qui trompent et égarent,

pX111

pour laisser à chacun et son invention et sa
propre audace ! L'art bientôt y gagneroit.
Oui, pour faire des découvertes dans un
art, il est plus avantageux de n'y entendre

rien d'abord et d'y marcher seul, que d'être conduit et dirigé par la marche et l'exemple des autres : on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide ; on ne fera que passer par la porte commune, en observant les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les règles, les poétiques ont gâté et gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets et fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient entamé la carrière d'une manière qui leur eût été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect, et de-là naissent tristement les mêmes résultats : au lieu de creuser, ils passent légèrement sur les mines les plus fécondes ; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés : ils auroient commandé à leur siècle, ils lui obéissent, séduits qu'ils sont par la sottise autorité des barbes grises ; ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art se perfectionne, parce que les copies se multiplient ; c'est une abondance indigente, et cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

pX1V

Telle est à peu près en France l'histoire de plusieurs arts, mais surtout celle de l'art dramatique. On a pris un filon pour la mine entière, et l'on a voulu faire croire que la mine étoit tarie, tandis qu'elle a des ramifications immenses, et que ce n'est pas encore le filon le plus riche qui ait été découvert. Qui croiroit qu'un art aussi étendu au simple coup d'oeil est asservi à des entraves qui le resserrent autant qu'il est possible, et que ces entraves burlesques sont rédigées en code ! Tu me diras : pourquoi donc tracer aussi ton code ? Mon motif est bien différent, c'est pour recommander à tout jeune homme qui se sentira quelque génie pour la composition, à jeter préalablement au feu toutes les *poétiques*, à commencer par celle-ci. Je t'embrasse de tout mon coeur, frere et ami.
Ce 18 janvier 1773.

p1

INTRODUCTION

Le spectacle est un mensonge ; il s'agit de le rapprocher de la plus grande vérité : le spectacle est un tableau ; il s'agit de rendre ce tableau utile, c'est-à-dire de le mettre à la portée du plus grand nombre, afin que l'image qu'il présentera serve à lier entr'eux les hommes par le sentiment victorieux de la compassion et de la pitié. Ce n'est donc pas assez que l'ame soit occupée, soit même émue ; il faut qu'elle soit entraînée au bien, il faut que le but moral, sans être caché ni trop offert, vienne saisir le coeur et s'y établisse avec empire. être écrivain, c'est déjà beaucoup ; mais être un écrivain utile, influencer sur les moeurs de ses concitoyens, les épurer au flambeau de la morale, c'est saisir le plus beau privilege de la nature humaine.

p2

La poésie dramatique présente l'homme à l'homme, nous apprend à traiter avec nos semblables, accélère la marche de nos idées, perfectionne notre raison et notre sensibilité, nous fait rougir, nous aide à nous relever de nos fautes. C'est dans ce tableau qu'on peut se guérir des petitessees et des écarts de l'amour-propre ; et ce censeur aimable parle si secrètement, que nous pouvons être corrigés sans que l'oeil d'autrui soit visiblement frappé du changement.

Je ressens une véritable joie en voyant la poésie dramatique, le plus séduisant et le plus ingénieux des arts d'imitation, universellement répandu, universellement estimé. C'est le plus précieux héritage que nous aient transmis

p3

les anciens. Il ne demande plus qu'à être perfectionné. Je dis perfectionné, et je m'explique : car s'il est d'un stupide de ne pas admirer nos meilleures pieces, il seroit d'un esprit borné

de ne pas sentir confusement qu' il manque encore à l' art un nouveau degré de vie et d' intérêt. Cet art est si étendu qu' il surpasse le génie de nos grands poètes, et qu' il n' a pu acquérir même par eux tous les développemens dont il est susceptible. La première direction donnée au théâtre n' étoit peut-être pas la plus heureuse. Il se pourroit qu' il y eût un genre à créer, qui pût mener l' art plus loin qu' il ne l' est dans les tragédies et comédies, même les plus admirées. L' art, quoiqu' on en dise, n' est peut-être pas à son comble, puisque tous les ordres de citoyens ne le goûtent pas également ; l' art n' est point à son comble, puisque l' illusion échappe par quelques côtés ; l' art, enfin, n' est point à son comble, puisqu' il n' a pas produit tous les effets qu' on en devoit attendre. Une salle de spectacle est parmi nous le seul point de réunion qui rassemble les hommes ;

p4

et où leur voix puisse s' élever de concert. C' est-là que triomphe ce sentiment intime qui pénètre l' ame, et qui, pour me servir de l' expression d' un disciple de Pythagore, l' avertit de sa divinité. L' art dramatique en devient plus important, plus auguste, plus intéressant, et sous ce point de vue l' on peut appeller le théâtre le chef-d' oeuvre de la société. Qu' il me soit permis de répandre ici mes idées, bonnes ou mauvaises, vraies ou paradoxales ; je les livre telles que je les ai conçues, sans me donner pour l' interprete des oracles du goût, sans prétendre asservir aucun

p5

homme à nos opinions. Les paradoxes tombent, les vérités surnagent, comme l' a dit Helvetius et comme l' a prouvé son livre. Je dirai avec Montaigne : *je donne mon avis, non comme bon, mais comme mien* . On peut avancer des hérésies littéraires sans un danger bien réel, et les hérésies en ce genre auront peut-être le sort qu' elles ont eu dans des matieres plus sérieuses ; elles serviront à éclaircir le dogme et à l' affermir d' une maniere plus inébranlable. Je ne répondrai point dans cet ouvrage aux

adversaires du théâtre. S' il existoit un peuple qui trouvât ses plaisirs dans ses occupations,

p6

qui fût laborieux sans être asservi, qui sçût préférer à tout autre spectacle celui de la nature, qui n' eût point de vices, qui fût assez vertueux pour n' offrir que des ridicules, qui loin du luxe ne connût que l' industrie, la simplicité, assez heureux, enfin, pour dédaigner les arts, c' est-à-dire pour les estimer indifférens ou nuisibles à son bonheur ; il seroit dangereux de transporter chez ce peuple un théâtre : ses moeurs innocentes et pures pourroient s' altérer ; distrait de ses paisibles voluptés il en chercheroit de fausses ; le spectacle ne lui conviendrait pas, parce qu' il lui seroit parfaitement inutile. Mais pour un peuple qui a besoin d' être ramené à ces loix primitives et saintes dont il s' est prodigieusement écarté, à ce sentiment naturel que les préjugés ont éteint ; le spectacle lui est avantageux et nécessaire. C' est ainsi qu' il faut soustraire aux yeux d' une fille innocente le tableau séduisant d' un amour légitime et permis, et qu' il faut le montrer aux yeux de celle qui ayant oublié la pudeur, peut encore rougir et rentrer sous ses aimables loix. Le spectacle est donc bon en lui-même, et n' est mauvais que dans ses abus : les abus ne sont pas inséparables du théâtre ; au contraire, ils peuvent être prévenus et détruits.

p7

CHAPITRE 1

de la fin que doit se proposer l' art dramatique.

qu' est-ce que l' art dramatique ? C' est celui qui par excellence exerce toute notre sensibilité, met en action ces riches facultés que nous avons reçues de la nature, ouvre les trésors du coeur humain, féconde sa pitié, sa commisération, nous apprend à être honnêtes et vertueux ; car la vertu s' apprend, et même avec quelqu' effort. Laissez dormir

les précieuses facultés de l' homme, elles s' anéantiront peut-être ; il deviendra dur par inertie, par habitude : éveillez-les, il sera tendre, sensible, compatissant. C' est ainsi qu' une voix exercée acquiert de la légèreté, de la souplesse, de la douceur, de la force et de l' étendue.

Plusieurs hommes pechent par une ame rétrécie et commune, et c' est faute d' avoir été dilatée par la chaleur du sentiment qu' elle demeure froide et engourdie ; mais si elle vient à sentir les charmes de cette sympathie qui lie un être à un autre, si des larmes ont fondu la glace de ce coeur, une fois amolli il prendra la direction de la vertu.

p8

J J Rousseau a dit que celui-là peut s' estimer vertueux qui n' a fait aucun mal à ses semblables. S' il est un lieu propre à graver cette maxime dans le coeur des hommes, c' est le théâtre : c' est-là que la voix du poète répond à cette voix intérieure qui nous avertit de respecter tout être sensible : c' est-là que la vertu qui découle de la sensibilité obtient le suffrage des hommes assemblés : c' est-là que les préjugés les plus orgueilleux tombent, et que l' homme cité au tribunal de la nature, égaré souvent par la raison, ce sophiste ingénieux, trouve le vrai, par le coup électrique du sentiment. Qu' un excellent poète est un auguste bienfaiteur ! S' il aime véritablement les hommes,

p9

s' il est pénétré de ce feu divin qui ennoblit encore le génie, s' il ne le dégrade pas en courbant le genou devant les puissances de la terre, s' il l' emploie à recueillir les soupirs de l' infortune, à les porter à l' oreille superbe de ceux qui les firent naître, ah ! De quelle reconnaissance ne devons-nous pas payer ses travaux. C' est lui qui nous enseigne ce qui est bon et honnête, il fixe nos opinions flottantes, il regne par le sentiment, le sentiment, cette force invincible et puissante, qui soumet les êtres les

plus rebelles : c' est par des sensations exquisés et répétées qu' il bat le coeur humain, il enlève au vice sa proie, au despotisme sa massue, au méchant le pouvoir d' étourdir ses remords. Multipliez donc sous son oeil l' image des maux qu' il a faits, qu' elle le poursuive partout, que, semblable à Bessus, il entende dans le chant d' une hirondelle le reproche d' un parricide, qu' il veuille étouffer tous les oisillons prêts à chanter.

Mais le poète qui connoît les hommes, leur offrira-t-il de préférence ces actions héroïques qui exigent un sacrifice absolu et qui naissent d' une force d' ame étonnante et extraordinaire ? S' il est philosophe, peut-être qu' il demandera moins pour obtenir davantage ; il sentira que les dévouemens des Codrus, des Curtius, des Scévola, sont bien rares ; il dira plutôt :

" voyez autour de vous ; tout parle une langue énergique. Que de malheureux à secourir, à consoler ! Environnés d' êtres souffrans, dont vous pouvez soulager les douleurs, irez-vous chercher des infortunes antiques et imaginaires ? Abaissez vos regards ; on ne veut vous imposer que le plaisir satisfaisant de reconnoître vos semblables. "

l' effet du théâtre consiste en impressions, et non en enseignemens. Retire-toi, froid moraliste, emporte ton gros livre ; que signifie l' enfilage de tes maximes seches, auprès du peintre

éloquent qui montre le tableau armé de toutes ses couleurs ? Ce ne sont pas là des ombres métaphysiques, des distinctions subtiles de l' école. Hommes, approchez, voyez, touchez, palpez... vous pleurez ! Oui, sans doute. Votre ame est-elle maîtresse de ne point obéir au mouvement sympathique et irrésistible qui la pénètre toute entière ? Elle monte au niveau de cette grande et belle action, elle brûle de l' imiter, elle ne fait plus qu' un avec cet homme gémissant, elle souffre peut-être plus que lui, et tenant à ses infortunes elle tient au désir de les soulager.

On ne peut donc trop amollir l' ame de l' homme par les impressions redoublées de la pitié et de la commisération. Comme ce sont deux vertus, elles ne peuvent entrer trop avant dans son coeur. Un enfant empoigne un oiseau comme une pierre, parce qu' il ne connoît pas encore la loi qui soumet tous les êtres à la sensibilité ; mais dès qu' il aura connu l' éguillon de la douleur, dès qu' il aura réfléchi sur la force qui opprime, alors il entendra le cri de la plainte, et il respectera tout être souffrant. C' est ainsi que l' écrivain dramatique adoucit insensiblement nos moeurs et ne nous attriste que pour notre intérêt et notre plaisir ; il nous arrache des larmes, mais de ces larmes délicieuses, qui sont le plus doux attribut et l' expression naturelle de notre sensibilité : *nostris pars optima sensus* .

Que de fois n' a-t-on pas admiré comme les cris, les gémissemens, les sanglots, agissent sur les autres hommes ! Tels sont les arrêts souverains de la nature. Si le poète y joint sa voix, quelle force n' aura-t-elle pas ? Sa voix alors apprendra aux hommes cette importante vérité, qu' en faisant le mal ils sement pour recueillir, qu' ils se blessent en blessant autrui. Cette sensibilité précieuse est comme le feu sacré. Il faut veiller à ne jamais le laisser éteindre. Il constitue la vie morale. On pourroit juger de l' ame de chaque homme par le degré d' émotion qu' il manifeste au théâtre : si son visage reste indifférent, si son oeil n' est point

humide, quand le pere de famille dit à son fils : *où vas-tu, malheureux ?* Si les feux de l' indignation ne brûlent pas son coeur, quand Narcisse acheve de corrompre Néron, c' est un méchant, à coup sûr ; il ne pourra se sauver de ce titre qu' en avouant son imbécillité. Plusieurs moralistes, qui croient que la rudesse est vertu et que l' ennui est méritoire, ont si mal raisonné dans la froide solitude de leur cloître ou de leur cabinet, qu' ils ont dit qu' en rendant le coeur sensible on le rendoit en même tems plus susceptible de passions violentes. Voilà les argumens rebattus de nos anciens et modernes visionnaires. Riccoboni répète jusqu' au

dégoût cette prolixie déclamation dans son livre de la réformation du théâtre.

p14

Eh ! Point du tout, messieurs du syllogisme : toutes les passions dangereuses naissent de la dureté de coeur ; telles sont la haine, l'envie, l'avarice, l'orgueil ; passions froides et solitaires : un amour-propre effréné leur donna l'être. Je sens que l'amour, l'amitié, la reconnaissance, le desir de la gloire, passions actives et généreuses, échauffent l'ame d'un feu plus vif et l'exaltent à ce point où elle s'élance vers les vertus les plus héroïques.

Le sage, en effet, seroit-il cet homme indifférent dont l'ame plus que paisible n'est pas plus émue à l'aspect d'une campagne délicieuse qu'au récit d'une action magnanime, qui voit couler le tems comme l'eau d'un fleuve, qui n'a jamais connu le danger des passions parce qu'il n'en a jamais senti l'éguillon, qui n'a rien à combattre parce qu'il n'a rien à réprimer, qui, sans haine et sans amour, n'a point vu dans les hommes de différences marquées et dans la nature de beautés vraiment réelles ? ô, vous, douces et gracieuses émotions,

p15

qu'on reçoit au théâtre, et qui servent à développer, à perfectionner ce sens moral et intérieur que nous portons tous et qu'on étouffe quelquefois à force de le dédaigner ; vous, sentimens agréables, passions nobles et douces, environnez cet indifférent ; amollissez son ame, et soyez pour elle ce que la rosée est à une terre seche et endurcie.

Mais comment le poëte parlera-t-il à la multitude ? Quelles sont les impressions qu'il doit choisir pour se faire entendre à ses concitoyens ? Le théâtre est fait, je pense, pour suppléer au défaut d'expérience de la jeunesse, pour rectifier

p16

ceux qui ont mal vu, pour aider à l'intelligence

des esprits médiocres, pour apprendre
aux hommes, quelquefois incertains dans
leurs idées, ce qu' ils doivent haïr, aimer, estimer.
Chargé de cet emploi glorieux, le poète suivra-t-il
la route battue par ses prédécesseurs ?
Ira-t-il réveiller les cendres des rois ? Ne
verra-t-il à peindre dans le monde que ces têtes
à diadèmes ? Ou, parmi ses concitoyens,
s' arrêtera-t-il, comme poète du beau monde,
sur les marquis élégans qui dans la comédie
remplacent les rois, et qui prétendent donner
à la société le ton qu' elle doit suivre ?
Agira-t-il comme s' il n' y avoit que ces deux especes
d' hommes sur la terre ? Je crois qu' il peut mieux
faire pour l' intérêt de tous. Son théâtre qu' il
élargit avec la pensée, deviendra aussi étendu
que celui de l' univers : ses personnages seront
aussi variés que ceux des individus qu' il
apperçoit : il méditera en écrivain sensé, en
peintre fidele, en philosophe, et songeant qu' il
est au dix-huitieme siecle, il laissera dormir les
monarques dans leurs antiques tombeaux ; il
embrassera d' un coup d' oeil ses chers contemporains,
et trouvant des leçons plus utiles à leur
donner dans le tableau des moeurs actuelles, au
lieu donc de composer une tragédie, il fera
peut-être ce que l' on appelle un drame.
à ce mot (car les mots de tout tems ont
causé de graves querelles) je vois des journalistes
échauffés et qui se croient les soutiens de

p17

la littérature, le proscrire, ce mot qui, selon
eux, outrage le goût, autre mot de ralliement qui
plaît fort à tous ceux qui ont un besoin journalier
d' écrire un grand nombre de mots.
J' oserai cependant dire (dussent tous leurs
anathêmes fondre sur ma tête !) que si d' abord on
ne se fut point borné à ces noms de tragédie et
de comédie, qui ont souvent induit en erreur
les poètes, en les forçant, pour ainsi dire,
de donner chacun de leur côté dans les extrêmes
et à n' employer que des couleurs tranchantes,
tandis que c' étoit des couleurs fondues
et mêlées que devoit résulter la vérité
des personnages : j' oserai, dis-je, avancer que
l' art auroit sans doute aujourd' hui ce degré de
perfection que l' on cherche et que l' on desire.
Ce n' est pas le génie qui a manqué à nos poètes,
c' est l' art d' avoir sçu le tourner vers un but
frappant et d' une utilité généralement reconnue.

Mais sans nous arrêter ici à des mots, déterminons si nous ne venons pas de nous enrichir d' un genre plus vrai, plus instructif, que la tragédie et la comédie même. Car si le nouveau genre dramatique, tant décrié par des gens qui ne jugent que par habitude, réunissoit tout l' intérêt de la tragédie par ses scènes pathétiques, et tout le charme naïf de la comédie par la peinture des moeurs ; s' il n' avoit pas, comme la tragédie, l' inconvénient de déifier les forfaits, et, comme la comédie, celui d' immoler un ridicule avec atrocité ; si du mélange

p18

de ces deux genres mal-adroitement séparés résulteroit un nouveau genre, plus sain, plus touchant, plus utile, où tout naquit des situations, peut-être que le drame seroit incomparablement préférable et par son but et par ses effets.

Avant que de nous expliquer plus en détail, et pour faire disparaître de cette opinion l' air paradoxal qu' elle semble avoir au premier coup d' oeil, je vais examiner ce qu' a été la tragédie chez les anciens, ce quelle est chez les modernes, et les effets qu' elle a produits ; j' envisagerai de même la comédie ; je parlerai ensuite du drame, de ce qu' il est, et surtout de ce qu' il pourroit être. C' est-là le point de vue principal, sous lequel il faudra appercevoir toutes les idées répandues dans cet ouvrage. Il y manquera peut-être un peu d' ordre, parce que je me laisserai emporter par plusieurs idées accessoires ; l' écart ne sera qu' apparent, et le rapport réel. Si je me permets quelques excursions, je ferai en sorte qu' elles tiennent par quelque endroit à l' art dramatique ; mais qu' est-ce qui n' est pas relatif à ce grand art, qui semble être la collection ou la fin de tous les autres arts ?

p19

CHAPITRE 2

de la tragédie ancienne et moderne.

les grecs mettoient sur la scene les événemens
encore récents, et dont leurs peres
avoient été témoins. Tous les sujets de leur
théâtre sont renfermés dans deux ou trois familles.
Jamais un héros étranger ne vint
usurper les larmes qu' ils réservoient aux malheurs
de leurs propres concitoyens. On sent
combien l' intérêt en devoit être plus vif ; et
au naturel qui regne dans leurs ouvrages, beaucoup
plus que dans ceux des modernes, il
est aisé de s' appercevoir combien la tragédie
s' est écartée de la simplicité de son origine.
Ce peuple ingénieux, et qui méritoit une
meilleure destinée, étoit dominé par un véritable
patriotisme. Il ne vouloit voir des héros
que dans sa propre histoire, et une grande
action ne commençoit à lui paroître admirable
que lorsqu' elle y étoit naturalisée. La liberté
faisoit de chaque ville un empire, et y nourrissoit
cette inépuisable curiosité qu' elle enfante ;
elle rendoit ce peuple vigilant et causeur.
Les poètes attentifs créèrent alors

p20

ces allusions politiques qui faisoient une si vive
impression. Une tragédie n' étoit pas une diversion
ou le simple amusement du loisir,
c' étoit une affaire d' état, et le parterre
d' Athenes perçoit avec transport le voile transparent
de l' allégorie : point de matelot athénien qui
ne sentit les beautés de Sophocle et d' Euripide.
Aussi que de traits perdus pour nous, faute de
connoître ces tourbillons orageux parmi lesquels
s' agitoit ce peuple que le nom de roi
faisoit frémir ! Auroit-on écouté le poète qui
n' eût pas caressé cet esprit républicain ? Aussi
tous peignirent les malheurs des fiers atrides,
des troyennes, des épouses, des meres de ces
guerriers qui avoient moissonné la fleur de leurs
héros. Lacédémone, rivale perpétuelle d' Athenes,

p21

fut aussi l' objet perpétuel de la plus
fine raillerie ; Thebes naissante reçut les traits
de cette malignité dont tant de siècles n' ont
point émoussé la pointe : enfin les poètes
mêlerent toujours quelques intérêts politiques

qui servoient à soutenir l'attention du peuple.
En croyant imiter ces grecs, nous avons
servilement transporté sur notre théâtre et leurs
songes et leurs oracles et leurs sermens et leur
fatalisme, et nous avons omis ce qu'il y avoit
de meilleur à saisir. Mais plusieurs de nos

p22

poètes n'ont pas même été à portée de deviner
ce qu'ils avoient sous les yeux.
C'étoit folie à ceux qui ont voulu traiter les
mêmes sujets. La partie la plus subtile de ces
chef-d'oeuvres s'est évaporée dans l'étendue de
tant de siècles. Idoménée, Agamemnon, Philoctète,
Ajax, Hécube, Alcide, sont des
noms fort harmonieux ; mais ces histoires
surannées n'ayant aucun rapport avec nos mœurs,
avec notre gouvernement, nous avons gâté
ces sujets antiques en y mêlant des convenances
modernes ; nous avons formé des débris
de leur théâtre un genre factice, faux, bizarre,
que le petit nombre a admiré et auquel la

p23

multitude n'a jamais su rien comprendre.
Quand je dis la multitude, j'entends la foule de
ces hommes sensibles qui peuvent ignorer l'histoire
grecque et mythologique, comme le plus
sçavant homme de Paris ignore l'histoire du
Japon, et qui n'en sont pas moins propres à sentir
et à connoître les vraies beautés du génie,
quand il daignera adopter le langage, le costume
et l'air national.
Les romains n'eurent des tragédies que
quand leur gloire étoit passée : des monstres
regnoient à Rome, et des tragédies patriotiques
y eussent peut-être été le signal de la liberté ;
car il ne faudroit qu'une tragédie bien faite,
bien prononcée, pour changer la mauvaise constitution
d'un royaume. Il est vrai qu'il ne

p24

suffiroit pas alors d'un poète, et qu'il lui
faudroit des spectateurs. Un peuple qui goûtoit

le spectacle des gladiateurs, n' étoit pas né pour sentir et cultiver cet art comme les grecs. Le peuple romain eut dans tous les tems quelque chose de féroce ; il eut plutôt des héros que de grands hommes. Le boursoufflé Seneque (improprement appelé le tragique) eut le style du mauvais goût et de la servitude. Le froid Terence, qui le précéda, avec de l' esprit, des graces, du naturel, n' imprima point au théâtre latin un caractere propre à le distinguer : c' étoient des sujets grecs, dénaturés, affoiblis, qui ne servirent qu' à exciter les regrets de ceux qui connoissoient la muse de Ménandre.

Corneille fut en France le restaurateur de la tragédie. Ce poète, nourri de l' étude de l' histoire, en saisit le génie et le goût ; mais c' étoit à Rome, encore république, ou à Londres, devenue libre, que devoit naître ce grand homme, afin que ses pieces frappassent le but

p25

qu' elles semblent indiquer. La nature s' est trompée en le faisant naître en France, mais déjà trop tard : il écrivoit Cinna, et c' étoit sous le ministere du cardinal de Richelieu ; il faisoit retentir dans ses vers le nom sacré de liberté, et ces mêmes vers alloient frapper l' oreille de l' assassin de Marillac et de Montmorency. Je suis fondé à croire que la force de son génie le transportoit dans les beaux jours de la république, qu' il voyoit Rome présente, et Paris dans le passé. Il composa au milieu de quelques orages, mais il ne paroît pas avoir eu la moindre influence sur les affaires

p26

politiques. Il semble qu' on n' ait vu en lui que le poète, le grand peintre, et non l' homme d' état. Corneille a peut-être formé Montesquieu, mais ce qu' emprunta de lui ce dernier génie, ou avoit échappé à tout le reste, ou avoit été bien mal entendu. Je dis donc que si Corneille fut né à Londres depuis Cromwel, son génie auroit eu une explosion bien différente. Des hommes qui ne s' entretiennent que de patrie, qui par le systême

du gouvernement ont part à la législation,
qui jouissent de tous les avantages que le
sol et le climat peuvent leur procurer,
qui ont en propriété leur personne, leur honneur
et leurs biens ; des hommes toujours disposés
à répandre leur sang pour les plus légères
atteintes portées à leur liberté, tels sont
les auditeurs dignes de Corneille, faits pour
applaudir et pour graver ses maximes dans leur
coeur. Le sublime n' est que l' image de la

p27

grandeur d' ame, dit Longin ; mais ces vertus
ne sont pas les nôtres. Aussi Corneille, peu lu
aujourd' hui, rarement représenté, presque ouvertement
dédaigné par plusieurs gens de lettres,
est ignoré de la plus grande partie de la
nation. Son heureux rival, qui n' eut pas même
une portion de son génie politique, ou qui ne
le développa qu' une fois dans Britannicus, à
l' aide de Tacite, obtient aujourd' hui la préférence
devant une nation efféminée ; et la tragédie
qui sembloit devoir influencer sur quelques
parties du gouvernement, n' est pour nous
qu' un tableau tracé de fantaisie, comme les
batailles d' Alexandre ou celles de Constantin.
Gouvernés par des monarques, n' ayant
aucune participation aux affaires publiques, devant
immoler nos projets patriotiques, et même
nos pensées, que nous sommes loin de la tragédie
nationale ! à peine la concevons
nous. Le poète politique nous est aussi

p28

étranger que l' orateur. Les vers de Corneille
récités sur notre théâtre sont à mon oreille une
musique bruyante et militaire, qui retentit au
milieu d' une paisible infirmerie.
Les successeurs de Corneille, sans avoir le
même ton, la même profondeur, ont choisi
de semblables sujets ; mais ils n' ont pas conservé
à l' art la même énergie : ils se sont rapprochés
du goût du siècle, en établissant l' amour
pour moteur principal de leurs pieces :
ils avoient à parler à un peuple de femmes.

On s' imagina toujours faussement qu' on ne pouvoit faire une tragédie que d' après les grecs, les perses, ou les romains ; qu' il falloit absolument des rois pour nous intéresser, qu' une tête sans couronne présenteroit une nudité affreuse, que le diadème étoit l' appanage de la tragédie, comme la grosse perruque étoit celui de la comédie : on défigura l' histoire, déjà si incertaine, on viola le costume, on dénatura le langage caractéristique, et tout cela passa. La tragédie devint un pur roman. On vit éclore de beaux vers, mais on ne rencontra pas la vérité, qu' on ne cherchoit point ; on entendit de beaux dialogues modelés à la françoise : l' *amoureux* et l' *amoureuse* soupirent mélodieusement sous la flûte de Racine ; on vit des tableaux sans objets, ils récréoient l' imagination, et c' est tout ce qu' on exigeoit. On n' avoit aucune idée du droit politique, et l' on ne voyoit que rois, qu' ambassadeurs, traitant à Paris et devant le peuple d' intérêts chimériques : point de piéces sans conspiration, sans tyran,

sans poignard. La langue (il est vrai,) s' est perfectionnée, mais la raison publique ne le fut pas. La tragédie devint une sorte de farce sérieuse, écrite avec pompe, qui visoit à satisfaire l' oreille, mais qui ne disoit rien à la nation et ne pouvoit lui rien dire. Quand une nature aussi bizarre, aussi factice, fut en possession du théâtre, elle s' arrogea le droit de s' annoncer pour la vérité même. Personne ne réclama. Tous les héros marcherent à grands pas, leverent leurs têtes ornées d' un panache flottant, furent roides et tendus ; ils parlerent, ou plutôt ils mugirent par la sarbacane du poète : ils furent outrés dans leur fierté comme dans leur idiome. Mais ce n' étoit pas là ce qui devoit encore le plus révolter : bientôt le poète ne conçut rien de plus agréable que la grandeur illimitée ou l' autorité d' un monarque ; il prêcha publiquement que pour faire un bon citoyen il falloit être un bon esclave ;

il offrit au trône un culte idolâtre, il
abaissa tous ses personnages devant le sceptre,
il leur prêta les idées mesquines de son ame,
il insulta aux hommes assemblés par des maximes
superstitieuses et puérides, il étendit enfin
par ses basses adulations le ferment de la
corruption politique.

L'organisation des pieces fut tout aussi fausse.
Que de faits sans vraisemblance et (ce qui est
non plus incroyable mais plus choquant) sans
conformité avec le caractere du personnage !
On s'asservit scrupuleusement à l'unité de tems
et de lieu, qui à la rigueur pouvoient obtenir
quelques exceptions ; et l'on nous présenta
des irrégularités bizarres, des monstres
d'imagination, qui n'avoient jamais pu exister, même
à l'aide des faits controuvés. C'est envain
que nous voudrions nous plonger dans la fiction
du poëte ; nous sommes éveillés malgré
nous, le mensonge s'aggrandit et frappe nos
yeux trop vivement : le spectateur qui devoit
être entraîné par une peinture séduisante, se
sent de moment en moment tristement détrompé.

p32

Tantôt nous avons mis sur la scene le dogme
de la fatalité, ce dogme dangereux qui nous
est étranger ; tantôt la grandeur romaine,
qui n'est pour nous qu'un songe ; tantôt le
despotisme oriental, dont nous n'avons pas encore
une idée bien nette et bien précise. Nos
tragiques ne font point un pas sans les anciens,
et des fables antiques viennent sans cesse se
produire, parce que les poëtes modernes ne
sçavent pas ce qui se passe autour d'eux. Ils
ont plutôt fait, je l'avoue, de consulter des
livres que d'étudier des hommes, de traduire
Euripide que de peindre un caractere.

p33

Tantôt ce sont des plans obscurs ou inexplicables,
comme Heraclius, Semiramis, et
Mahomet. Dans ces enveloppes on cherche
en vain quelque chose de conforme à nos besoins ;
rien ne sçauroit se réduire en pratique,
rien ne sçauroit nous servir à connoître le génie

des hommes avec lesquels nous habitons. On dira que la tragédie a une majesté grave, imposante, et que les passions des rois sont tout autrement importantes par leurs prodigieux effets.

Il est vrai que les passions des princes sont proportionnées à leur pouvoir ; ils sont plus enclins que les autres hommes à la colere, et la vengeance dans tous les tems leur a été fort précieuse. Ils ont des vices qui leur sont particuliers et qui n' appartiennent qu' à eux. Je sais qu' il n' est pas de leur grandeur de réformer leurs penchans, et qu' ils doivent y obéir : du moins c' est ce qu' on leur prêche. Je sçais qu' on doit admirer la fougue de leur caractere, comme on admire une tempête ou un vaste

p34

embrasement. Voilà pourquoi ils sont de merveilleux personnages tragiques. Il faut avouer que, quant à l' effet théâtral, leur ame royale, en proie à de grands mouvemens, imprime une sorte de renommée à leurs caprices. Comme ils influent au loin, on porte les yeux vers le séjour d' où partent les orages. De-là cette terreur qu' excite la tragédie, sa gravité, sa majesté. Le despote est comme la mort, dès qu' il paroît les plus fermes courages tremblent ou pâlisent. Je ne disconviens donc pas que la tragédie ainsi traitée n' ait un éclat imposant. Mais je cherche son utilité. Est-ce de calmer la colere des rois ? Cette colere est exaltée avec noblesse et presque justifiée : voyez comme Agamemnon conduit sa fille à l' autel, parce qu' Achille l' a bravé. Est-ce d' éclairer les rois ? Le tableau est sûrement trop loin d' eux, et ce n' est point celui-là qui leur convient. Ils s' attribuent tous les portraits que l' on fait de la clémence, et renvoient au sultan de Constantinople tous les vers où il est question de tyrannie. Le monarque qui voit

p35

un empereur ottoman tomber du trône, est assis tranquillement et sourit de la piece et du poëte, si toutefois il a daigné se rendre attentif. Pour éclairer les rois il ne faut pas leur

montrer leurs semblables, mais leurs inférieurs ;
je veux parler ici de leurs intendans, qui les
dirigent presque à leur insçu, et qui s' imaginent
au bout de quelque tems que le revenu de
l' empire leur appartient. Mais on n' a jamais
songé à montrer cela dans aucune tragédie.
Je ne sçais même si en leur mettant le tableau
sous les yeux, ils y comprendroient quelque
chose, tant ils sont loin du point de vue
où la perspective se déploie dans son entier.
On les peint, dira-t-on, soumis à des révolutions
extraordinaires et détrônés dans le tems
qu' ils s' y attendent le moins. Mais encore un
coup, ils sçavent bien qu' on ne tombe point
du trône quand la conspiration est dirigée par
un poète, et que la couronne de Perse n' a
pas plus de rapport avec la leur qu' un château
de cartes n' en a avec le palais qu' ils habitent.

Tout cela n' est que ridicule : mais ce que je
trouve de pernicieux dans la tragédie, c' est
cette grandeur imaginaire qu' on a soin de rehausser
encore, c' est cette existence surnaturelle
qu' on enfle, en passant même les bornes
qu' elle s' est données ; ce sont ces vers orgueilleux

p37

qui, défiant les rois, insultent à la
misere de la multitude ; ce sont ces crimes qui
n' ont pas même été commis, et que l' on invente
à loisir pour flétrir mon imagination et
me faire détester la condition humaine.
Ce que je rejette encore, ce sont ces
maximes favorites nouvellement introduites
sur la scene ; on y dit que le sceptre absout
toujours la main la plus coupable, qu' un crime
en morale ne l' est plus en politique, que les
droits d' une couronne ne peuvent se peser au
poids de l' équité, que la bonne foi et la droiture
renversent les empires, que l' autorité
ne peut avoir son entier effet que par la pleine
liberté du crime. Un confident dit à son
maître : " si vous voulez être juste, cessez de
regner. Dès que vous balancerez à tout
violier, vous aurez tout à craindre. Le
pouvoir et la vertu sont incompatibles. Le
trône et la justice se repoussent mutuellement " .
Ces maximes revêtues d' un coloris
flatteur se gravent aisément dans le coeur des

princes : et que doivent-ils penser lorsqu' ils

p38

entendent le peuple y applaudir, parce que la beauté du vers fait passer l' horrible maxime ? Dicéarque, général macédonien, dit Polybe, avoit élevé des autels à l' impiété et à l' injustice ; il pensoit voiler l' énormité du forfait sous l' apparence de l' extrême audace. Plusieurs de nos poètes ont imité sur la scene le crime de Dicéarque.

Je ne parle pas seulement ici des forfaits d' Atrée, de Medée, de Cléopatre, de Mahomet, qui sont inventés. On nous offre Brutus offrant ses enfans au supplice, Horace meurtrier de sa soeur, électre parricide, Timoléon assassin de son frere ; mais comme on ne me fait pas entrer dans les détails qui ont nécessité dans le tems ces actions et qui les ont rendues illustres, je trouve toujours à la représentation que l' homme est antérieur au citoyen, la nature à la patrie, et ces personnages fameux ne sont plus à mes yeux que des monstres renommés. à quoi sert l' exemple, s' il ne peut fléchir mon ame, ou plutôt s' il la révolte ?

On dit qu' il s' agit de grandeur et de majesté, et que j' écouterai malgré moi un monarque

p39

quand il fera son entrée accompagné de tous ses gardes, qu' il m' intéressera certainement à proportion de sa puissance et de son élévation. Oui, s' il est un Titus, un Marc-Aurele, si je reconnois en lui mon pere, mon protecteur ; mais si c' est un tyran ou un monarque vulgaire, plus sa chute sera horrible, plus mon coeur sera satisfait. Voilà un grand exemple, ajoutera-t-on. Oui, mais il y a un petit défaut, tout est imaginaire, il n' y a point là de vérité historique, et l' on me transporte encore la scene sur les bords du Nil. S' il nous faut absolument des rois sur le théâtre, je serois d' avis qu' on y mît Charles Premier.

CHAPITRE 3

développement du chapitre précédent.

quelle sera donc la tragédie véritable ? Ce sera celle qui sera entendue et saisie par tous les ordres de citoyens, qui aura un rapport intime avec les affaires politiques, qui tenant lieu de la tribune aux harangues éclairera le peuple sur ses vrais intérêts, les lui offrira sous des traits frappants, exaltera

p40

dans son coeur un patriotisme éclairé, lui fait chérir la patrie dont il sentira tous les avantages. Voilà la vraie tragédie, qui n' a gueres été connue que chez les grecs, et qui ne fera entendre ses fiers accents que dans un pays où ceux de la liberté ne seront pas étouffés.

p41

Dans tout autre elle ne sera qu' un tableau sans objet, ou même quelquefois une espece d' adulation masquée sous de grands noms ; elle ne pourra ni m' intéresser ni m' éclairer, parce qu' elle ne répondra point aux vices secrets que j' ai en moi-même.

Quelle étude plus digne du poëte que de bien sentir ce qu' il faut exposer à son siecle au moment où il écrit ; et d' approprier tellement son drame aux circonstances, que les abus soient à la fois dévoilés, attaqués et corrigés, s' il est possible ; de savoir enfin si bien manier l' opinion publique, de l' armer à propos contre telle loi odieuse, en la faisant servir à relever telle autre, utile et qui tomboit de vetusté.

Voilà un emploi digne d' un écrivain, et que ne soupçonnent pas même ces auteurs qui mettent dans leurs pieces des maximes qui ne conviennent ni au tems ni aux lieux où elles sont énoncées.

Il en est du théâtre parmi nous comme de l' art oratoire ; il n' a gueres été connu, parce qu' il n' a point eu pour objet de grands intérêts publics. S' ils ont été traités quelquefois, c' étoit avec un apprêt timide qui ressembloit toujours au chant de l' oiseau encagé. Le goût du vrai et du beau ne se perd jamais, lorsqu' il est permis de faire et de penser de grandes choses.

Les gens de lettres ont leurs préjugés comme les autres hommes, et même y tiennent plus fortement, parce qu' ils emploient tout le feu

p42

de leur esprit à caresser leurs idées favorites. Ils ont mis la tragédie en grande recommandation, parce qu' ils faisoient eux-mêmes des tragédies et qu' ils ne sçavoient pas faire mieux. Le peuple, qui reçoit la nourriture morale, comme l' aliment physique, sous la forme et sous la mesure qu' on prescrit, a pris ce qu' on lui donnoit. Quelques spectateurs cependant ont bâillé en face de cette majestueuse Melpomene, mais sans oser avouer leur ennui, car la mode étoit d' admirer : certains blasphémateurs ont déclaré nettement que la déesse étoit trop empesée et trop chargée d' atours pour parler vivement à leur coeur. Mais les rois, me dira-t-on, ne vous intéresseront-ils pas plus que de simples particuliers ? Cela me paroît encore faux. Ils m' intéresseront comme hommes, mais non comme rois. En mettant bas sceptre et couronne, ils ne m' en deviendront que plus chers.

p43

Sans doute un prince jeune, aimable et malheureux, peut me faire verser des larmes ; mais ce ne sera point en qualité de prince : laissez-lui sa morgue, ses dignités, ses ordres absolus, ses gardes, son visir, je ne pleurerai plus. La tragédie, dira-t-on, expose le tableau des cours diverses : toute l' antiquité renaît, et vous revoyez ceux qui ne sont plus. Si le tableau étoit fidelle, il seroit certainement précieux, mais les tragédies de ce genre sont en très petit nombre. On a composé presque toutes les tragédies françoises dans le même esprit qu' on les a jouées ; Pirrus, peint comme un soupirant, portoit un chapeau à plumet, qu' il ôtoit avec grace ; Monime avoit des gands et un panier ; le farouche Hipolyte étoit poudré à blanc. Il n' y a pas plus de quinze ans qu' on s' est souvenu du costume jusqu' alors ouvertement violé, et c' est la force de génie plutôt qu' une volonté constante et décidée

qui a créé ces traits de caractère qu' on admire dans les personnages de nos grands maîtres. Corneille lui-même a payé le tribut au faux goût de sa nation par ses intrigues amoureuses qui déparent ses plus belles pièces : Racine surtout mettoit tout son art à franciser ses héros, ainsi que Mademoiselle De Scuderi faisoit de son côté dans les romans. La couleur de ce grand poète est très monotone, et ses personnages ont presque tous la même physionomie.

p44

Quoi ! Toujours au théâtre d' autres objets que nos semblables ? Eh ! Si l' on veut peindre des rois, représentez donc leur ambition comme la source des malheurs du peuple ; représentez ce monarque que vous parez de couleurs les plus belles, comme un tyran qui demande des esclaves, qui cache les chaînes qu' il s' apprête à dérouler, qui fera succéder les cris d' une foule opprimée aux accents de la victoire, qui n' aime que soi, et dont l' orgueil écraseroit chaque homme en particulier comme il le fait en grand. Représentez la tyrannie sous la figure admirable qu' employoit Solon, comme une tour élevée et sans échelle, où l' on étoit perpétuellement assiégé, et de laquelle on ne pouvoit plus descendre sans se précipiter en bas. Cette image épouvanteroit tout amateur du pouvoir arbitraire. Foudroyez cette colère des rois, par laquelle ils se croient égaux aux dieux. Quand la tragédie sera ainsi représentée, les hommes sentiront qu' ils sont le jouet des ambitieux et qu' ils payent leurs attentats.

p45

Je persiste donc à dire que ce ne sera que dans les états vraiment libres que la tragédie élèvera sa tête auguste et fière, et qu' elle déploiera toute sa pompe et son utilité. Le poète sera un nouveau Demosthène, et l' on ne verra plus le peuple distrait. Réunissant le titre de législateur à celui de poète (titres qui jadis n' étoient pas séparés) il enivrera tous les cœurs d' une haine vertueuse, il leur apprendra à connoître tous les chemins qui conduisent au despotisme, il instruira jusqu' aux enfans sur ce

grand intérêt ; alors je reconnoîtrai en lui le poète qui aura créé une tragédie nationale, et ce terme ne sera pas dérisoire. Nos tragédies sont presque toutes fondées, non sur l'histoire, mais sur un point obscur. Une ligne dans une histoire suffit pour échaffauder

p46

une action, que l'on nourrit, comme l'on peut, pendant cinq actes. Un songe, une reconnaissance, un billet, un soulèvement, un coup de théâtre, ont bâti grand nombre de pièces. Si l'on ne peut traduire avec un certain succès ces anciens écrits qui traitent des mœurs anciennes, que sera-ce quand un moderne introduira des personnages qui vivoient dans des tems reculés ? Ne masquera-t-il pas la nature, et l'imitation personnelle ne sera-t-elle pas nécessairement manquée ? Si le personnage venoit à ressusciter, se reconnoîtroit-il ? Pas plus que saint Pierre s'il entroit au vatican.

L'histoire (comme l'a dit Fontenelle, et comme chaque jour sert à le confirmer) est une fable convenue. Il ne convient qu'au philosophe d'étudier l'histoire, c'est une source d'erreurs pour tout autre homme. Le théologien, le jurisconsulte, le militaire, l'homme d'état, n'y puisent que des maximes pernicieuses, que des exemples funestes, attentatoires à la liberté de l'homme. C'est un code nouveau de violence

p47

et de perfidie réduit en pratique et fidèlement consulté par les méchants. Le secret de la foiblesse de l'espèce humaine, ce secret dangereux y est pleinement dévoilé, et les tyrans y apprennent à devenir plus scélérats, par la facilité qu'ils ont eue presque tous à commettre le crime et à ériger leurs caprices en lois. C'est en lisant quinte curce que Charles XII a appris à ravager la Pologne. La lecture de Tacite a formé Machiavel, et ceux qui, soit en l'admirant, soit en faisant semblant de le combattre, ont suivi ses principes à la lettre. L'histoire est l'égoût des forfaits du genre humain, elle exhale une odeur cadavéreuse ;

et la masse des calamités passées paroissant
affaiblir les calamités présentes, semble nécessiter,
par une liaison que l' on suppose physique,
jusqu' aux calamités futures. C' est dans
l' histoire que l' ambitieux va chercher l' apologie
de ses injustices, de ses vexations, de ses
manoeuvres, de son insensibilité : à force d' y
nombrer des chaînes on s' imagine que nos
mains sont faites pour les porter. Enfin,
dans ce miroir détestable et que je voudrais
pouvoir anéantir, l' esclave découragé,

p48

revenant sur les siècles écoulés, y trouve des
motifs de consolation, dernier degré de bassesse
et d' avilissement, et preuve certaine de
la dissolution entière des vertus d' un état. Je
ne sais à qui l' histoire peut être utile ; elle ne
le seroit qu' au peuple, s' il pouvoit la lire...
mais je m' égare : rentrons dans mon sujet.
J' ai voulu dire que presque tous les personnages
de nos tragédies ont reçu du poète,
ou leur existence, ou leur caractère ; que l' histoire
s' est toujours dénaturée, et qu' il n' y a
point eu de gouvernement sur la terre, auquel
on puisse assigner rigoureusement la plus
exacte de nos tragédies.
De quelle utilité seront-elles donc pour
nous dans la vie civile ? Sommes-nous rois,
princes, ministres d' état, officiers d' armée ?
Je vois un héros, grossi par l' art, barbouillé
par le mensonge, qui ressemble à ces mannequins
dont tous les mouvemens attestent
par leur roideur les ressorts inanimés qui les
mettent en action. Nos tragiques ont peint
hardiment des personnages dont ils n' avoient

p49

qu' une idée confuse, abandonnant encore la
foible lueur que leur offroit l' histoire.
Si l' on me montrait du moins Cicinnatus tiré
de la charrue, Curius Dentatus faisant cuire
ses légumes et rejetant les offres des
ambassadeurs sabins, Abdolonime élevé à une
royauté légitime, Regulus près du tonneau
garni de cloux, Caton, jeune encore, au récit
des cruautés de Sylla demandant un poignard.

Mais, non : ce sont des conspirations
qui ressemblent à des complots d' écoliers, ce
sont des princesses amoureuses et non mariées,

p51

des ombres, des sacrifices, des coups de tonnerre,
des apparitions subites, de plats tyrans
poignardés lorsqu' ils ne se tiennent pas sur leur
garde ; enfin, devant un homme sensé les
trois quarts de nos tragédies ressemblent aux
contes de la barbe bleue, et plusieurs d' entre
elles ne sont pas aussi intéressantes.

Qui peut lire les tragédies de Thomas Corneille,
de Du Ryer, et de vingt autres qui ont
fait du théâtre le palais de Morphée ? On croit
voir sur l' arene des enfans nuds, qui, sans muscles
et sans force, veulent imiter les athletes ;
la froide maniere de leur style répond au mauvais
choix de leurs pieces.

Qu' arrive-t-il aussi d' avoir dédaigné la vérité
morale et la vérité historique ? D' une source
gâtée voit-on jaillir une onde pure ? Les sentimens
en sont faux, outrés et gigantesques ;
les mots, *nature, humanité, dieux, foudres,*
terreur, vengeance, tyrans, horreurs, coeurs ,
reviennent à chaque vers étourdir l' oreille et
attrister l' ame. C' est ainsi que dans certaines
évolutions militaires le soldat qui semble marcher,
reste toujours en place et fatigue l' oeil
qu' il trompe.

Mais on n' outrage pas impunément la nature,
dit Shaftesbury, elle dure plus que le fantôme
que l' on s' efforce envain de lui substituer.

Voilà pourquoi tant d' auteurs, faute

p52

d' avoir touché cette corde secrette du coeur
humain, si difficile à saisir, le flétrissent et le
laissent froid. L' un entasse toutes les vertus sur la
tête de son héros, générosité, magnanimité,
dévouement absolu ; l' autre noircit son tyran
de tous les crimes imaginables : tout est
forcé, extrême, tout devient chimérique ; car
si le sublime du génie est de trouver ce qui semble
que chacun auroit dit, et dans le cours des
événemens de reconnoître ce que chacun auroit
fait, il est sûr que bien des poètes ont

oublié que les caractères des hommes sont mixtes,
et que des couleurs trop tranchantes
sont dures et fausses.

On a eu d'ailleurs très grand tort d'exposer
sur la scène certains forfaits horribles et
dégoûtants, qui, commis à de longs intervalles et
deshonorans la nature humaine, doivent
rester ensevelis dans les ténèbres. Thieste portant
à ses lèvres la coupe écumante et tiède du
sang de son fils, Fayel voulant faire manger à
sa femme le cœur de son rival, Médée déchirant
le sein de ses deux fils, jeunes et innocents ;
tous ces crimes devroient être soigneusement
couverts d'un voile : ce sont les plaies honteuses
de l'humanité ; il est dangereux de révéler
à l'homme jusqu'à quel point son semblable
a fait monter le crime.
... etc.

p53

Solon ne fit pas de lois contre les parricides.
Ce trait est d'un législateur. Parmi nous-mêmes
on brûle quelquefois l'arrêt avec le criminel :
et sur la scène on nous expose de révoltantes
horreurs, aussi étrangères quelquefois à l'histoire
qu'à la nature, et ces abominables imaginations
des poètes sont montrées sans ménagement
aux regards chastes et timides d'une
jeunesse qui n'en auroit jamais soupçonné ni la
réalité ni la peinture.

p54

CHAPITRE 4

de la comédie.

le vrai plaisir de la comédie est sans contredit
fondé sur notre orgueil : il le déploie,
il lui donne un jeu plus vif, il l'anime,
il l'enflamme. Chacun de nous a un plaisir secret
à voir tourner en dérision des hommes
que nous sommes ravis de voir abaisser. On
nous délivre ainsi de quelques ridicules. Mais
la comédie favorisant en même temps la malice
naturelle de l'homme, peut développer en
lui ce penchant moqueur dont il a le germe,

germe qu' il faudroit plutôt étouffer avec soin.

Comme le propre de la comédie est de saisir les ridicules, c' est sur cette disposition qu' est fondé le but de l' art, qui consiste à exciter le rire. Cette convulsion machinale a été regardée comme le signal de la joie, et le

p55

coeur n' en est pas demeuré moins vuide après, qu' il l' étoit auparavant. Tel a vu son semblable humilié, et s' est trouvé satisfait de l' avantage que son amour-propre remportoit sur lui. Il se juge alors dispensé d' une certaine estime, qui coûte toujours beaucoup. Si la comédie n' avoit en vue que des vices réels, on ne riroit pas, on seroit profondément indigné.

Peindre les moeurs, dit Rousseau, n' est pas les corriger.

Il faudroit, je crois, s' attacher plutôt à combattre les vices, bien plus dangereux que les ridicules, et peut-être même plus susceptibles de correction. En effet un ridicule ancien est presque toujours remplacé par un ridicule nouveau, et souvent on ne guérit de l' un que pour en contracter un autre, plus funeste. Un auteur dramatique ne seroit-il pas plus sage, et ne rempliroit-il pas mieux le but qu' il se proposeroit, en tournant tous ses traits contre le vice, en le poursuivant dans l' ombre, en le démasquant d' une main hardie ? L' homme vertueux (on ne le sçait que trop) est quelquefois couvert de ridicules, tandis que l' homme vicieux, plus habile, s' en exempte en voilant toutes ses actions. Ne seroit-ce point, pour ainsi dire, profaner les leçons de l' auguste morale, que de les détourner de leur véritable objet, en les appliquant sérieusement à des défauts conventionels, à des contraventions futiles, qui dans le monde sont des loix suprêmes.

p56

Ces leçons n' auront donc plus la même force contre l' homme pervers, qui sous le bouclier de ces formes minutieuses, dont il est scrupuleusement observateur, a l' art de paroître innocent, tandis qu' il trâme dans

l' ombre les perfidies les plus subtiles. Que diroit-on d' un médecin, qui, au chevet du lit d' un malade dévoré d' une fièvre dangereuse, au lieu de lui prescrire des remèdes, peut-être violents, mais salutaires, s' amuseroit à lui dicter une recette pour la fraîcheur de son teint ? Tant qu' il restera un vice sur la terre, comment osera-t-on songer à purger les ridicules ? Il ne seroit peut-être pas déraisonnable de penser que leur absence totale supposeroit parmi nous le plus haut degré de corruption : le progrès n' est déjà que trop visible et réel. Et qu' importe après tout ce mépris, ce dédain de coutumes bizarres et fugitives ! Quand un homme n' appartiendroit pas aux mœurs de sa nation, dès qu' il appartient à la vertu, qu' a-t-on à lui demander de plus ? Le reste est frivole, parce que demain toutes ces apparences vont s' évanouir, et que les qualités de l' honnête homme seront les seules qui fixeront

p57

les regards de la postérité et ceux de la justice.

Il seroit donc à souhaiter que tout écrivain fût attentif à ce qui mérite réellement d' être combattu, comme nuisible à la société. La satire, moins détaillée, moins puérile, auroit une toute autre énergie. Les héros n' ont été célébrés qu' en détruisant les monstres. On attaqueroit le vice et non la foiblesse. Il n' y auroit d' autre ridicule que la méchanceté. Le caractère de l' homme ne se trouveroit pas comme opprimé sous un monceau de petites loix également fausses et tyranniques. Enfin on seroit sot sans rougir, et la morale seroit simplifiée. On me dira : il est des conventions qui font le charme de la société, et l' on attaque

p58

les infracteurs qui sans cette espece de frein deviendroient plus insupportables encore. Cela est bien dit ; mais tel homme choque la mode, et n' en est que plus raisonnable au fond : le voilà néanmoins en butte aux traits du ridicule. Tel autre fronde l' opinion reçue, et n' en est que plus vertueux ; et malgré la raison et la

probité on le tympanise. Si la comédie n'attaque que des choses indifférentes, à quoi est-elle bonne ? Si elle préside à décider de l'habit, du langage, du maintien, il faudra bientôt une comédie pour chaque ville, pour chaque société, pour chaque maison. Si la comédie fait de la mode la raison par excellence, rien de plus sot et de plus dangereux ; car il n'y a point d'ineptie et de vice que la mode ne consacre et n'autorise ; elle étend ses droits malheureux jusqu'à dénaturer les actions les plus estimables et les plus légitimes, elle ne favorise que la malignité et frappe du même coup sur les talents et les vertus.

Que le ridicule soit le despote de ces êtres faux et dégénérés qui se sont arrogé le titre exclusif de gens du monde : le maître est assurément

p59

digne des sujets ; jouets perpétuels de toutes les illusions, ils ressemblent à ces pauvres indiens, qui se créent chaque jour des dieux fantastiques et qui invoquent tout ce qu'ils rencontrent.

Je sçais que ce mot en a quelquefois imposé à des gens d'esprit, mais quand ceux-ci se seront persuadés que les sots et les oisifs ont inventé cette manière d'exister pour eux-mêmes, ils verront le piège et le dédaigneront.

D'ailleurs, si l'auteur dramatique consultoit les arrêts que dicte le ridicule, il étoufferoit toute idée mâle et salutaire, il sentiroit son génie se rétrécir, il tourneroit dans un cercle borné, il verroit les couleurs de sa palette palir dès l'année suivante : ces petits nuages n'ont que des nuances passagères, accidentelles ; ce ne sont pas là les couleurs durables de la nature, et le peintre des mœurs ne doit saisir que celle-ci.

Je sçais que sans le vouloir je fais ici le procès à Molière ; il n'a rendu le vice odieux que dans le Tartuffe ; il n'a guères eu en vue que le ridicule : aussi plusieurs de ses pièces, un siècle après sa mort, ont perdu de leur force et de leur éclat. On chercheroit vainement parmi nous le plus grand nombre de ses personnages. Quelque respect que j'aie pour ce grand homme, j'en ai encore davantage pour la vertu ; il ne l'a pas toujours assez respectée,

p60

il a souvent confondu le ridicule et le vice : on peut lui reprocher de les avoir immolés du même glaive, et de n' avoir pas fait plus de façon pour l' un que pour l' autre. Cependant quelle distance infinie ! Et quel choix de dessein auroit-il dû employer pour différencier leurs couleurs !

Lorsque la comédie nommoit les personnages et faisoit monter le vicieux sur l' échaffaud de la honte publique, sans doute elle avoit une énergie qu' elle n' a pas recouvrée depuis. Il est dommage que cette salutaire institution ait dégénéré en licence. Si ce genre étoit renouvelé et que le pinceau fût remis entre les mains d' un homme intègre et vertueux, ce ne seroit plus une satire, ce seroit un châtiment légitime, et il faudroit honorer le courage du poète.

p61

Mais, dès que l' autorité ou une politique timide font taire la voix de cette censure utile qui attaque le vice et le rend reconnoissable, dès ce moment la nation perd les précieux avantages qu' elle auroit pu retirer de cette noble hardiesse. Ce peuple a des hochets brillans, avec lesquels il s' amuse ; il n' a pas le miroir qui réfléchit les traits difformes du méchant. Des peintres élégans, maniérés, livrés au jargon du bel esprit et à ses vaines saillies, remplacent ces esprits fiers et libres, qui auroient démasqué l' imposture insolente et audacieuse. Le propre de la comédie seroit de porter le flambeau de la vérité dans le repaire obscur où les méchans travaillent leurs iniquités, de percer dans le sein des grandeurs le vil automate qui s' érige en tyran, de le traîner tremblant

p62

à la clarté importune au crime. Alors celui qui ne craint point d' être coupable pourroit craindre la honte : le théâtre seroit une cour souveraine, où l' ennemi de la patrie seroit cité, et livré à l' infamie : le bruit des

applaudissemens seroit à son oreille le tonnerre de la postérité ; palissant, et frappé d' effroi, il maudiroit le jour, et cherchant un antre ténébreux il délivreroit la société de sa présence. Je vais à ce sujet rapporter une histoire que raconte le pere Labat dans sa description de la Sicile ; elle est très singuliere, donne à penser, et mérite d' être citée.
" un savetier de Messine, pauvre et vertueux, étoit né avec un amour extraordinaire pour l' ordre et la justice... etc. "

p65

cet homme, avec tout son zele pour la justice, n' étoit qu' un assassin. Mais le poëte dramatique qui lira ceci, doit réfléchir profondément sur le caractere du savetier ; il doit sentir que n' armant, lui, que les traits invisibles de sa plume, il peut en quelque sorte imiter le juge et l' exécuteur de Messine, aller comme lui à la recherche des méchans, les suivre, les guetter de l' oeil, et les percer avec l' arme morale qu' il tient en main ; il doit leur livrer une guerre éternelle ; et plus heureux, il n' aura jamais de remords à connoître, en exerçant cette vindicte publique.

p66

CHAPITRE 5

développement du chapitre précédent.
telle seroit la comédie chez un peuple qui sauroit respecter et défendre l' interprète de la vérité. Ailleurs les particuliers disent : *amusez-nous, nous voulons rire ; il faut absolument que vous soyez plaisant. Peut-on faire une comédie autrement ? Allons, monsieur l' auteur, soyez enjoué : nous voulons rire ; entendez-vous, imitez Moliere .* Volontiers, messieurs, j' aime à rire autant que vous : mais le rire du sage se voit et ne s' entend pas, dit Salomon. Il n' y a que les caracteres extravagans qui fassent rire. Il est un sourire fin, lequel n' est pas bruyant,

p67

et qui vaut bien les ris que vous me demandez. Il naît, celui-là, quand un trait est habilement saisi, quand l'auteur est naïf, vrai, et qu'il répète l'accent de la nature ; il se manifeste même dans la tragédie, et quelquefois il tient lieu d'applaudissement. Comme les larmes ne sont pas toujours une preuve de malheur, le rire n'est pas toujours un signal de joie. Dans les grandes douleurs on ne pleure pas : l'oeil est sec, le regard immobile. Un rire immodéré n'annonce que l'extravagance de l'ame, poussée hors des limites de la raison. Une larme qui coule et qui vient du coeur, cause plus de volupté que ces pleurs que l'on répand en abondance. Le rire machinal ne parle point à l'ame, comme ce sourire doux qui applaudit à ce qui est respectable, noble et touchant. Ainsi toute émotion est composée, il est donc absurde de la vouloir absolue et extrême. Les sensations mixtes sont les plus

p68

agréables de toutes, elles apportent à l'ame une sensation nouvelle et plus délicieuse. Il faut donc abandonner à la farce ces ris tumultueux qui appartiennent à la populace, et qui devraient faire dire à un auteur sensé, comme à Périclès, *mes amis, n'ai-je point lâché une sottise ?*

On parle encore des piéces de *caractere*, et lorsqu'on a prononcé ce mot, on semble avoir tout dit. S'il m'est permis de m'expliquer sur ce que me paroît la comédie en France, je la vois moins maltraitée que la tragédie, mais bien éloignée encore de cette simplicité précieuse qui la rendroit plus vraie et plus recommandable. Je vois que dans ces piéces que l'on

p69

nomme de *caractere*, on force toujours le personnage dominant pour faire sortir ce caractere principal ; je vois qu'on lui subordonne tous les autres, qu'on les rappétisse pour l'aggrandir, qu'on lui sacrifie tout ce qui

l' environne. Le caractere doit naître du sujet, ce me semble, mais ne doit pas être son pivot. Je ne goûte point cette maniere, elle est fausse et aride. J' apperçois trop le dessein de peindre tel original : l' affiche me l' annonce ; on me le montre, au lieu de me laisser deviner ; mon plaisir est à moitié détruit, et quelquefois anéanti par le tableau que mon imagination a créé avant que de voir la piece. Le poète fait de son personnage ce qu' un écuyer fait d' un cheval au manege ; il le tourne, il l' exerce, il le fatigue en tous sens : je vois ses bonds, ses sauts, ses caracoles ; mais je n' apperçois pas sa marche paisible et naturelle. Le poète abuse le spectateur, comme fait l' écuyer. Il ne s' agit point dans la comédie de faire des portraits, mais des tableaux. Ce n' est pas tant l' individu qu' il faut s' attacher à peindre, que l' espece. Il faut dessiner plusieurs figures, les grouper, les mettre en mouvement, leur donner à toutes également la parole et la vie. Une figure trop détachée paroîtra bientôt isolée : ce n' est point une statue sur un piedestal que je demande, c' est un tableau à divers personnages. Je veux voir de grandes masses, des goûts opposés, des travers mêlés, et surtout

p70

le résultat de nos moeurs actuelles. Que le poète m' ouvre la scene du monde, et non le sanctuaire d' un seul homme. Quiconque aura réfléchi sur le ton, sur l' esprit, les procédés, les caracteres des hommes différens qu' il aura vus, ne les peindra pas d' une maniere détachée, mais en action : c' est l' action simultanée et réciproque de tous les personnages, qui vivifie seule le drame et donne un poids à la moralité. Dans toutes les pieces, dites de caractere, le principal personnage a toujours une stature colossale, et domine tellement que les autres ne lui servent plus que d' ombre. La plupart des pieces de Destouches sont manquées, parce que dans plusieurs il a tout immolé à un principal personnage : sans le rôle de *Lisimon* le caractere du glorieux deviendroit insupportable. Sa piece la moins imparfaite est le philosophe marié, où le premier rôle est dans une juste proportion avec les autres. Mais comme il tombe, comme il devient froid, avec sa manie de hausser un personnage aux dépens de ceux qui l' environnent ! Voyez

le dissipateur, l' ambitieux, l' homme singulier,
etc.

Tout poète comique, qui établira sur un effort unique et forcé la mesure d' un caractère, le manquera à coup sûr. On dira que le poète n' a que vingt-quatre heures : d' accord. Mais si un trait caractéristique éblouit au premier coup-d' oeil, la réflexion nous démontre

p71

bientôt que l' on ne bâtit point un caractère sur un trait forcé. Il faut donc proportionner les causes aux effets, et les balancer tellement que rien ne sorte de la vraisemblance. Or il n' y a que les petits traits renouvelés, les détails ménagés et conduits avec art, qui dévoilent un personnage.

J' insisterai toujours à représenter que les caractères des hommes sont mixtes, qu' un ridicule ne va jamais seul, qu' un vice ordinairement est étayé par d' autres vices, que vouloir détacher un défaut de ceux qui l' environnent et l' avoisinent, c' est peindre sans observer la dégradation des ombres et des couleurs. Le personnage n' a plus de contre-poids, il paroît se mouvoir seul, il agit sans raison bien déterminante, il se voit comme entraîné par un pouvoir irrésistible : c' est la main du poète qui, semblable à celle de la fatalité, lui imprime tous ses mouvemens.

En effet ce sont des traits échappés à mille individus, qu' on entasse à la fois sur la tête d' un seul ; ce sont des pièces de rapport qui forment son caractère, et l' unité morale ne se fait plus sentir. Le caractère du personnage ne se développe pas avec l' action ; l' action est forcée rapidement par le caractère, et c' est le

p72

contraire qui arrive dans le monde. La vérité d' expérience, enfin, n' est point observée, les proportions sont outre nature. Le peuple rit comme il rit de toute charge, mais il ne rencontre jamais dans la société le modèle qu' on lui a offert au théâtre. Les traits du poète lancés d' un arc trop tendu et mal dirigé passent au dessus de la tête de ceux qu' il vouloit frapper :

un oeil attentif auroit mieux décrit le vol de la fleche ; il eut atteint le but ; mais le but est un point unique : il est plus commode de tirer en l' air, sans avoir un objet fixe. Par exemple, le misanthrope est peu soutenu, d' après le ton original qui dans la premiere scene lui a été donné ; il ne paroîtra que bizarre si on le compare au Timon, un des caracteres les plus énergiques que nous trouvions chez les anciens. L' avare passe les

p73

bornes. Le distrait seroit un fou. Le bourgeois gentilhomme est un imbécille. Les traits des femmes sçavantes sont extraordinairement chargés et à un point méconnoissable. Le dissipateur est plus qu' extravagant, et la vraisemblance est blessée à chaque instant. Le glorieux, représentant d' une maniere tendue et uniforme, levant la tête à chaque seconde et disant, *il me parle, je crois*, a une vanité plus puérile que vraie ; son caractere n' est ni fin, ni fini. D' un côté, de sots bourgeois, de l' autre, des frippons exercés et souples, des spadassins insolens et des lâches, des coquettes et des prudes, voilà tout le contraste des Regnards, des Dancourts. Et toutefois, autant le caractere de la tragédie doit être ferme et invariable, autant la comédie exige-t-elle des nuances mobiles et changeantes. La comédie paroissoit du moins devoir tenir toute entiere au sol et ne point tirer ses productions

p74

d' une terre étrangere. Mais on a fait encore des comédies avec les anciens : on a composé avec eux pour nous faire rire, faute de pouvoir nous peindre. On a fouillé dans Plaute pour le théâtre de Paris. On a copié les Daves de Terence. On nous a amené les personnages de ces poètes. On les a habillés à la françoise. Racine, en société, a ranimé les plattes boufonneries d' Aristophane, dans cette indécente parade des plaideurs, qui livre des magistrats à un ridicule forcé et imaginaire. Moliere, comme le démontre Ricoboni,

a composé son avare de cinq comédies latines et italiennes ; il a puisé dans le théâtre espagnol nombre de situations, et presque toute l' intrigue de ses pieces est d' emprunt. Mais

p75

ce grand peintre écrivoit dans un temps où nos moeurs, participant beaucoup aux moeurs espagnoles, nous faisoient goûter leur maniere d' intriguer. Depuis nous avons vu des auteurs vouloir mettre les jalousies, les manteaux et la rondache sur notre théâtre, crier que c' étoit-là le vrai genre, et qu' ils étoient les successeurs légitimes de Moliere.

Il ne faut troubler personne *dans ses rêves dorés* ; mais si Moliere revenoit au monde, il ne représenteroit pas des personnages antiques et surannés, il réformeroit la plus grande partie de son théâtre. S' il a fait les femmes sçavantes, il feroit aujourd' hui l' homme de goût, l' Aristarque moderne ; il n' offrirait pas des tuteurs trompés, des valets en familiarité avec leur maître, des soubrettes confidentes des misteres les plus cachés, des intriguans sans habits, des maris maîtres chez eux, des vieillards qu' on vole et qu' on bâtonne impunément, de jeunes filles en prisonnées, des excroqueries imprudentes : etc. En voyant de nouvelles moeurs il tailleroit de nouveaux pinceaux. L' auteur, dans la comédie, ne doit entrer pour rien ; s' il me fait entrevoir sa physionomie, celle de ses personnages disparoît soudain. Je ne veux point le voir, ni ne veux point l' entendre ; je ne veux point surtout qu' il s' attache

p76

à me faire rire. Cette intention dévoilée m' ôte souvent l' envie que j' en aurois ; je veux créer ma sensation, et non la recevoir. En vain protestera-t-il que son but est de me faire rire des travers d' autrui, je jugerai bientôt qu' il veut m' inspirer ses propres idées. Surtout s' il peint le vice, qu' il ne plaise point. Le rire alors deviendroit sacrilege. Le vice doit toujours inspirer de l' aversion. On dit du joueur, de l' avare, du méchant, de l' impertinent, tant pis. Je desirerois que Moliere eût

traité tous les sujets comme le Tartuffe ; c' est son chef-d' oeuvre, chef-d' oeuvre unique, et dans lequel il est au-dessus de lui-même.
Et comment sentir de la haine pour ce qui a fait naître le sourire sur nos levres ? Si l' avarice,

p77

la fourberie, l' insolence, la duplicité, la trahison, sont des vices détestables, les fourberies de Scapin, George Dandin, l' école des femmes, le légataire universel, etc. Sont des pieces dangereuses ; car si l' on ne forme pas les moeurs, on les corrompt.

CHAPITRE 6

des vices essentiels de la comédie moderne.
je sçais qu' il est tel peuple où la crainte d' apprêter à rire devient une digue puissante, mais elle ne doit pas rassurer le poète, il ne doit point se rendre complice de la folie ou de la perversité générale. ô ! La belle école que la comédie, s' écrit Ciceron ; si on ôte tout ce qu' elle offre de vicieux, elle sera réduite à rien : ... etc. .

p78

Aujourd' hui c' est l' enfantillage de nos femmes à la mode, que l' on produit sur la scene ; quand on a saisi leur ton, on s' imagine être peintre dans la force du terme, et le poète paroît glorieux d' avoir fait parler ces êtres futiles, qu' il faudroit ne point appercevoir pour les mieux corriger : on leur érige un trône où elles sont les souveraines, on consacre ce ridicule fanatisme de la nation, et on la sevre par-là de toute idée élevée, forte, courageuse ; et voilà pourquoi elle perd de jour en jour ce coup d' oeil de la raison, qui consiste à ranger chaque être à sa véritable place.
L' ironie devient la figure favorite du poète, parce qu' elle est celle du beau monde ; et ce beau monde est composé de trois à quatre cents fats, qui ne sçavent comment exister. Nos

comiques (si toutefois on peut leur donner ce nom) courent après ces objets rares, dans lesquels ils imaginent entrevoir quelques attributs singuliers. Ils ne les dessinent point pour les faire rougir d'eux-mêmes, mais pour perfectionner leur ton licencieux et frivole, et pour le distribuer en détail au reste de la nation. De-là ces idées fines, sautillantes, énigmatiques, ces éclairs qui brillent et qui s'éteignent,

p79

ces tours vifs, ingénieux et recherchés, ces vices peignés, fleuris, brillantés de toutes les couleurs. Le ridicule n'est point combattu, il est consacré. Quiconque ne parle pas l'idiôme corrompu, est un hottentot. Tantôt c'est la noble imprudence de nos femmes qu'on nous donne pour modèle, tantôt l'impérieuse sottise de nos marquis ; et qui doute que nos petites bourgeoises et nos petits messieurs n'aillent saisir ce ton-là, comme le ton illustre et nécessaire ?

Il est certain que nos gens de qualité sont très mal peints, et que nos auteurs modernes joignent le ridicule de leur propre esprit à quelques traits foiblement rapprochés : le ton est absolument manqué. Mais les trois quarts

p80

des spectateurs n'en croient pas moins le portrait fort ressemblant et se modelent en conséquence. Il y a sans doute de l'esprit, du talent et de l'adresse à s'approcher de ce ton, mais le fruit de l'arbre ne vaut pas la culture qu'il doit coûter, et pour tout dire ce fruit est malsain. Si au lieu de peindre légèrement et de mémoire ce qui se passe dans une centaine de maisons, vous voulez peindre les coutumes d'une ville et les passions de ceux qui l'habitent, voyez la masse des hommes : peignez les choses familières et ordinaires ; c'est sur elles que roule tout le cours de la vie humaine. C'est sur la multitude qu'est empreinte la physionomie de la nation ; saisissez les grands traits, vous aurez de larges coups de pinceau à donner, vous rencontrerez des caractères expressifs et variés ; vous vous servirez malgré vous

de teintes vigoureuses ; jamais vous n' éprouverez cette stérilité qui gagne le bel esprit, comme la perte d' appétit gagne nos jolies femmes. Qu' on vous appelle peintres à *la grosse brosse* , qu' importe ; on a fait le même reproche à Moliere, on l' a blâmé par ce qu' il a aujourd' hui de plus précieux. Poursuivez vos tableaux, et laissez vos rivaux fatiguer leur vue à faire des miniatures de poche ; accumulez enfin les couleurs, et ne manquez pas la nature pour respecter notre fausse délicatesse : quand l' ouvrage sera fini, exposez le tableau, il faudra l' admirer ou fermer les yeux.

La comédie doit-elle étaler nécessairement le ridicule des grands, leur langage, leurs manieres, leur jargon, leur morale ? Nous faut-il sur la scene des sibarites, des railleurs élégans, des originaux vicieux, des persisteurs, des hommes de cour ? Oui, je le dirai hautement, il en faut si l' on veut étendre une corruption générale, il nous faut alors des marquis, des comtes, de petits ducs, avec leur langage fade, leur sourire dédaigneux, le ton apprêté de leur mollesse... eh ! Que fais-tu, ô poète ? Es-tu encore à savoir que les vices des hommes polis sont épidémiques ? Pourquoi

tourner les regards sur ces rares personnages ? Ne vois-tu pas qu' ils se glorifient d' être mis au théâtre, parce que tu leur donnes de l' esprit, de la naissance, le ton important et protecteur, parce que tu les fais aller à la cour ? Ne vois-tu pas qu' ils s' enorgueillissent de tes touches étudiées et qu' ils s' apprêtent à créer de nouveaux ridicules pour exercer tes futilles pinceaux ? Ne vois-tu pas le petit commis, plus insolent qu' eux, prendre leur maintien, leur jargon, comme des airs à la mode ? Ne vois-tu pas une jeunesse dans l' âge d' imitation s' imbiber de leurs caprices extravagans ? Ne vois-tu pas une foule de petits êtres insupportables désoler la société ? ... eh ! Poète imprudent ! Détourne les yeux, oublie cette misérable espece, laisse-la se morfondre à l' oeil de boeuf ; c' est toi qui

fixes son existence fugitive : sans toi la ville ne s'apercevrait pas de ce troupeau, qui deux fois la semaine vole à Versailles et en revient, qui se croit seul exister dans l'univers, qui regarde le reste de la terre comme un amas d'insectes, qui ne donne d'importance qu'à leurs intrigues, à leurs débats, à leurs caprices, qui pense enfin qu'on le regarde, qu'on l'admire uniquement, et même qu'on le respecte. Est-ce-là l'homme, mon cher confrère ? Sont-ce-là tes compatriotes ? Va, quand on voit de près les grands, à peine voit-on en eux des hommes ; crois-moi ils ne valent pas le coup de pinceau. Ne cours plus après ces fantômes changeants, détourne tes regards qu'ils voudroient attirer : que t'importe l'orchestre et les petites loges ? C'est le parterre qui te jugera, qui conservera, ou rejettera ton ouvrage, qui le fera vivre cent années, on l'immolera au moment de sa naissance. Après une journée de travail fuis ces soupers brillants où l'on ne trouve que l'esprit du jour, ou plutôt l'esprit du lieu ; va souper

amicalement chez l'honnête bourgeois dont la fille innocente et modeste sourira de joie à ton arrivée. Là tu verras des mœurs franches, douces, ouvertes, variées ; là tu verras le tableau de la vie civile, tel que Richardson et Fielding l'ont observé ; là tu verras peut-être ces *chenilles* du matin, escrocs polis, arriver pour tromper le bon homme ou pour séduire sa fille... voici le moment, prends la palette, et fais justice. Toute comédie qui ne corrige pas le vice, est une méchante comédie, sans qu'on puisse l'appeler mauvaise. Toutes les pièces de Regnard sont dans ce genre, et plusieurs de Molière ont ce triste inconvénient. Ce n'est pas que ces écrivains ne soient des écrivains supérieurs, mais c'est ici qu'il faut adopter la maxime de Montaigne : *il ne faut pas s'enquérir quel est le plus habile, mais quel est le mieux habile*. Il est sûr que les jeunes gens imitent tous le ton et l'attitude du fat ou du petit-maître de la comédie ; ils les copient devant nos cheminées, affectant leurs gestes et leur air de tête : Grandval, Belcour, Molé ont tour-à-tour

fait des disciples qu' il est impossible de méconnoître.

p85

Bannissons donc ces *jolis colifichets* , où les travers du beau monde sont admis, fêtés, caressés, où ses extravagances sont érigées en loix, où les passions délicates qui nous restent encore ne sont vues qu' avec dérision, où le nouveau persiflage paroît la langue divine, où l' inconséquence, la folle vivacité, la prétention à tout, la bouderie de commande, le ton fou et léger, paroissent des caracteres délicieux, piquans et dignes de considération. Toutes ces petites pieces portent au cerveau des mouvemens déréglés et servent à faire pulluler cette espece de fats, qui tous se copient l' un l' autre et jouent à qui sera le plus insupportable.

p86

CHAPITRE 7

de Moliere.

ce n' est point sur la valeur plus ou moins grande du génie, que je juge et que j' apprécie les auteurs dramatiques ; c' est sur l' effet théâtral, sur le but qu' ils ont eu, sur la morale qui résulte de leurs pieces : *nourrissons des muses*, disoit Platon, *soumettez... etc.* . Or en admirant Moliere profondément, je n' hésiterai point à le blâmer. Dans le siecle dernier, (comme on l' a remarqué d' après l' expérience) en voulant corriger la cour, il a gâté la ville : *Moliere, dit la mimographe, étoit un fort honnête homme, mais il étoit comédien et chef de troupe... etc.* . C' est lui (et que ne puis-je le dissimuler ?) c' est lui qui, en ridiculisant quelquefois la vertu, a peut-être répandu dans la

p87

nation ce ton frivole et dérisoire, qui sert à la faire haïr et distinguer chez les autres

peuples ; c' est lui qui a enseigné à la jeunesse à se moquer de ses parens, à braver leurs représentations, à dédaigner les vieillards, à turlupiner leurs infirmités ; c' est lui qui a osé mettre l' adultere sur la scene et rendre tout le parterre complice de la perfide ; c' est lui qui en peignant des intriguans subtils, a contribué à en former d' après ses ingénieuses leçons ; c' est lui qui a porté en plein théâtre des vices qui rient sur la scene, tandis qu' auparavant ils n' osoient sortir de l' ombre où ils se cachent.

Oui, Moliere a rendu la fripponnerie agréable et réjouissante ; et comme ses frippons sont des drôles pleins d' esprit, on est presque disposé à les absoudre, en France, où l' esprit est

p88

le mérite principal, et où le sot honnête homme n' est qu' un sot.

Oui, l' adultere est réduit en art dans George Dandin. Il est étonnant que Mr Marmontel prenne cette piece sous sa protection, tandis qu' il abandonne l' amphitruon.

Je ne connois pas de piece plus dangereuse.

Un honnête homme, sensible au deshonneur de sa maison, devient l' objet de la risée publique, parce qu' étant fort riche il avoit épousé une demoiselle qui n' avoit rien : ce qui se voit tous les jours, et ce qui est bon, politiquement, pour détruire l' horrible inégalité des fortunes. On prouve par un argument en forme et poussé loin, qu' une femme dont le devoir ne s' accorde pas avec son inclination, ne doit aucune fidélité à son mari. Le dénouement est le triomphe de l' impudence, puisque l' on y voit à la lettre la vertu avilie aux genoux du vice insultant ; et l' on rit !

Oui, Moliere a tourné l' honnêteté pure et simple en ridicule dans le personnage de Made Jourdain ; il a voulu humilier la bourgeoisie, l' ordre sans contredit le plus respectable de

p89

l' état, ou pour mieux dire l' ordre qui fait l' état.

Il a prêté à cette femme les expressions les plus triviales, et ce ridicule jargon ne sert qu' à déparer son bon sens, que l' auteur n' a pas voulu

apparemment qu' on apperçoive, puisqu' il l' a environné du style d' une harangere. Or une bonne bourgeoise de Paris n' a jamais eu en bouche les fades quolibets de la halle. Moliere a voulu faire rire, et il a fait une charge à ce caractere, qui seroit plus comique, j' ose le dire, s' il étoit plus dans la décence et dans la vérité.

Oui, Moliere a été impie, pour faire rire le parterre. Cette malédiction méprisée par un fils dans l' avare, est un trait épouvantable.

C' est avec plaisir que je l' ai presque toujours vu révolter l' assemblée, quoique l' avare soit dans le dernier avilissement. C' étoit le cri de la nature outragée. Il falloit bien rendre l' homme méprisable ; d' accord ; mais non avilir le caractere de pere, qui est foulé aux pieds dans cette piece.

C' est lui, enfin, qui a renouvelé la licencieuse coutume de mettre sur la scene des

p90

citoyens estimables, vertueux, ses compatriotes et ses rivaux. Il n' appartient au poète de sévir que contre ces hommes qui ont commis de ces délits qu' on ne punit pas, et qu' il importe à la patrie de flétrir, lorsqu' elle ne peut s' en venger autrement. Que Moliere n' a-t-il pu deviner cette maxime du sage La Motte, ce vrai philosophe : *les hommes ne se corrigeroient pas, s' ils savoient que se corriger fût obéir* .

p91

Je n' examinerai pas ici le but moral de ses pieces, il n' y a que le Tartuffe qui soutiendrait l' examen réfléchi. On m' abandonnera, je crois, l' école des femmes, et celles qui lui ressemblent : il falloit notre siecle pour bien sentir toute la finesse du rôle d' Agnès. Sa comédie la plus morale, selon moi, est son malade imaginaire ; c' est aussi sa dernière : elle est propre à nous éclairer à la fois sur les médecins, les médicamens et les femmes. La peinture du ridicule, et même de certains vices, quand les couleurs sont prodiguées sans philosophie, a donc ses inconvéniens. Il en est de cette peinture comme de la vente de

l'arsenic, celui qui le pese doit apporter une

p92

circonspection extrême, de peur que son oeil ne le trompe, et qu'il ne livre imprudemment du poison en place d'un remède salutaire. Pour nous, poètes modernes, instruits par l'exemple, en nous pénétrant des vraies beautés de ce grand peintre, voyons ce qu'il n'a pu voir, et mettons à profit ses fautes ; elles appartiennent à son siècle : c'était celui des poètes, et non des philosophes ; on n'avait pas encore aperçu le grand intérêt de l'utilité publique, on ne sentait pas alors toute l'influence des lettres et en quoi elles peuvent aider, soutenir ou corriger la politique ; ce mot alors n'avait presque pas de sens, ou n'en recevait qu'un très louche et très faux. N'imitons donc Molière que dans la partie du style ; ne l'imitons que dans la vérité et la force de son pinceau ; ayons en vue un but plus noble qu'il sembloit ignorer ; songeons

p93

combien une impression funeste, donnée au théâtre, peut causer de ravage. C'est parce que le poète tient tous les cœurs dans sa main, qu'il doit veiller plus attentivement sur les idées qu'il veut leur faire adopter ; c'est un législateur qui doit sentir toute la dignité de son emploi. Quand il s'agira de ces caractères, qui sont le fléau de la société, qu'il ne fasse pas comme ses prédécesseurs, qu'il les exprime, au contraire, avec ces pinceaux noirs qui doivent caractériser le crime et faire reculer à son aspect. Que jamais l'homme coupable ne fasse rire, de peur que le spectateur, par l'art du poète, ne devienne secrètement son apologiste ou son complice. Si notre siècle, comme on l'a dit, est plus faux, est plus méchant que le siècle de Molière ; si presque tous les individus ont de l'orgueil et de la dureté, c'est une nouvelle raison de laisser-là les ridicules et de courir sus aux vices.

CHAPITRE 8

du drame.

je vais prouver que le nouveau genre, appelé drame, qui résulte de la tragédie et de la comédie, ayant le pathétique de l'une, et les peintures naïves de l'autre, est infiniment plus utile, plus vrai, plus intéressant, comme étant plus à portée de la foule des citoyens. On appelle par dérision ce genre utile, le *genre larmoyant* : mais peu importe le nom ; pourvu qu'il ne soit ni faux, ni outré, ni factice, il l'emportera nécessairement sur tout autre.

Je suis homme, puis-je crier au poète dramatique !
Montrez-moi ce que je suis, développez
à mes yeux mes propres facultés ; c'est à
vous de m'intéresser, de m'instruire, de me remuer
fortement. Jusqu'ici l'avez-vous fait ?
Où sont les fruits de vos travaux ? Pourquoi
avez-vous travaillé ? Vos succès ont-ils été
confirmés par les acclamations du peuple ? Il
ignore peut-être, et vos travaux et votre
existence. Quelle est donc l'influence de votre
art sur votre siècle et sur vos compatriotes ?
On a voulu proscrire parmi nous le mot
drame, qui est le mot collectif, le mot
originel, le mot propre. Mais j'oserai dire que
la distinction de tragédie et de comédie a sûrement
été très funeste à l'art. Le poète, qui a
fait une tragédie, s'est cru dans l'obligation
d'être toujours tendu, sérieux, imposant ; il
a dédaigné ces détails qui pouvoient être nobles,
quoique communs, ces grâces simples,
ce naturel qui vivifie un ouvrage et lui donne
les couleurs vraies. L'idée que la tragédie
devoit nécessairement faire pleurer, a amené sur
la scène des trépas imprévus, qui font ressembler
la plume de l'auteur à la faux sanglante
de la mort ; et d'après une fausse idée, voulant
toujours arracher des larmes, il en a tari
la source. Celui qui a fait une comédie, s'est
attaché de son côté à faire rire et n'a eu presque

que ce but unique ; pour cet effet il a

p96

chargé ses portraits, il s' est cru obligé de
contraster fortement avec l' auteur tragique, il a
presque dédaigné l' art du premier et tout ce
qui étoit du ressort du pathétique ; il n' a pû
faire un pas qui ne tendît à sa fausse idée, oubliant
que vouloir toujours faire rire est une
ambition plus ridicule que celle de nous faire
toujours pleurer.

On peut définir la poésie dramatique l' imitation
des choses, et surtout celle des hommes.

Si la définition est juste, les poètes, au lieu
de fondre les nuances, les ont rendues opposées
et choquantes. Mais n' anticipons point
ici sur les objets, et procédons avec méthode.

Dans l' enfance de notre théâtre, il y avoit
la *tragi-comédie* ; c' étoit un mauvais genre, non
en lui-même, mais par la maniere dont il fut
traité, parce que le mélange étoit extrême,
absurde, que les passages étoient rapides et
révoltans, que les personnages contrastoient
avec rudesse, que le bas, et non le familier,
venoit étouffer le sérieux, parce qu' il n' y avoit
point enfin cette unité, qui n' est point une
regle d' Aristote, mais celle du bon sens. Ce
genre, qui par sa nature étoit bon, et détestable
par son exécution, fut étouffé par un amas
de productions, qui, à coup sûr, le décréditerent.

Il fut plus aisé à Corneille de se
jeter tout d' un côté, que de mêler et
de marier ses couleurs, comme ont fait, dans

p97

leur patrie, Calderon, Shakespear, Lopes
De Vega, Goldoni. Son génie mou et sérieux,
qui se fortifioit dans le cabinet et visitoit peu
le monde, étoit plus propre à saisir dans
Tite-Live, dans Tacite, dans Lucain, les grands
traits qui caractérisent les romains, qu' à
étudier les moeurs de ses contemporains ; il
connoissoit bien moins ceux-ci que ces hommes

p98

anciens dont nous avons fait des héros.
La première de ses pièces, qui méritoit d'être comptée, fut le Cid ; il l'intitula tragi-comédie, et c'est un véritable drame. J'ai regret que Corneille n'ait point choisi d'autres sujets semblables, aussi relatifs à nos mœurs, aussi moraux, aussi touchants, tandis que le succès de cette pièce vraiment admirable, devoit

p99

l'avertir que c'étoit-là surtout ce qu'il falloit à sa nation.
Corneille, imitant le ton de Mairet, de Rotrou, quoiqu'en les surpassant de beaucoup, s'enfonça de plus en plus dans son cabinet, et n'évoqua plus que les mânes des personnages avec lesquels il s'étoit familiarisé ; il commenta les rêveries de son Aristote, et composa, par bonheur pour lui et pour nous, avec son propre génie. D'ailleurs le peuple n'existoit pas encore pour les écrivains, ils ne se trouvoient pas dans un point de vue aussi heureux qu'ils le sont aujourd'hui. Soutenu de l'étude de l'histoire et de la gravité de son caractère, Corneille fit ces chef-d'oeuvres, au-dessus de son siècle, et peut-être au-dessus du nôtre ; car pour les avoir tant admirés nous n'avons guères su en profiter : toutes ces pièces, qui respirent la liberté, la force et la grandeur d'âme, n'ont été pour nous que des représentations théâtrales.
Corneille imprima donc à la tragédie sa marche habituelle, et la fixa, pour ainsi dire ; car depuis elle n'a osé s'écarter de son modèle.
Molière fit la même révolution dans la comédie,

p100

et quoique philosophe, n'aperçut point tous les rapports de son art. Bientôt ces grands hommes devinrent législateurs (car toutes les poétiques ne se forment que d'après les premiers essais de l'art), et l'on vit le troupeau des imitateurs enfilet scrupuleusement la même ligne qu'ils avoient tracée.
Depuis le goût naturel qui perce malgré les entraves qu'imaginent les esprits médiocres,

enfant une nouvelle combinaison, plus simple et plus heureuse. Elle fut saisie et adoptée. Elle existoit déjà anciennement. Lisez Térence : l' Andrienne et l' Héclyre sont de véritables drames, et si Térence n' eut pas été froid, nous ne serions pas réduits à discuter un genre qui auroit nécessairement anéanti les deux autres.

Dans le siècle précédent, même malgré le mur de séparation élevé par un goût tristement exclusif, plusieurs scènes du menteur, d' Esope à la cour, du festin de Pierre, pouvoient

p101

être regardées comme l' aurore d' un jour plus brillant, et Corneille lui-même a semblé annoncer le succès du nouveau genre dans la préface de Don Sanche D' Arragon. On auroit dû souhaiter qu' on aggrandît encore la carrière de nos plaisirs, qu' on eût trouvé de nouveaux moyens de peindre et d' intéresser, que l' auteur se répandant dans toutes les conditions eût embrassé plus d' objets.

Mais des esprits jaloux, chagrins et non moins faux, se sont élevés contre ce genre, sans apporter aucune raison solide, sinon qu' il étoit nouveau : en quoi même ils se tromperent. Si Corneille et Racine eussent manié ce genre, ces mêmes critiques en feroient aujourd' hui une loi inviolable et sacrée.

Telle est la logique de ces hommes, qui ne pensent que par habitude, qui dès que leurs cheveux grisonnent, ferment le magasin de leurs idées, et qui, soit ignorance, soit paresse, soit autre cause plus basse encore, ne s' appliquent,

p102

au lieu d' aider l' art, qu' à retarder sa perfection.

Tout ce qui est du ressort de la raison et de la vérité, seroit-il étranger à l' art dramatique ? Les tragédies grecques appartenoient aux grecs ; et nous, nous n' oserions avoir notre théâtre, peindre nos semblables, nous attendrir, et nous intéresser avec eux ? Nous faudra-t-il toujours des hommes vêtus de pourpre, environnés de gardes, et coëffés d' un

diadème ? Des malheurs, qui nous touchent de près, qui nous regardent, qui nous environnent, n' auroient-ils aucun droit à nos larmes ? Enfin, pourquoi n' aurions-nous pas le courage de dénoncer à la nation les vertus d' un homme obscur ? Fût-il né dans le rang le plus bas, croyez (dès qu' il aura pour interprète un homme de génie) qu' il deviendra plus

p103

grand à nos yeux que ces rois dont le langage altier fatigue depuis longtems nos oreilles. Les nouvelles regles doivent, sans doute, convenir aux moeurs de la nation, dont on fera paroître les personnages. *le style naturel*, dit Pascal, *nous enchante avec raison, car on s' attendoit de trouver un auteur, et l' on trouve un homme.*

s' il ne restoit dans la postérité que les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, les comédies même de Moliere ; connoîtroit-on à fond les moeurs, le caractere, le génie de notre nation et de notre siecle, les détails de notre vie privée ? Sauroit-on quelles vertus y ont été les plus estimées, quels étoient les vices ennoblis ? Auroit-on une idée juste de la forme de notre législation, de la trempe de notre esprit, du tour de notre imagination, de la maniere enfin dont nous envisagions le trône et la cour, et les révolutions vives et passageres qui en émanotent ? Découvriroit-on le tableau de nos moeurs actuelles, l' intérieur de nos maisons, cet intérieur, qui est à un empire ce que les entrailles sont au corps humain ? Voilà ce que je demande, et sur quoi il faut répondre positivement.

p104

CHAPITRE 9

distinction du drame d' avec la comédie.
il est donc tems de peindre les détails, et surtout les devoirs de la vie civile, de défricher ce champ neuf et fécond, tandis que les autres terrains ont été labourés, épuisés par

des mains laborieuses. De nouvelles productions vont germer sur ce sol récemment découvert. Pour le présent détournons nos regards de ces opérations politiques qui ne font qu'attrister le sage : ne parlons plus à des oreilles endurcies, abandonnons ceux qui ne nous entendent plus, et voyons nos voisins ; vivons avec nos compatriotes, formons une république où le flambeau de la morale éclairera les vertus qu' il nous est encore permis de pratiquer. Lorsque tout semble solliciter à l' égoïsme, enhardir la cupidité, chérissons les seuls moyens qui peuvent nous persuader que nos compatriotes ne nous sont pas étrangers, que nous pouvons être unis en dépit des moeurs publiques, qui semblent autoriser la scission

p105

générale. Ces pieces, qui traiteront de la science des moeurs, en nous faisant connoître les auteurs, auront un mérite plus réel encore, elles nous apprendront à nous connoître nous-mêmes. Le drame peut donc être tout-à-la-fois un tableau intéressant, parce que toutes les conditions humaines viendront y figurer ; un tableau moral, parce que la probité morale peut et doit y dicter ses loix ; un tableau du ridicule et d' autant plus avantageusement peint, que le vice seul en portera les traits ; un tableau riant, lorsque la vertu après quelques traverses jouira d' un triomphe complet ; enfin un tableau du siecle, parce que les caracteres, les vertus, les vices seront essentiellement ceux du jour et du pays. On dira : " mais, c' est-là la comédie ? " je répondrai : non, ce n' est point elle. La comédie n' a point connu ces scenes touchantes, pathétiques, nobles, ce ton des honnêtes gens, ces beaux développemens, ces leçons de morale animées, ces caracteres qui contrastent sans opposition, qui sans s' éclipser l' un l' autre sont mariés et fondus ensemble. Ah ! Si La Chaussée, si pur, si élégant, si noble, avoit

p106

eu plus de force, d' intérêt et de chaleur, le drame existeroit aujourd' hui dans toute sa beauté,

et toute dissertation deviendrait inutile.
Dans la comédie le caractère principal décide
l'action. Ici c'est tout le contraire,
l'action jaillit du jeu des caractères. Un
personnage n'est plus le despote, à qui l'on
subordonne ou l'on sacrifie tous les autres ;
il n'est point une espèce de pivot, autour duquel
tournent les événements et les discours de
la pièce. Enfin le drame n'est point une action
forcée, rapide, extrême : c'est un beau moment
de la vie humaine, qui révèle l'intérieur
d'une famille, où sans négliger les grands
traits on recueille précieusement les détails.
Ce n'est point un personnage factice, à qui on
attribue rigoureusement tous les défauts ou
les vertus de l'espèce ; c'est un personnage plus
vrai, plus raisonnable, moins gigantesque, et
qui, sans être annoncé, fait plus d'effet que
s'il l'était. Ourdir, enchaîner les faits
conformément à la vérité, suivre dans le choix
des événements le cours ordinaire des choses,
éviter tout ce qui sent le roman, modérer
la marche de la pièce, de sorte que l'extrait
paraisse un récit où règne la plus exacte
vraisemblance, créer l'intérêt, et le soutenir sans
échaffaudage, ne point permettre à l'œil de
cesser d'être humide sans froisser le cœur d'une
manière trop violente, faire naître enfin à
divers intervalles le sourire de l'âme, et rendre
la joie aussi délicate que la compassion, c'est là

p107

ce que se propose le drame, et ce que n'a
point tenté la comédie.
Dans celle-ci, je le répète, un caractère
absolu domine presque toujours. En voulant
le rendre énergique, on le produit forcé, et
alors il grimace : même défaut que dans la tragédie.
La perfection d'une pièce serait qu'on
ne pût deviner quel est le caractère principal, et
qu'ils fussent tellement liés entr'eux, qu'on
ne pût en séparer un seul sans détruire l'ensemble.
On n'a point fait assez d'attention aux
caractères mixtes, parmi lesquels flotte toute
la race humaine. Les hommes, soit bons,
soit méchants, ne sont pas entièrement livrés
à la bonté ou à la malice ; ils ont des moments
de repos, comme des moments d'action,
et les nuances des vertus et des vices sont variées
à l'infini. Quel nouveau développement
pour ceux qui connaissent le mélange des couleurs,

qui savent ce qui allie dans le même
personnage la bassesse d' ame et la grandeur,
la férocité, et la compassion ! Qui sait par quels
ressorts secrets le vieillard agit en jeune homme,
le jeune homme en vieillard ? Ici le lâche
s' arme de force, le superbe devient bas courtisan,
l' homme juste cede à l' or, et le tyran fait
par ambition un acte de justice.
L' homme ne repose point dans le même état ;
toutes les passions soulevent à la fois l' océan
de son ame : et que de combinaisons neuves
résultent de ce choc intestin ! La tempête qui

p108

bat cette mer orageuse, et le calme qui succede,
ne sont séparés que par un léger intervalle.
C' est ainsi qu' on doit voir le coeur humain ;
la face de la nature n' est pas plus variable. Les
anciens ont représenté Hercule qui file, Thésée
qui viole sa foi, Achille qui pleure, Philoctete
qui cede à la douleur, Hecube qui maudit
les dieux. Que direz-vous, poètes roides,
poètes ampoulés, qui strapassez vos caracteres,
et les montez à l' extrême ; ne ressemblez-vous
pas à ces peintres ineptes et modernes, qui
nous offrent en plein sallon des tableaux où
tout est rouge, bleu, blanc ou verd ? La nature
n' a point ces couleurs tranchantes, tout
y est mêlé et fondu par des passages doux
et insensibles. Poètes ! Vous me montrez la palette
de votre art, et je ne suis plus ému.
Et si nous descendons aux conditions, que
de choses curieuses à apprendre ! Combien la

p109

navette, le marteau, la balance, l' équerre,
le quart de cercle, le ciseau, mettent de
diversité dans cet intérêt, qui au premier coup
d' oeil semble uniforme. Quoi ! On lira avec
ravissement la description technique des métiers,
et l' homme qui spéculé, qui conduit, qui invente
ces machines ingénieuses, ne seroit pas
intéressant ? Cette diversité prodigieuse
d' industrie, de vues, de raisonnement, me paroîtra
cent fois plus piquante que les fadaises de ces
marquis que l' on nous donne comme les seuls
hommes qui aient une existence, et qui malgré

leur bavardage n' ont pas la centieme partie de l' esprit que possede cet honnête artisan. Qu' on ne dise donc plus la carriere est fermée. On n' y a fait encore que les premiers pas : on s' est fréquemment égaré dans le choix des sujets, on n' a point saisi les plus beaux, les plus convenables, les plus utiles. Le poète, semblable à cet astrologue dont la vue étoit perpétuellement attachée aux étoiles du firmament, n' a point vu ce qui est à ses pieds ; il est tems de lui crier avec un fabuliste moderne :

p110

que faites-vous dans l' empirée ? Les malheureux sont sur la terre !

CHAPITRE 10

de nouveaux sujets dramatiques que l' on pourroit traiter.

si l' écrivain sait voir et méditer, ce genre nouveau lui offrira des richesses sans nombre. Quelle foule de caracteres à peindre ! Par exemple, est-il un poète qui ait entrepris un voyage à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à La Rochelle, etc. Pour y saisir les traits distinctifs des habitans de ces différentes provinces, pour corriger leurs ridicules, et les éclairer l' un par l' autre sur les bonnes qualités qu' ils possèdent respectivement ? Cette idée, je pense, n' est venue à aucun auteur dramatique. On n' a fait parler que quelques malheureux gascons, qu' on a voulu immoler à l' humeur joyeuse du parterre : on n' a produit que l' accent, au lieu de l' homme. Le bordélois,

p111

le marseillois, le nantois, le lyonnais, formeroient cependant des cadres neufs et procureroient à ceux qui ne voyagent pas le plaisir de voir et de connoître leurs compatriotes. Peut-être deviendroient-ils sensibles à une espece de jugement que porteroit d' eux la capitale, et se corrigeroient-ils devant ce tribunal qu' ils respectent dans toutes ses autres décisions. Il en pourroit être de même de l' anglois,

de l' espagnol, de l' allemand, du napolitain,
du vénitien, du russe, qu' on pourroit
mettre sur la scene avec leurs moeurs, non pour
oser peut-être insolemment les juger d' après
les nôtres, mais plutôt pour apprendre qu' il
nous manque encore bien des vertus civiles, à
nous, qui nous croyons si policés et qui pensons
pouvoir donner la loi en ce genre au reste
de l' Europe.

Que de préjugés détruits, renversés, par le
peintre philosophe, qui traceroit ces importans
tableaux ! Les couleurs sont toutes prêtes,
il ne manque plus qu' un pinceau sçavant.
Comme il peut exposer au grand jour de solides
vérités enfouïes, dédaignées ou méconnues,

p112

il ôteroit à l' homme cet orgueil national, non
moins ridicule que dangereux, et il serviroit
peut-être à lier des nations qui se détestent
sur de simples apparences et sans avoir appris
à se connoître. Mais que nous sommes loin
de ce genre ! à peine dans nos tragédies s' est-on
imposé le soin de saisir le caractere des nations.
Corneille et Voltaire sont les seuls
peintres qui ne sont pas tout-à-fait infideles,
quoiqu' un petit bout d' oreille leur échappe
assez fréquemment : les autres, pour plus grande
commodité, ou pour être tout de suite à
l' unisson du parterre, ont francisé leurs héros,
ou en ont fait sur le champ des pirates algériens.
Tels des peintres du quinzieme siecle
ont environné Jesus et sa mere de moines de
toutes couleurs, et de soldats portant longues
arquebuses.
A-t-on sensément peint parmi nous (même
depuis les éphémérides du citoyen) le cultivateur
honnête, ayant pour domicile les champs
que fécondent ses mains, élevant ses enfans au
travail et dans cette pureté de moeurs que
nous ne soupçonnons pas ; faisant le bien
comme le vertueux Jean Kirll, ignorant à

p113

qui passe l' argent des impôts qu' il paye plus
gaiement qu' un philosophe, et ne sachant pas
au juste le nom des rois qui vivent et qui meurent

loin de lui. à trente lieues de la capitale,
il en entend parler comme d' un monde imaginaire ;
il ne sait pas qu' elle renferme deux
cents mille fainéans, que ses pareils nourrissent
en soutenant le poids du jour et les intempéries
des saisons : il n' a jamais songé à maudire
la vie, il n' a point blasphémé, tandis que des
sybarites indolens vomissent des imprécations
aussi extravagantes qu' impies lorsque la rosée
du ciel vient déranger le projet de leurs
futiles amusemens.

A-t-on peint l' homme voluptueux et frivole,
qui consume le tems en niaiseries, et qui a l' audace
de mépriser ce qui sort du cercle étroit et
obscur de ses puérités ?

A-t-on peint le prodigue, qui paye chèrement
des frivolités, qui se ruine sans plaisir,
et qui parmi tant de dissipations n' a pas imaginé
un acte de bienfaisance ?

p114

A-t-on peint l' homme qui fait des dettes
sciemment, qui frustre ses créanciers par des
détours à lui seul connus, qui voit l' ouvrier
sans pain réclamer son salaire, et qui sourit de
l' avoir trompé ? Paris abonde en monstres de
cette espece.

On a pu peindre ces différens caracteres, je
le sais, mais le mal est qu' on n' a pas assez pesé
sur ce que ces vices ont de scélératesse.

Et l' intrigant, qui tient bureau public de
toutes les fonctions de l' état, depuis la plus
importante jusqu' à la moins considérable, chez
lequel on n' a rien sans argent, chez lequel on
a tout avec de l' argent, et qui achete à son
tour jusqu' à la réputation d' homme d' esprit et
d' écrivain ; n' a-t-il pas échappé aux pinceaux
de ceux qui évoquent le plus souvent dans leurs
sottes préfaces les mânes de Moliere ?

A-t-on peint l' athée, qui blasphème par air,
qui n' a pas même la conviction de sa folie, qui
croit qu' être esprit fort est le synonyme de
philosophe, et qui cherche à faire des prosélytes,
comme pour s' assurer lui-même dans la

p115

voie où il ne marche qu' en tremblant. On pourroit

prouver à celui qui a élevé jusqu' à ce point son misérable orgueil, qu' il est un barbare, puisqu' il veut ôter à l' homme toute espérance de l' avenir, toute idée qu' il respire sous l' oeil d' un maître qui entend et qui compte ses soupirs. On pourroit le mettre vis-à-vis d' un indigent, qui dans un coin de la terre vit seul et n' existe pas pour une société qui le craint et le rejette ; cependant l' espoir le conduit en paix sous les yeux de l' être suprême : abandonné, il perd la vue de ce réduit ténébreux où triomphent les horreurs de la misere ; il bénit chaque souffrance, parce qu' elle l' approche du terme qu' il attend et vers lequel son ame s' élance. Viendrait l' athée qui voudrait lui ôter cet espoir, il lui diroit que ses maux sont sans remedes, qu' il n' a rien à attendre d' un dieu qui n' est pas. Sent-on quelle horreur inspireroit cet homme dénaturé, et sous quel jour véritable paroitroit son odieux systême ? Eh bien ! Cet indigent est l' image du genre humain ; qui osera lui dire vous n' avez pas d' espérance ?

p116

S' il appartient au poète de flétrir quiconque s' avilit par une lâcheté dégradante, qui l' empêcheroit de faire justice de l' homme en place, qui vend son crédit à un brigand public et qui partageant avec lui le fruit de ses malversations, le sauve de la rigueur des loix, qui réclament inutilement la justice violée. Pourquoi craindrait-il de faire rougir l' héritier d' un nom illustre, qui parce qu' il est pauvre, engage son fils à la fille d' un exacteur et d' un concussionnaire odieux et infame aux yeux de la nation ?

p117

Pourquoi ne tonneroit-il pas contre l' homme foible et lâche, qui vaincu par les artifices d' une femme, ou bravant la décence publique, donne son nom et sa main à une prostituée, et fouille ainsi la vertu irréprochable de ses ancêtres ? Ses filles n' oseront un jour nommer leur mere et l' imiteront toutefois. Mariant le pinceau avec un certain art et

s' enflâmant avec majesté pour le grand intérêt
des moeurs, fondement primitif des loix et des
empires, pourquoi ne démasqueroit-il pas ces
femmes qui sous le manteau d' une pudeur
simulée font le métier de courtisannes, sans en
porter le nom, et sont plus méprisables qu' elles ;
qui livrées aux plus avides intérêts calculent
le revenu de leurs charmes, préparent
sourdemment la ruine des familles les plus
opulentes ; d' autant plus dangereuses qu' elles
portent sur le front, dans leurs manieres et dans
leur langage, l' extérieur de la vertu qu' elles
outragent avec industrie.

Pour qui enfin réservera-t-il ses foudres, si
ce n' étoit pour les diriger sur ce magistrat impur,
qui ne sentant pas sa propre dignité lorsqu' il
prononce au nom de la loi, trafique d' un
procès pour les caresses d' une femme, et détruit
ainsi ce qu' il y a de plus sacré, de plus
auguste sur la terre, la demande et la confiance
de celui qui implore la justice ?
Que dis-je ? Son sang ne bouillonnera-t-il
pas de fureur et d' indignation, ne montera-t-il

p118

pas malgré lui allumer son cerveau, lorsqu' il
songera à ces monstres qui ruinent les moissons
avant qu' elles soient sorties de la terre,
qui par de coupables et sûres manoeuvres font
naître la famine tandis qu' ils tiennent enfermés
les grains nourriciers, qui se réjouissent des
souples du peuple, qui entendent avec volupté
les cris que lui arrache le besoin, fondant
leur opulence excessive sur la nécessité extrême
qui lui exprimera la vie ou la dernière
goutte de son sang ?

Je sais que c' est au bourreau à frapper ces
hommes sacrilèges : mais enfin puisque les
loix se sont endormies sur ces crimes épouvantables
(que des supplices ne pourroient assez
expier,) c' est au poète à jeter son cri de douleur,
et à réveiller ceux qui se taisent lorsque
de tels forfaits deshonnorent une nation et
flétrissent le nom d' homme.

Je m' égare, je me trouble, la plume fuit de
mes mains. Des monstres encore plus noirs
passent devant mon imagination. ô citoyens !
Le croirez-vous ? Il est des hommes qui environnés
d' êtres souffrants, dans ces maisons publiques
qu' a élevées la charité, sont durs et
froids à leurs plaintes ; des hommes qui reprennent

le nom d' *administrateurs* que pour
couper en deux le linceul qui couvre à peine
ce moribond, pour lui ravir la goutte de bouillon
qu' attendent ses levres épuisées, que
pour marchander les secours qui peuvent lui

p119

racheter la vie, qui s' enrichissent en traçant
des listes mortuaires, en comptant des cercueils,
et qui roulent un équipage fastueux, composé
le plus souvent des morceaux de pain rétranchés
à quatre ou cinq mille infortunés
qui ont toujours faim. La douleur m' oppresse,
et je sens que je n' aurai pas la force d' achever...
non, qu' on arrache du sein de ses voluptés
infames ce monstre ; qu' on dresse un
échaffaud, et que, livré à l' exécution publique,
il monte sur le seul théâtre qui lui convient.
Passons à de plus doux portraits, pour effacer
de mon ame l' empreinte noire que laisse
seulement la trace de ces pénibles tableaux.
Qu' on tâche de prouver à l' éloquent Rousseau,
qu' un homme qui sur la scene dominerait
ses passions, intéresserait, et que le portrait
du stoïcien que tous les revers viendroient
battre et ne pourroient ébranler, seroit un
personnage digne de l' attention publique, surtout
si on l' offroit au lit de mort, quittant la
vie avec cette sage indifférence qui convient
à l' homme qui s' est élevé au dessus de notre
foible nature.
Ce Licurgue, par exemple, qui dans une
sédition, après avoir reçu un coup violent
dans l' oeil, se tourne vers le peuple, montre
du doigt le sang qui coule de sa blessure, et
fait passer dans le coeur de tous la honte et la
douleur, fut un héros qui savoit commander à

p120

son ame et parler à la multitude. Entre les
mains d' un homme habile, il deviendrait un
personnage vraiment théâtral.

p121

Destouches a esquissé une piece, dont le sujet me rit beaucoup ; c' est le *vieillard aimable* . Quoi de plus moral que d' apprendre aux hommes qu' il est pour eux des plaisirs dans tous les âges de la vie, s' ils s' appliquent à les faire naître ; de leur enseigner que la vieillesse, qui paroît épouvantable, peut être ornée de fleurs, si elle se rend l' amie de la jeunesse, au lieu de se montrer l' inflexible censeur de ses passetems. Il seroit beau de prouver à ces vieillards chagrins que la subordination de la nature ne sera pas rompue, quand ils se présenteront avec cette joie douce qui convient à l' homme qui a connu et goûté la vie ; et que ce n' est pas la blancheur honorable de leur tête qui fait fuir les jeunes gens, mais la mauvaise humeur qui les dévore et qu' ils répandent imprudemment autour d' eux. Une piece ainsi traitée seroit riante et philosophique ; elle offriroit le plus satisfaisant des spectacles, un vieillard content

p122

de sa vie passée, parce qu' il est sans remords, environné de jeunes gens qu' il surpasse en gaîté, mêlant quelquefois à ses instructions le sel réjouissant de l' épigramme, déployant ses connoissances acquises pour tempérer l' ardeur d' une jeunesse indiscrete, parlant du passé sans froncer le présent, appercevant la mort sans la craindre, et souriant, comme dit La Fontaine, *au soir d' un beau jour* . Ce seroit Socrate environné de ses disciples, et qui n' attristeroit point nos regards en buvant la ciguë. On pourroit peindre ce vieillard narrant avec feu, succombant tout-à-coup (quoique sans danger) aux accès d' une joie précipitée, prêt à expirer de rire, allarmant un instant pour ses jours chéris, et revenant le front brillant d' aise et de joie. Cette maniere vaudroit mieux, je pense, que celle d' insulter comme on fait au citoyen qui se trouve au bout de sa carrière, de vouloir le forcer à épouser les nouvelles folies auxquelles il repugne, et de tourner en dérision ses infirmités. Comment a-t-on osé sur la scene faire cette injure à ce qu' il y a de plus vénérable sur la terre, à un ancien membre de l' état, échappé à la faux qui a tout moissonné autour de lui, et qui peut lever la tête sans honte et sans reproche ?

p123

C' est Moliere qui le premier a répandu ces dangereuses impressions ; et qu' on ne cherche pas à le justifier en ce point : le bien qu' il a fait balance peut-être le mal, mais le mal s' est glissé sur les traces du bien. Séparons cet alliage impur, répétons avec M Diderot : *l' honnête ! l' honnête ! Voilà ce qui plaira dans tous les tems et dans tous les lieux ; ... etc. .*

Un fils que l' on verroit soigner la vieillesse de son pere, se prêter à ses goûts, lui tenir lieu de l' univers qu' il a perdu, aider à l' affoiblissement de ses organes, lui faire du terme inévitable du tombeau une pente douce et insensible, offrirait le tableau de la piété filiale dans ses devoirs les plus importants ; il ferait couler nos larmes, et chacun de nous dirait : puissé-je mériter et obtenir du ciel un pareil ami, quand le monde ne sera plus pour moi qu' une solitude immense ! Il faudrait mettre sur la scene un homme généreux. Ce seroit un beau modele

p124

et qui dilateroit l' ame de celui qui crayonneroit ses traits. Quelle volupté il trouveroit dans son travail ! Peindre la grandeur d' ame qui sauroit mettre de l' art dans ses bienfaits, qui déroberoit jusqu' à la main libérale épanchant ses dons, qui mettroit une économie rayonnée dans la distribution de ses présens, qui pardonneroit à l' injure sans ostentation, qui ferait le bien, enfin, par le sentiment de la vertu. Quel rôle ! Et comment a-t-il échappé, lorsqu' on s' est plu à caractériser les vices les plus odieux ?

L' amitié fraternelle ne seroit pas moins attendrissante, et l' histoire offre plusieurs traits qui honorent la nature humaine. Tout drame qui ne peint pas la nature, est indigne de l' attention d' un homme sensé : c' est un portrait qui ne ressemble pas. Plus le poète sera fidele à la peinture des événemens tels qu' ils s' enchaînent, plus il pourra se flatter de mériter ses succès.

p125

CHAPITRE 11

développement du précédent.

on a chassé de la scène les valets et les soubrettes ; on ne voit plus leurs fourberies être le ressort de l' action. On a senti qu' il étoit ridicule de remettre les sottises de nos anciens sur notre théâtre. Nous ne croyons pas que le mensonge et la bassesse soient nécessairement attachés à la condition domestique.

Le rôle d' *Antoine* dans le *philosophe sans le savoir* , a fait plus de plaisir que tous les daves qu' on a voulu ressusciter ; et combien cet attendrissement honnête qui pénètre l' ame, est préférable à ces saillies bouffonnes qui la soulèvent avec danger ?

Au commencement du siècle passé, les françois, singes des espagnols, intriguoient beaucoup leurs pièces, et croyoient avoir touché la perfection de l' art. Les romans se modéloient sur les pièces de théâtre, et les pièces

p127

de théâtre, à leur tour, se modéloient sur les nouveaux romans. Lorsque Molière vint, il bannit les doubles intrigues, ces rodomontades, ces rencontres, ces duels, ce style langoureux, qui formoit le code des amans. Il montra que la comédie pouvoit s' attacher à peindre les mœurs, et ce fut un nouveau trait de lumière. Si le ciel nous le rendoit, qui doute que son génie philosophique placé dans un point de vue plus favorable ne sentît d' abord ce qu' il faut à notre siècle ?

Le poète qui aura médité sur la génération présente, n' enseignera point cette décence de parade, cette bonhomie superficielle, cette vertu mensongère, qui consiste à n' être ni persécuteur, ni furieux, ni insolent ; quoique ce soit avoir déjà beaucoup gagné. Il employera toutes les ressources de son art à décrire avec transport ce qui est bon, juste et honnête ; il tâchera d' inspirer, non pas cette vertu factice adoptée par le grand monde, mais cette vraie vertu, fille du ciel, qui ennoblit l' homme à ses yeux, en lui défendant toute lâcheté.

La loi nous protège contre les violences ouvertes :

mais ce qu' il y a de plus à craindre,
ce sont ces attaques secrettes de la calomnie
qu' on ne peut prévoir, et que la ruse et la
fourberie mettent en usage dans les ténèbres.
Poètes ! Imprimez la honte au mensonge, au

p128

vil et sordide intérêt, à l' ingratitude, à
l' insolence, à la dureté, à cet esprit futile qui
rit de la vertu, au faux protecteur qui exige
qu' on se courbe devant lui, à ce tyran de la
pensée qui croit que le contredire est l' outrager,
à cet autre plus coupable, qui jette sur
ses semblables un regard dédaigneux. Livrez
la guerre à tous ces crimes, que nos loix
imparfaites ont oublié de punir.

Qu' on peigne le vil complaisant, qui vend
chaque bassesse à peu près ce qu' elle vaut, qui
se rend nécessaire malgré le mépris qu' on lui
prodigue, qui connoît l' opinion qu' on a de sa
personne et qui la brave ; également souple et
dangereux, donnant à choisir, ou de ses bas
services qu' on lui paye, ou de ses vengeances
obscurès qu' il fait redouter.

Qu' on peigne le corrupteur : les modeles ne
manqueront pas, et c' est dans la région la plus
élevée que le poète doit l' attendre et le punir.
Et quelle main forte et courageuse immolera
l' égoïsme, et découvrant toute la difformité

p129

de ce monstre qui voudroit tout dévorer,
le fera expirer sur la scene à la vue du
spectateur ? Quel triomphe, s' il frémit du serpent
solitaire qu' il porte dans son sein, s' il abhorre
lui-même son vice favori ! Ou, si les écailles
du monstre sont trop difficiles à pénétrer, si
l' acier qui doit l' entamer n' a point encore reçu
une trempe assez parfaite, quel service ne nous
rendroit pas du moins le poète qui peindroit
l' égoïste ridicule et cet amour-propre qui ne
laisse rien traîner, et qui se baisse, comme dit
Montaigne, pour ramasser l' *estime guénilleuse de
l' extrême infériorité* . On le verroit s' élever
au-dessus

p130

de ses pareils, croire avoir en partage
une ame supérieure et avoir reçu de la nature
des dons privilégiés ; il feroit sonner haut
ses moindres avantages, et conteroit
orgueilleusement jusqu' à ses succès de college : ne
voyant que soi et se formant une idée respectueuse
de sa personne, il jugeroit que les éloges
lui sont dûs dès qu' il paroît ; qu' il est
essentiellement estimable et admirable : bref, il
n' ouvreroit la bouche que pour dire une
impertinence,

p131

et lasserait enfin ceux-mêmes qui se divertissent
à ses dépens.
On pourroit ensuite tracer le caractere d' un
envieux ; on peindroit ce malheureux qui se
chagrine du bien qui arrive à autrui, tourmenté
d' un supplice perpétuel, et payant par des tortures
secrettes chaque jouissance de son voisin,
ennemi de tout mérite, de tout talent, les
rabaissant imprudemment, connu, dédaigné, et
parvenant à faire croire le contraire de tout ce
qu' il affirme.
Il est vrai qu' il ne faut point tourner un méchant
en dérision dès qu' on peut l' écraser par
le mépris. C' est-là l' emploi de l' homme de
bien. Mais le drame intéressant et châtré ne
bannit point la gaîté ; seulement il l' épure, la
rend plus vive, plus douce, plus durable ; il
ne tend point à exciter cette convulsion machinale
du corps qui se manifeste par de longs
éclats, mais il s' applique à créer ce sourire fin,
délicat, paisible, qui est aussi éloigné de la joie
tumultueuse que la volupté l' est de la débauche.

p132

Cependant, s' il se présente une scene pathétique,
le poëte doit la saisir de préférence.
Rien n' entre plus avant dans le coeur de l' homme
que la pitié. Est-il un mouvement plus
délicieux que de sentir son ame s' écouler, se
fondre sous les impressions de cette passion
généreuse ? Où est le malheureux qui n' a pas

senti cette douce et intime chaleur, qui dilate
la partie de nous-même la plus auguste et la plus
sensible ? Si vous avez à me faire entendre les
souples de l' infortuné, amenez-le sous mes
yeux, que je voie les lambeaux qui le couvrent,
que j' entende ses gémissements : cet oeil sombre,
cette pâleur qui couvre ce corps tremblant,
ces cheveux qui cachent ce front baissé, me dérobent
le visage d' un frere... je les écarte,
je tombe dans ses bras, je pleure, et je sens
avec volupté que je suis homme !
Quoi ! Me dira-t-on, montrer les lambeaux
de la misere ! Et qui soutiendra ce spectacle ?
Qui ? Tout homme qui ne sera pas indigne

p133

de ce nom. Quel est l' orgueilleux, l' ennemi
du genre humain, l' insolent, qui osera dire
que toute image de misere, d' indigence,
enfin que toute idée de besoin est une image
basse ? Qui osera dire que des malheurs arrivés
à des paysans, à des hommes du peuple, sont
des accidens moins considérables que s' ils fussent
arrivés à d' autres hommes ? On prononcera
ces blasphêmes dans ces cercles où la
dure opulence et le mépris de toutes vertus
caractérisent les personnages, mais le plus insolent
ne l' osera pas devant le public assemblé.

p134

Manquer de pain, d' argent, être logé
dans un grenier ouvert à tous les vents ; quel
destin glorieux et noble quand c' est celui de
la vertu ! Héros fameux dans les combats, et
qui avez usurpé ce nom, cédez tous à celui qui
lutte contre l' infortune, qui dompte par un
travail courageux les besoins renaissans que lui
imposa la nature. Humiliez-vous, mortels
enorgueillis de vains titres, humiliez-vous devant
celui qui dans l' obscurité se suffit à lui-même,
et qui loin de la bassesse et de l' adulation
ignore même s' il est des grands, froids
et dénaturés. Le plus grand des mortels est
celui qui subjugue sa destinée, qui ne mendie
pas bassement sa subsistance, qui n' a jamais ouvert
une main avilie pour fléchir l' indifférence
altière d' un homme opulent. Je braverai

la délicatesse française, qui me paroît fausse en ce point. Je ne sacrifierai point à un goût factice l'abondance et la variété des sujets, la force et la vérité des peintures. Je n'irai point

p135

fermer les sources les plus abondantes du pathétique, pour flatter ou tromper une génération présente. Je songerai que l'homme de tous les siècles est-là qui m'écoute. Je me dirai que le poète est l'interprète des malheureux, l'orateur public des opprimés ; que son emploi est de porter leurs gémissemens aux oreilles superbes qui, tout endurcies qu'elles sont, entendront le tonnerre de la vérité, en seront étourdies ou touchées ; car le méchant lui-même est obligé de combattre pour vaincre la nature et la pitié. Et qui sçait si dans les arts il n'est point un moment de terreur et de vérité, qui amolliroit ce coeur de pierre et le rendroit à sa sensibilité primitive ? Voilà le grand oeuvre du poète, j'en conviens. à l'exemple des chymistes ne nous décourageons pas, et cherchons une transmutation plus importante et plus belle.

Je mépriserais donc ces froids critiques, qui savent tout hors l'art de sentir vivement ; et que n'ai-je assez de talent pour porter sous les

p136

yeux du riche le tableau d'un hôpital, où souvent celui-ci a abandonné son bienfaiteur, ou son père ? Je ferois frémir le coeur que la compassion la plus vulgaire n'a jamais pu ébranler. En offrant l'histoire de tant de dureté, le bonheur des méchants, ou, pour mieux dire, leur calme affreux seroit du moins interrompu pendant quelques heures. Un hôpital ! Dira-t-on ? ... oui, et si l'on me fâche je transporterai la scène à Bicêtre. Je révélerai ce qu'on ignore, ou ce qu'on oublie. Je peindrai un homme qui quelquefois n'a été qu'imprudent, se débattant toute la vie dans les bras de la rage et du désespoir. Je ferai voir comme on traite l'espèce humaine ; et c'est en ouvrant les *cabanous* ou cet enfer qu'on nomme la *salle de force*, que je m'enorgueillirai peut-être des

couleurs d' un pinceau que j' ai consacré à honorer
ou à venger l' humanité. Elle me prêtera
alors cette énergie qu' elle accorde quelquefois
à ses adorateurs. Vous serez épouvantés,
juges orgueilleux, ou vous ne me lirez
pas.

p137

Nature ! Humanité ! Droits sacrés, immuables !
Droits perpétuellement violés ! Puisse tout
écrivain rendre hommage à vos augustes simulacres,
détester, mépriser et flétrir les monstres
qui voudroient effacer de la langue jusqu' à
vos noms respectables.
Que la vérité a d' autorité et d' empire ! Comme
le tableau devient majestueux et intéressant,
lorsqu' on ne peut nier la ressemblance ! L' objet
réel feroit une moindre impression, parce
qu' il enleveroit à l' ame, par une sensation plus
forte, la volupté de se replier sur elle-même.
Mais voir les conditions humaines les plus
basses, les plus rampantes ! Ajouterait-on encore,
les mettre sur la scene ! Un tisserand !
Un ouvrier ! Un journalier ! Et pourquoi pas ?

p138

Homme dédaigneux, approche, que je te juge
à ton tour. Qui es-tu ? Qui te donne le droit
d' être hautain ? Je vois ton habit, tes laquais,
tes chevaux, ton équipage ; mais toi, que
fais-tu ? ... tu souris, je t' entends ; tu es homme
de cour, tu consumes tes jours dans une
inaction frivole, dans des intrigues puériles,
dans des fatigues ambitieuses et risibles. Tu ruines
tes créanciers pour paroître un homme *comme il
faut* . Ah ! Que tu serois content, si tu
obtenois le poste que tu brigues. Là tu pourrois
à ton aise dévorer la substance de ce peuple
que tu regardes comme la volaille de ta
basse-cour. Il ne te faut plus qu' un parchemin,
pour faire gémir une province entiere et
lui ôter ses moeurs. Vil esclave, qui rampes

p139

par cupidité ! Tu perfectionnes l' art d' opprimer, et tu bois l' opprobre pour imprimer la servitude à quelques-uns de tes semblables. Voilà à la lettre comme tu sers l' état, voilà comme tu remplis la dignité d' homme ; verge avilie du despotisme, un tisserand, son bonnet sur la tête, me paroît plus estimable et plus utile que toi. Si je te mets sur la scene, ce sera pour la honte. Mais ces ouvriers, ces artisans peuvent y paroître avec noblesse ; ce sont des hommes, que je reconnois tels à leurs moeurs, à leurs travaux. Et toi, né pour l' opprobre du genre humain, plutôt à Dieu que tu fusses mort à l' instant de ta naissance ! Je ne veux point que ces ouvriers soient élégans et parés, ainsi qu' on les représente dans nos fades opéra-comiques. Si je mets des paysans sur la scene, on ne les verra point ornés de fleurs et de rubans, prenant le ton pastoral et chantant comme *Clerval* . Il me semble voir nos femmes de condition qui s' habillent en villageoises ; elles prennent bien la grosse cotte rouge, le bavolet, mais elles n' ont ni hanches, ni gorge, ni bras, ni teint frais, ni couleurs vermeilles : ce sont toujours des femmes de la ville. à chacun son habit, sur le théâtre comme dans le monde.

p140

CHAPITRE 12

des défauts à éviter dans le drame.

je bannis, comme de raison, ces excursions extravagantes, ces plans romanesques, ce mélange confus des teintes, cette multitude d' incidens et cette nature platte ou grossiere qui n' offre aucun intérêt. Je veux et j' exige que le tableau ait les charmes d' un coloris naturel, que le prestige d' une action simple y regne, et non cet amas absurde d' intérêts compliqués qui détruisent l' attention et sechent le coeur.

Loin aussi ce composé bizarre qui admettroit des plaisanteries voisines du pathétique, et qui

p141

ne feroit naître les larmes que pour les essuyer. Que la raison et le sentiment dominant, et ne soient jamais éclipsés. Le drame ne doit pas être un cours de morale ; mais je ne hais point qu' elle y soit répandue : dût-on en blâmer un peu la profusion. La perfection toutefois sera de ne dire que ce qu' il faut.

Il faut faire parler la nature, et non la faire crier. Ces momens convulsifs, réservés à l' acteur et faits pour lui, n' entrent point dans l' imitation simple et facile des moeurs de la nature : on voit l' effort du poète, et le charme de l' effet est rompu.

Il faut éviter de même cette imitation absolue, qui enleveroit à l' art ses ressources et sa couleur magique ; ne point faire comme en Italie, où quarante personnes sont à la fois sur la scene, le tout pour mieux représenter une assemblée. Là, dit-on, on voit un homme descendre de son carrosse avec tous ses gens, donner ses ordres, se mettre à table, manger, boire, prendre son café. Ce tableau est vrai, mais inepte à saisir. On a fort bien remarqué que la sagacité de l' esprit aime à se mêler à la sensibilité du coeur, et que vouloir tout peindre c' est ôter au premier un des plus vifs plaisirs qui servent à confirmer les voluptés de l' ame. D' ailleurs les moyens d' illusion étant variés à l' infini, n' est-ce pas en détruire la source que d' offrir l' objet, au lieu de le laisser entrevoir à l' imagination ? Celle-ci aime à créer

p142

ses jouissances ; et plus elle ajoute au tableau par sa propre activité, plus elle le rend neuf, riche, intéressant. Il est donc des choses qu' il faut éloigner de la scene, parce qu' elles ne disent rien à l' intelligence, et qu' elles ne constituent qu' une vérité platte et servilement rendue : on préférera toujours de la voir jaillir sous le pinceau magique de l' art, quelque commune qu' elle soit. Alors elle paroîtra embellie, parce que le poète aura révélé à l' ame un langage ingénieux et nouveau pour elle, qui aura flatté ses facultés secrettes, en leur offrant une maniere inusitée de voir et de sentir. Si l' illusion étoit entiere, parfaite et d' une durée continue, elle cesseroit d' être agréable ; et comme l' a fort bien découvert La Motte, c' est la réflexion en se repliant sur elle-même, c' est la

secrette comparaison de l' art rivalisant la nature, qui fait le charme du théâtre ; la réflexion détruit ce qu' il y a de trop fort, elle ajoute aux traits trop légers ou délicats. Aussi l' art crée-t-il une multitude de tableaux, qui, quoique vrais et bien ordonnés, n' ont jamais existé et n' existeront jamais dans toute leur exactitude : mais l' imitation dérivant à la fois de l' esprit et du coeur, agrandit la sphere de nos plaisirs. Ils en deviennent plus variés, plus féconds et plus vifs.

Il faut observer en même temps que les scenes aient une certaine étendue ; car comment traiter telle situation véhémente, si elle n' est

p143

pas conduite et développée dans tous ses points ? Je ne puis souffrir ces petites scenes écourtées qui regnent dans nos comédies modernes, et qui ressemblent à celles de l' opéra comique : ce ne sont que des esquisses. Il n' est point d' éloquence sans plénitude. J' aime mieux cette surabondance qui annonce la vie du drame, que cette maniere seche et avare. Voyez deux hommes agités de passions différentes ; voyez comme ils se choquent, comme ils se pressent, avec quelle volubilité s' échappe le torrent de leurs paroles ? Reconnoissez-vous-là cette précision recherchée, ces phrases compassées, que l' on nous donne aujourd' hui pour l' effet du goût le plus sûr ? Un style abondant convient au drame ; l' esprit moderne le tue : le sentiment le vivifie, et le sentiment est comme un fleuve qui n' est point gêné par des digues. La précision rigoureuse n' est convenable que dans ces momens terribles, dans ces momens de feu, où un seul mot, un seul accent, un seul cri, réveille l' intérieur de l' ame. Elle ne repose point alors ; elle s' agite sourdement et se consume elle-même.

p144

Voyez toutes les belles scenes de Cinna, de Sertorius, de Mahomet, de Zaïre, d' Oedipe, de Brutus, de Rome sauvée ; elles ont une certaine étendue où joue l' éloquence. Si quelquefois elle venoit à passer les bornes, ô

l' heureux défaut que celui qu' on peut effacer
d' un coup de crayon, et que peu d' auteurs
pechent ainsi !
On a dit des harangues de Démosthène que
plus elles étoient longues, et plus elles étoient
belles. J' en dirois autant de certaines scènes.
Ne murmure-t-on pas lorsqu' on voit deux
personnages intéressans, dont on attendoit un
débat vif, prolongé, soutenu, se retirer après
s' être lancés quelques phrases, et au lieu d' un
combat n' avoir offert qu' une simple escarmouche ?
Comme l' enclume repousse le marteau, ainsi
le dialogue doit opérer une réaction continue
et fréquente : on ne peut pousser trop loin la
chaleur, la rapidité, la force du raisonnement
et même ses détours. Corneille est le grand
maître en cette partie. Si l' auteur observe les
gradations nécessaires, une belle scène aura
comme une pièce entière son exposition, son
noeud et son dénouement. Et comment se résoudre
à esquisser, lorsqu' on a les couleurs les plus
vives à transmettre et à fixer sur la toile ?
Gardez-vous d' offrir une action qui ne soit
pas vraisemblable. C' est-là la plus difficile et
la plus importante règle de toute poétique.

p145

Malgré le génie du poète l' illusion disparaîtroit.
Les beaux vers, les admirables vers de semi-ramis,
sa pompe, sa noblesse, tout l' art enfin
de cette pièce ne me fait pas ajouter foi à ce
tissu de circonstances extraordinaires ; je sens,
malgré moi, qu' elles sont de pure invention.
La vérité elle-même n' a pas toujours les caractères
de la vraisemblance. Si donc vous inventez
la fable, qu' elle soit soumise à toutes
les lois, non-seulement du possible, mais des
lieux, des tems, des mœurs, des personnes ;
et n' en croyez point l' ardente imagination de
certains hommes passionnés qui voient tout
probable, ou la dialecte subtile de quelques
philosophes qui veulent voir la liaison des moindres
événemens ; mais consultez plutôt la logique
de la classe moyenne, qui ordinairement pèse
le motif, encore plus que le fait. Ce seront
les motifs qui m' indiqueront clairement, pourquoi
telle action qui me paroît singulière, a
été faite plutôt de cette manière que d' une
autre.
Si vous bravez l' unité de tems, que l' on a
fixée à vingt-quatre heures, vous ne ferez pas

une grande faute. Corneille prétendoit, avec raison, qu' elle pouvoit s' étendre jusqu' à trente. Vous pourrez aller encore au-delà, si votre drame l' exige. Une regle stricte seroit une ineptie, parce qu' elle fermeroit la porte à des beautés d' un nouvel ordre. Avec de l' adresse et de l' intérêt soixante heures peuvent s' écouler

p146

comme vingt-quatre. Le spectateur a-t-il la montre en main, lorsqu' il est ému ou fortement intéressé ? L' unité de lieu, plus gênante encore et plus incommode, est bien moins respectable. élargissez votre scene, pourvu toutefois que le point de vue ne fuie pas à une distance trop éloignée, et que le changement de lieu ne se fasse que dans les entr' actes ; jamais ailleurs. Si l' unité de lieu permet l' enceinte d' une grande ville, pourquoi défendrait-elle un espace de trois ou quatre lieues, distance que l' on franchit tous les jours avec tant d' aisance ? à quoi ont servi ces regles séveres que de crédules auteurs ont suivies littéralement ? à faire du théâtre, comme on l' a dit, une espece de parloir, d' étouffer l' action, à la concentrer dans un point unique et forcé, dans douze pieds carrés. Voyez les belles scenes de Shakespear. César traverse la place publique : il est entouré des sénateurs ; Cassius, Brutus, et Casca méditent à part leur juste vengeance. Le peuple se précipite en foule. On entend la voix de l' astrologue qui sort des rangs pressés et qui crie : *César, prends garde aux ides de mars* ! Comme la vérité historique est saisie, comme je reconnois au ton populaire de César cet ambitieux qui, malgré son grand coeur et son ingénieuse clémence, mérita le poignard dont le perça Brutus.

p147

Les anciens avoient le même avantage sur les modernes ; chez eux le lieu de la scene est mouvant, il en résulte une vérité qui frappe. Pourquoi craindrions-nous de l' adopter, nous qui avons tant besoin de vérité, nous toujours livrés à l' imitation.

Mais il est une unité qu' il faut respecter avec scrupule, et dont il ne faut jamais s' écarter ; c' est l' unité d' intérêt : pour celle-là l' examen ne fait que fortifier les raisons qui déterminent à en faire une règle inflexible en tous sens. C' est elle qui attache le spectateur, qui fixe son âme toute entière, et qui ne lui permettant aucune distraction réunit en un seul point le faisceau de ses idées. Ainsi les rayons du soleil rassemblés acquièrent une force qui dissout les métaux et la pierre. Tout concourt alors à favoriser l' illusion, à la rendre pleine et durable. Voilà pourquoi cette règle si simple et si féconde sera adoptée de toutes les nations, qui voudront avoir un théâtre régulier. Enfin, c' est la seule règle essentielle que je connaisse, et qui ne dépend point du caprice des hommes. Tout drame où l' intérêt principal sera partagé, sera un ouvrage imparfait. Celui où tout tendra à un seul et même effet, où l' action sera une, nous remuera, nous agitera jusqu' au fond de l' âme, nous arrachera des larmes malgré nous. Lisez le Philoctète de Sophocle, et vous aurez le plus bel exemple que l' on puisse citer.

p148

CHAPITRE 13

du caractère qu' il faut imprimer au drame.
élevez d' ineptes clameurs sur la prétendue décadence du goût, vous qui ne faites résider ce mot que dans l' appercevance de quelques fautes minutieuses, vous qui n' envisagez jamais l' ensemble, vous dont la moindre nouveauté effarouche la vue, vous qui ne pouvez soutenir toute élévation, je ne serai jamais sensible qu' à la perte du temps que j' ai employé à vous lire.

La vérité est l' aliment de la saine éloquence. Si nous voulons faire descendre des maximes justes et précises dans la tête du peuple, offrons-lui des drames qui lui conviennent. Mais on ne sçait rien faire comme il faut, on accumule les moyens pour ne produire aucun effet. Dans nos collèges on donne à lire à des enfans ce qu' ils n' entendent pas ; on leur met entre les mains Horace et Tacite, et des hommes

faits ont besoin de tout leur génie pour saisir et suivre les idées de ces écrivains profonds. Il en est de même au théâtre. On offre à la multitude des pièces politiques ou compliquées, des intérêts étrangers, une élocution conventionnelle, une nature toute factice ; tandis qu' elle ne demande qu' à verser des larmes sur les

p149

malheurs qui la touchent, et qu' elle sent le plaisir attaché à ces larmes. Quel mal-adresse d' oublier que l' homme est une cire docile à la main qui la pâtrit !

On a étudié les anciens, et l' on a bien fait ; mais ce n' est pas chez eux qu' on trouvera une connoissance détaillée des hommes actuels. De nouvelles générations ont apporté de grands changemens dans cet être moral, dans ce prothée, qui en échappant revêt toutes les formes. Un tact sûr n' est le résultat que d' une longue étude ; et la conversation d' un paysan n' échauffe plus aujourd' hui qu' une scène d' Euripide.

Il reste à imprimer au drame un caractère d' utilité présente, la connoissance de l' homme et des choses avantageuses à la société. Voilà l' étude par excellence, et celle qui appartient à l' auteur dramatique.

p150

Je veux absolument reconnoître dans quelle année il aura composé son ouvrage ; et comme la terre a deux mouvemens, l' un qui lui est commun avec le système planétaire, l' autre qui lui est particulier, je veux que l' auteur envisageant la série des siècles ne perde pas de vue les intérêts du moment où il écrit ; je veux appercevoir le reflet des affaires qui agitent la nation ; je veux entendre un homme au fait de ce qui se passe autour de lui, et qui ne soit pas neuf à ces opérations vastes et curieuses qui mettent l' Europe en action : mouvemens compliqués et qu' il n' est plus permis d' ignorer.

Des millions d' hommes privés du nécessaire, pour nourrir le luxe scandaleux d' un petit nombre de citoyens oisifs, ne seroient pas du moins

p151

vengés par la plume du poète ? Il ne s' élèveroit pas contre cette injustice ? Il ne diroit pas hautement qu' elle n' a pas d' autre moyen pour se réconcilier avec la morale que de rendre à l' indigence ce qu' elle lui a enlevé ? Il étoufferoit le cri profond de son ame, et profaneroit ainsi les plus nobles ressources de l' art qui peut devenir le plus utile aux hommes ? Non, c' est à lui d' immortaliser l' innocent opprimé par le pouvoir le plus formidable, lutant seul avec constance, et sortant victorieux quoique déchu de ses dignités, refusant tous les avantages qu' on lui propose pour paroître seulement pardonner à son oppresseur. C' est au poète de peindre ce caractere admirable, étonnant et presque unique. On rendra hommage dans tous les tems à sa grandeur d' ame : c' est la fermeté de la vertu ; elle connoît la dignité d' homme, elle n' en fait pas un trafic honteux.

Toutes les inégalités produites dans le gouvernement politique doivent disparoître devant son oeil élevé ; car s' il travailloit à resserrer ces liens malheureux, il seroit barbare et deviendroit le fauteur de la tyrannie. Il doit tendre, au contraire, à rétablir l' égalité naturelle, parce que telle est la loi primitive fondée sur la constitution de la nature humaine. Il sentira, sans doute, la nécessité des conditions différentes ; mais il sentira encore mieux la nécessité que tous les individus redeviennent égaux

p152

devant les loix. Ses tableaux seront donc toujours conformes à ce grand principe, d' où il résulte que les hommes ne peuvent être dépendans que pour leur plus grand bonheur.

Et n' est-ce pas au poète, en qui la persuasion est active, c' est-à-dire, sait se communiquer, et dont le coeur sensible a des idées inaccessibles au commun des hommes ; n' est-ce pas à lui, dis-je, qu' il appartient d' être législateur, en montrant la mesure et l' étendue de nos

p153

obligations mutuelles ? Les premiers législateurs ont été des hommes grossiers, qui n'ont paru attentifs qu'à empêcher les grands crimes, les délits, les violences publiques. Mais celui-ci, doué d'une sensibilité exquise et permanente, étend le code moral et le subdivise dans tous les points du sentiment intérieur ; il ne juge plus l'homme d'après les loix gravées sur la pierre ou sur le parchemin, mais sur celles qui pour être invisibles et cachées n'en sont pas moins universellement reçues, parce qu'elles composent, pour ainsi dire, la structure délicate de notre conscience. De-là jaillit cette philosophie morale, qui est toute autre que la raison du monde ; elle condamne ce qu'il tolère, elle punit lorsque celui-ci récompense, elle flétrit comme vice ce qu'il érigeoit en vertu.

Et quand les tribunaux ont prononcé leurs arrêts contre le père injuste, l'enfant dénaturé, le dépositaire infidèle, le fourbe, l'hypocrite, le voleur tiré, le violeur de ses sermens, le scélérat en faveur ; etc. Si le poète venoit à son tour produire sur la scène ces monstres de la société, et confirmer par les applaudissemens du peuple le triomphe des loix, que ce second arrêt émané du génie auroit de force, d'éclat et de puissance ! Comme la nouveauté des faits encore récents prêteroit un solide appui à ses talens ! Comme les esprits à peine sortis de cette balance où les retenoit l'éloquence

p154

égale des défenseurs des deux adversaires, se porteroient rapidement du côté de la vérité ! C'est ainsi qu'une poutre énorme, lentement balancée, après avoir perdu son équilibre tombe d'un côté et s'y fixe pour jamais. Et quel fruit avantageux résulteroit de ce second appareil ! Le coupable frémiroit de porter à la face des tribunaux des crimes qui ne demeureroient pas ensévelis et confondus dans la poussière du greffe, mais qui sortiroient de l'ombre pour être immortalisés sur le théâtre ;

p155

il se diroit : " la nation entiere verra mon opprobre, le tems ne pourra l' effacer, et un cri universel s' élevera contre ma mémoire. " il est donc singulier qu' on aille rechercher dans l' antiquité la plus reculée et dans les tenebres de l' histoire des faits qu' on dénature, tandis qu' on a sous les yeux des faits récents et non moins instructifs, qui échaufferoient encore l' imagination du poète et celle de la multitude : mais le poète se trouve nécessairement plus à son aise, en dessinant des personnages dont on ne connoît plus la physionomie.

p156

CHAPITRE 14

développement du précédent, vu du côté politique.

qui empêcheroit de faire servir le théâtre aux honneurs publics ? Lorsqu' un héros auroit sauvé ou vengé la patrie, au lieu de faire jaillir ces feux d' artifice (jeux d' enfans dissipateurs), si l' on portoit sur la scene la tente du général, qu' on le vît dressant ses plans, méditant l' attaque, combinant ses moyens, animant ses officiers ; qu' on suivît le feu de sa valeur, les pas gradués de son intelligence ; qu' on le vît revenir vainqueur ; que le tableau fût exact, détaillé ; qu' on transportât sa famille dans la tente, que le peuple joignît ses acclamations... cela vaudroit bien, je pense, la couronne de lauriers que la main d' une actrice offrit dans ce siecle à Villars et à Maurice.

p158

L' intérêt politique ne sera pas mis à l' écart. Ces exemples frappans, qui retracent la destinée des empires et qui servent de leçons aux rois et aux hommes, ne sont pas étrangers au drame ; ils peuvent s' y montrer dépouillés de cet appareil menteur qui plaît aux grands enfans. Comme l' inspection d' une dent suffisoit au célèbre Duverney pour juger à quel animal elle avoit appartenue, il ne faudra de

même au philosophe qu' une cabane, une chaumière,
un toit de roseaux, pour révéler la
grandeur ou la faiblesse d' un royaume. Que
dis-je ? N' est-ce pas sous le chaume que se
révelent

p159

ces vérités saintes et sublimes qui fuient
les palais des monarques ? La maladie de l' arbre
est dans les racines obscures, et non dans cette
tête qui paroît pompeuse. C' est chez le paysan,
chez le cultivateur, chez l' indigent, que
ces vérités immuables se font entendre avec
l' énergie et la simplicité de la nature. Là, si
le poète est habile, il pourra traiter de l' intérêt
national avec plus de force, de succès, que
s' il représentoit l' intérieur des palais. L' écorce
de la plante n' est pas la plante même, et les
fondemens d' un vaste édifice attestent sa chute ou
sa durée. Il n' est point d' intérêt politique qui
ne puisse être saisi, discuté avec la plus grande
sagacité : il n' est point d' homme, quelque
obscur qu' il soit, qu' on puisse regarder comme
étranger à la cause publique ; tout citoyen est
animé du même esprit, a les mêmes projets
et les mêmes pensées.

On pourroit dans ces vues faire *le commerçant* ,
qui réclamerait devant un ministre la liberté
du commerce, et qui prouveroit que

p160

toute entrave le gêne et bientôt l' anéantit. On
pourroit déployer dans une belle scène politique,
les raisons qui proscrivent ces droits
usuraires, que le maltôtier exige au détriment
de l' état, lorsqu' il seroit si facile d' exterminer
le maltôtier avec ses exécutions et ses
misérables exacteurs. Une telle scène, revêtue
d' un coloris touchant, intéresseroit sans doute
la majeure partie des citoyens, tous victimes
de cet abus qui obstrue les sources de l' abondance.
Le rappel de nos frères exilés par Louis XIV
pour des opinions dogmatiques, et qui demanderoient
à rentrer dans leur patrie, offrirait
aujourd' hui le sujet d' un drame neuf et
vraiment philosophique. On s' attendroit à
ce tableau, en voyant ces illustres infortunés

soupirer après le champ de leurs peres, qu' un

p161

zele aveugle leur a ravi, et venant offrir de nouveau à leur roi leur trésor, leur sang, et leurs bras.

Et si ces exécuteurs féroces, qui condamnent aux galeres, et quelquefois à la potence, un berger, parce que son troupeau aura suivi par instinct une source salée, étoient représentés sous les traits qui les caractérisent, on apprendroit enfin à la nation ce que sont ces traitans, qui parlent aujourd' hui de beaux arts et de vers, (comme le bourreau parle quelquefois de compassion et de pitié) si polis dans leurs salons dorés, si barbares devant leur tapis verd, si âpres à retenir la moindre parcelle de leur odieuse usurpation.

On pourroit ranger aussi dans l' égoïsme le plus révoltant la demande de ces privileges exclusifs avec lesquels on rompt la tête des ministres. Comment un homme qui a quelque pudeur, ose-t-il aux yeux de la nation exposer un monopole nouveau et vouloir le légitimer à jamais aux dépens de ses concitoyens ? Comment ose-t-il arrêter l' industrie et l' activité de ceux qui viendront après lui ? Qu' il soit récompensé de ses découvertes, il le faut ; cela est trop juste ;

p162

mais qu' il exige un impôt perpétuel et qu' il l' obtienne, voilà ce que l' on ne peut voir que sous le regne de la cupidité !

On a proposé avant moi de faire rentrer dans l' obscurité certains fanatiques qui voudroient jouir un rôle, de les immoler au ridicule en plein théâtre, ou plutôt à la foire : c' est un expédient facile et sûr pour corriger les sots à tête exaltée.

Enfin, pour démontrer qu' on peut traiter de nouveau jusqu' aux sujets de Moliere, sans l' imiter, on sait que Moliere s' est beaucoup moqué des medecins, et qu' il a eu raison, parce qu' ils sont presque tous en France des charlatans aussi ignorans que hardis, livrés à leurs systèmes homicides, et dévorés à la fois du démon d' orgueil et du démon d' avarice, refusant

leurs secours aux pauvres, et ne convenant

p163

jamais que leur méthode est cruelle, même
après qu' ils en ont reconnu l' absurdité.
Moliere ne s' est cependant moqué que du pédantisme
qu' ils affectoient ; il tourneroit aujourd' hui
en ridicule leurs phrases gentilles,
leur bel esprit, leur afféterie, leur jargon flûté.
Mais il appartiendroit à un philosophe de respecter
en même temps le petit nombre de ceux
qui honorent leur profession, sans contredit la
plus respectable de toutes, lorsqu' elle est
dignement exercée. Quoi de plus intéressant à mettre
sur la scene qu' un naturaliste occupé du
bien-être de ses semblables, veillant à leur
conservation, mettant sa gloire à renouer le fil
de leurs jours, rendant un fils à son pere,
une épouse à son époux, un héros à l' état, un
grand homme à l' univers !
Et s' il nous falloit absolument une fiction,
que le poète trace le tableau d' un monarque
philosophe ; qu' on voie dans cette fable sublime,
le repos et le bonheur de l' état, à côté
de sa splendeur et de son abondance.
Il y a un grand homme, un vrai législateur, qui
marchant sur les pas de Platon et de Loque, et les
surpassant peut-être, a fondé la paisible société
des quakers. Penn est son nom : ses loix ont
eu plus de vigueur et de force que celles
que les conquérans ont imprimées par la terreur
des armes. Un peuple vertueux les suit, les
adore, et trouve en elles la source de tous les
biens. à peine le nom de cet homme rare est-il

p164

sorti de l' obscurité, tandis que la renommée nous
répète incessamment les noms de tant d' hommes
sanguinaires. On a tenté même de le blesser
des fleches du ridicule. J' ai vu d' autres
personnes penser que *Philadelphie* étoit le nom
d' une ville imaginaire et faite pour un roman. Ne
pourroit-on pas montrer sur la scene l' ame
simple et grande de ce philosophe unique, dont
je ne commencerai pas ici l' éloge, parce que je
ne le finirois point de sitôt ?

CHAPITRE 15

réponse à quelques objections.

ce genre, ai-je entendu dire, est fort aisé ;
il sera le refuge des plus médiocres littérateurs.
Qui ne fera pas un drame ? Un drame
en prose ! -qui ? Celui-là même qui aura fait
une bonne tragédie ; car il ne suffit pas d' avoir
appris par coeur, Corneille, Racine, Voltaire,
Crebillon, de s' être fait un esprit imitateur,
de voler leurs hemistiches, de rimer
richement : il faut avoir étudié le
monde, les hommes, les caracteres ; il ne faut
point être neuf aux usages et aux détours de
la vie civile ; il faut avoir réfléchi longtems,
profondément, et bien connoître les convenances.
Il n' est pas possible d' ignorer ces détails
pratiques, ces entr' actes de la vie humaine,
qui, en liant les grandes scenes, forment
le véritable tableau du monde social. Il faut la
main sûre d' un philosophe pour mêler le simple
et le familier avec le sublime, pour avoisiner
le plaisant au pathétique, sans confondre leurs
nuances et sans les rendre opposées et choquantes.
Tous ces faiseurs d' insipides tragédies

ne soupçonnent pas même combien les conditions
jettent de diversité dans les idées des hommes.
Au lieu de caracteres vrais et naturels,
l' auteur nous offre le sien ; et nous bâillons.
On contestera l' utilité du genre. Mais comparons
les deux joueurs du théâtre françois. Celui
de Regnard m' offre un homme que je ne
plains point, vil dans ses moeurs, lâche dans
sa conduite. Qu' il est bien différent dans
Beverley ! Cet infortuné a une femme aimable,
tendre, vertueuse, un enfant en bas âge. Je vois
les pieges qu' on lui dresse. Sa misérable passion
l' y conduit malgré lui. Quand il se trouve dans
l' abîme, quand le désespoir le force à
s' empoisonner, alors je me recueille, je frémis sur
moi-même, je sens que dans la même situation
je pourrais me rendre coupable du même crime.
Que l' effet est différent ! Quel est le plus

propre de ces deux spectacles à guérir un joueur ?

Quand Moliere ouvrit une nouvelle route, il éprouva les oppositions que l'habitude produit sur les hommes. Le Parterre ne sçavoit quel accueil faire à ce genre, auquel il n' étoit pas accoutumé. Les comédiens qui ne jugent que par comparaison, appelloient les pieces de Moliere des pieces bizarres, comme on appelle aujourd' hui

p167

nos drames. Si ce grand homme n' avoit pas eu le courage de se roidir contre les difficultés, de voir la chute du misanthrope d' un oeil tranquille, de ramener le public par la farce du médecin malgré lui, de savoir penser qu' une nouveauté sensée a un effet invincible, et que les applaudissemens répareroient l' injustice qu' il avoit essuyée ; notre théâtre, peut-être encore

p168

dans l' enfance, n' en attireroit pas moins l' admiration de nos critiques.

Et qu' importe au poëte que ses personnages soient d' un rang élevé, ou d' un état vulgaire ; ils existent, ils lui appartiennent. La nature sera-t-elle subordonnée au pinceau du poëte, ou le poëte à la nature ? Je veux l' embellir, la corriger, dira un critique. La corriger, mon ami ? Corrige-toi toi-même de la folie de penser pouvoir faire mieux qu' elle.

Les adversaires du nouveau genre ne citent que des noms d' auteurs dont ils font à leur gré des législateurs, quoique ceux-ci n' y aient jamais pensé. Ils croient nous épouvanter avec ces grands noms, comme ces théologiens qui, au lieu de raisonner, citent les peres de l' église. Nous, nous leur citons des hommes à peindre. Qu' ont-ils à répondre ?

N' est-on pas étonné d' entendre dire à M De Voltaire que tous les caracteres sont épuisés ? Le pense-t-il lui-même ? Ou voudroit-il plutôt nous le faire accroire ? Ou bien auroit-il dessein de fermer la carriere après lui ? Il donne pour raison qu' il n' y a dans le monde que sept à huit caracteres vraiment comiques. Mais il s' agit bien ici de comique. Le beau est répandu sur

la face de la nature, il n' a point d' autres bornes
que celles de cette mere féconde des êtres ;
et l' on penseroit que quelques poètes auroient
tari ces sources éternelles, d' où jaillissent
presque à l' infini tous les traits qui renouvellent

p169

et diversifient ce merveilleux spectacle ! Le vaste
livre du monde n' est-il plus ouvert, ou plutôt
à force de raisonner et de discuter ne savons-nous
plus sentir et voir ?

Quand M De Voltaire a fait l' enfant prodigue,
Nanine, l' écossaise, la mort de Socrate,
il n' a point manqué dans ses préfaces de
préconiser ce nouveau genre ; mais dès qu' il
fait une tragédie, il change d' avis, il foudroie,
il détruit les principes qu' il a avancés la veille :
il est aisé de s' en convaincre en comparant ses
diverses préfaces ; c' est une petite contradiction
dans laquelle il est tombé sans s' en appercevoir,
et qui ne tire pas à conséquence.

Enfin, ce genre tant persécuté n' a point reçu
tout son développement ; il est encore au berceau,
et nous le voyons combattu, à la fois,
par l' envie, la sottise et l' ignorance. Et quel
homme a le droit de limiter l' art ! Ne tient-il
pas à la perfectibilité, qui fait le caractère
distinctif de l' homme ? Le préjugé, (comme l' a
dit quelqu' un) est la première idole de la paresse.
La paresse a prononcé contre ce genre
utile ; il ne faut pas le juger sur les essais qui

p170

ont été publiés. Quand on auroit fait deux
cents mauvais drames, cela ne prouveroit rien,
sinon que ce genre est plus difficile qu' un autre.
Il y a deux mille pièces de théâtre
qu' on ne représente plus, qu' on ne lit plus,
dont les noms mêmes sont oubliés ; et je connois
déjà plusieurs drames qui réussissent beaucoup
à la représentation, et qui se soutiennent
à la lecture. Je puis prédire, enfin, que ce genre
bien traité est fait pour exciter l' idolâtrie
de la nation, et qu' elle abandonnera bientôt le
superbe Agamemnon et le bouillant Achille
pour le simple et honnête bourgeois, qui fera
parler éloquemment la raison, la vérité et le

sentiment.

Un écolier sort du collège, et à force d'entendre parler de tragédies, dans tous les cercles, il se dit : " si je puis aussi faire une tragédie, je serai un homme considéré ". Il a les oreilles remplies de ces grands noms, que chaque bouche répète : ils échauffent son cerveau ; sa mémoire est peuplée des hémistiches de nos tragiques. La déesse Rémémbrance lui a passé la main sur le front. Le mécanisme des vers ne lui est pas étranger : Richelet repose dans son arrière-cabinet. Il ne s'abaisse pas à faire un drame, il n'en a pas même l'idée : il faut plus que des yeux pour lire dans le livre du monde. Il fouille le recueil volumineux

p171

des anciennes pièces de théâtre, indécis d'abord sur le choix, mais bien résolu à recréer quelques-unes de ces pièces antiques. Le sujet est enfin trouvé : il va à la chasse des personnages ; il prend d'un côté un monarque égyptien, de l'autre un ministre ottoman, coud une princesse de Perse, et attèle, à ce ridicule assemblage, un ambassadeur parthe : il oblige, bon gré malgré, ces divers personnages à respirer dans la ville dont le nom lui paraît le plus harmonieux. C'est ainsi que de deux ou trois vieilles tragédies il en compose une nouvelle. Quand il a accouplé deux rimes, il dit : *voilà deux vers* ; il en fait quinze cents de cette force. Le soir, dans les promenades, au café, dans les cercles, il dit à l'oreille de ceux qui veulent l'entendre, et de cet air mystérieux si

p172

naturel à l'amour-propre : " j'ai une tragédie dans mon porte-feuille, tragédie qui a été admirée de ce petit nombre qui a du goût, et dont la voix formera incontestablement la voix de la postérité ". Aussitôt quatre ou cinq bourgeoises, ou non-bourgeoises, se pâment du plaisir d'écouter la première lecture, et de donner des conseils au jeune auteur. On prend jour : il lit ; on ne respire plus ; c'est un astre qui se lève ; on l'aperçoit déjà dans son midi et couronné de splendeur. Si par hasard

quelqu' un, moins enthousiaste, ou plus
vrai, ose produire quelques remarques, notre
poète défend chaque hemistiche avec la même
chaleur qu' une lionne défend ses petits.
L' observateur se taît. On intéresse les comédiens,
on flatte leur vanité, on fait semblant
de les estimer, et pour dernier trait de politique
on leur abandonne les honoraires. La piece
est reçue, et les confidens mêmes la trouvent

p173

excellente. Elle est affichée : tout Paris y
court ; la toile se leve ; l' acteur favori du
public, et favorisant à son tour l' humble auteur,
se démène en furibond. Le parterre est tranquille,
attentif et froid ; après trois quarts
d' heure de patience et d' ennui, il commence à
devenir tumultueux. On bâille, on rit ; les
épigrammes circulent : les sergens aux gardes,
malgré leur habit bleu, perdent toute autorité
pour contenir les plaisans, et chacun finit
par s' écrire tout haut : " mais, comment
une pareille rapsodie a-t-elle pu entrer dans
l' auguste mémoire de ces messieurs " ? La
toile tombe, et les protectrices du jeune homme
sont tout étonnées de la cruauté du public.

p174

Si ce jeune homme, au lieu de faire parler
les rois qu' il ne connoît pas, et trâmer une
conspiration à laquelle la candeur de son ame
le rend fort inhabile, eût saisi quelque aventure
touchante, se fût étudié à connoître les
caracteres qui l' environnent, eût entendu le cri du
véritable malheureux qui retentit jour et nuit
à son oreille, eût suivi un fait récent et connu,
en eût approfondi les détails et démêlé les
rapports, peut-être n' auroit-il pas mieux réussi ;
mais du moins on auroit reconnu une intention,
des vues honnêtes, un peu de logique et du
sentiment : on n' auroit pas vu un cerveau
blessé, qui fait une tragédie qu' il seroit
impossible d' asseoir sur aucun point du globe,
qui fonde un trône imaginaire, pour y placer
un fol tyran, qu' il poignarde avec une gaucherie
insigne, et qui, pour comble de démence,
estime avoir fait un chef-d' oeuvre. Ce n' est

p175

pas toujours la chute d'une pièce qui fait tort à un auteur, c'est le ridicule d'un ouvrage insensé, qui se produit encore à l'impression avec une effronterie scandaleuse.

CHAPITRE 16

des études du poète.

mais comment le poète aura-t-il en lui-même la sensence universelle du savoir ?
Comment se métamorphosera-t-il en ses personnages ?
Comment épousera-t-il leurs idées et leurs sentiments ? En fermant ses livres, en fréquentant les hommes, en allant visiter l'homme de cour, le financier, l'avocat, la marquise, en entrant dans la boutique du marchand, dans l'atelier de l'artiste, en voyant

p176

le peuple, en ne dédaignant pas les personnages qui dans les conditions les plus basses, ou pour mieux dire, les plus utiles, peuvent fournir des coups de pinceau à la vérité et à l'intérêt du tableau.
Plus les choses sont à portée de nous, moins nous y faisons d'attention : elles nous deviendroient plus familières, si nous arrêtions les yeux sur ce qui nous environne. Mais nous existons toujours où nous ne sommes pas ; le propre de l'imagination est de désertier les lieux d'où elle s'élançe, et d'aggrandir ce qui est loin d'elle. L'homme dédaigne les objets voisins, parce qu'il croit les connoître ; alors il n'ajoute foi qu'à ses yeux, et ne va gueres plus loin. Nous touchons ce qui est loin de nous, par un raisonnement d'autant plus fin que nous ne pouvons le toucher que par l'organe de la réflexion. Les secrets de la politique la plus obscure

p177

sont découverts et dévoilés par des gens qui n'ont jamais vu ni Versailles, ni la cour. Les mémoires historiques qu'on y écrit, sont fautifs, et ne contiennent que des faits isolés, sans principes et sans liaison. Enfin nous sommes tous, plus ou moins, comme ces pédans, qui savent l'histoire ancienne, possèdent le droit d'Allemagne, et qui ignorent l'histoire de leur pays et la coutume de leur province. Rien de plus rare qu'un observateur attentif, qui replie sa vue sur ses proches et sur ses voisins. On a vu des hommes vivre ensemble plusieurs années, sans se connoître, et ne point faire attention à des traits caractéristiques qui frappoient tout oeil étranger. On ne consulte que l'écorce, et l'intérieur échappe. On examine moins, à mesure qu'on croit avoir moins besoin d'observer, et quelquefois le premier coup d'oeil jetté sur un homme l'a mieux pénétré qu'un an d'expérience. On s'accoutume à tout, aux défauts les plus frappans, et le caractère de votre ami n'est plus le sien, c'est votre propre ouvrage. Tout le monde ne porte pas, comme Molière, des tablettes en poche, et ne marque pas les paroles naïves qui échappent à l'homme dans ces momens, où, las de se contraindre, il oublie de se déguiser.

p178

Tout le monde n'apprécie pas ce que vaut un geste, un regard, un silence, comme l'immortel Richardson, qui (dit l'histoire de sa vie,) vécut douze années dans la société sans presque ouvrir la bouche, tant il étoit occupé à saisir ce qui se passoit autour de lui. Une seule famille qu'il observa dans les nuances les plus détaillées des caractères qui la composoient, suffit à lui révéler le secret de toutes les autres ; et si l'ame de l'homme, comme on l'a dit, est l'abrégé de l'univers, ce fut lui qui trouva que cette vérité n'est pas tout-à-fait illusoire. Que sert le plus à découvrir le caractère de l'homme ? Ce sont les petites actions, ces traits imperceptibles que l'écrivain médiocre n'aperçoit pas, et que le génie ramasse scrupuleusement. Un auteur qui n'a qu'un esprit fin, l'a souvent faux ; il imagine, au lieu de

p179

voir ; il suppose, au lieu de remarquer ; il ne fait qu'appercevoir, sans mûrir la sensation qu' il reçoit, et il se trompe. La pénétration voit en grand, et les détails alors naissent d' eux-mêmes : la finesse croit voir les détails, et les masses lui échappent.

Sans vouloir me donner ici les airs de me comparer à Moliere ou à Richardson, j' avouerai que j' aime Paris uniquement, parce que c' est-là que jouent toutes les passions, et que leurs rapports multipliés enfantent plus de scenes originales. Chaque homme que je rencontre dans les rues me parle, sans me dire mot ; je lis sur toutes ces physionomies quel intérêt secret les agite. Il n' est pas difficile de deviner l' état d' après l' extérieur, quoique le costume soit à peu près le même. Est-il un tableau plus mouvant et plus propre à satisfaire l' avide curiosité du philosophe ? Tous ces êtres ambulans, à force d' être noyés dans la multitude, se déguisent moins là que partout

p180

ailleurs. Les moeurs particulieres y sont assurément très républicaines, et semblent vouloir compenser ce qu' elles ont perdu d' un autre côté. On ne sçauroit accuser la monotonie du spectacle. à chaque pas, c' est une combinaison nouvelle ; et se promener dans Paris, c' est apprendre et jouir. Je jette un coup d' oeil sur cet homme qui, nonchalamment couché au fond de son équipage, ne s' embarrasse pas des cris affreux que jette la populace à l' approche de ses rapides et dangereux coursiers ; le regard de cet homme qui passe, me révele son ame, il diroit à haute voix : *je vous méprise,*

p181

vous tous, malheureux faquins, qui vous traînez à pied, que son langage ne seroit pas plus intelligible. S' il connoît aussi ma langue, il doit entendre, lorsqu' il me regarde, ce que je lui répons, sans fiel.

Enfin je ne connois pas de livre plus nouveau, plus moral, plus instructif, plus intéressant, plus curieux à faire, en tout sens,

qu' un livre sur Paris. Ce seroit à un lieutenant de police à en fournir les matériaux, et à un homme de génie à faire le reste. Combien de mondes dans le monde ! A dit une femme d' esprit.

Mais pour connoître les autres, un poëte doit bien se connoître soi-même. Or rien n' est plus éloigné de nous que nous-mêmes. Quand on a la connoissance de soi, il n' est pas difficile d' avoir la connoissance d' autrui. On envisage la nature et l' homme, en sondant son ame. Envain l' amour-propre soulevant son

p182

miroir complaisant voudroit nous insinuer que nous n' avons pas les défauts de nos semblables ; si l' examen se fait rigoureusement, il nous éclairera autant que nous voudrions l' être. Dès que nous avons détourné nos regards de dessus nous, (a dit un moraliste,) nous nous sommes aperçus ; il n' y a plus de sophismes, de distinctions, de simulacres trompeurs entre notre conscience et nous : notre intérieur est aperçu par nous, comme il l' est par Dieu même ; nous pouvons rejeter sur la violence des passions nos injustices, mais nous ne pouvons nous en dérober la connoissance.

Et pourquoi l' homme qui paroît le plus grossier, a-t-il cette connoissance, peut-être plus pure, plus exquise, plus prompte, que le plus beau génie qui caresse volontiers ses propres défauts ? C' est que chaque homme a le germe de toutes les passions, et que celui qui parle le moins sent peut-être le plus vivement ;

p183

c' est que nos facultés sont sans nombre, mais le plus souvent endormies. Sçachons les éveiller. Que le poëte soit de bonne foi avant tout, et se dise : " j' ai été sujet à telle erreur ; la vanité, l' entêtement m' ont conduit à tel danger : un intérêt trop vif m' a fait commettre cette injustice. J' ai applaudi, malgré mon inimitié secrète, à tel talent que j' ai voulu rabaisser publiquement. " qu' il soit de bonne foi, dis-je, et il y gagnera doublement ; il perfectionnera à la fois son ame et son talent : en garde

contre les prestiges de l'orgueil, et sachant combien l'homme est foible, inconstant, variable, il connoîtra mieux sa force : ayant apperçu l'image de son être, il aura saisi le prototype de ses semblables, il aura la clef de tous les coeurs.

p184

L'homme, quand il le veut, est un animal qui se connoît bien. Que de fois nous rougissons dans la solitude, lorsque notre mémoire nous rappelle les momens où la honte et les reproches ont été les châtimens de nos déréglemens ou de notre imprudence : on ne peut se dissimuler les affronts qu'on a reçus, et l'on s'avoue à soi-même qu'ils étoient justes et mérités. Qui ne connoît pas ses foiblesses, les petitesesses de son caractere, les foibles ressorts qui le mettent en action ! Qui n'a pas le secret de sa vanité, et ne tremble qu'un oeil scrutateur ne vienne à saisir le trait subtil et caché qui le caractérise ! Voilà pourquoi la raillerie et la satyre qui tombent sur un autre, nous font sourire, parce que nous paroissions exempts de coups dont un autre est frappé ; semblables presque tous à ces vieillards, qui ne peuvent sentir un déplaisir extrême en apprenant la mort de leurs amis, parce qu'il leur semble que le trepas ayant pris une victime, a publié avec eux une trêve nouvelle. Il ne tient donc qu'au poëte de bien connoître les autres, en ne craignant point de s'appercevoir et prenant le courage de se sonder

p185

sans foiblesse et sans amour-propre ; et cela est possible, comme on se fait à soi-même une opération lente et douloureuse, qu'on ne pourroit supporter de la main d'autrui.

CHAPITRE 17

développement du chapitre précédent, vu du côté des voyages.

apres que l'écrivain aura descendu en lui-même, lorsqu'il aura formé l'instrument

dont il doit se servir envers les autres,
lorsqu' il aura établi un juste rapport entre
le monde et lui, qu' il se sera bien interrogé,
il apprendra plus facilement ce qu' il
doit aimer ou haïr alors : qu' il paroisse avide
de recevoir des sensations neuves et multipliées,
qu' il voyage, c' est-à-dire qu' il apprenne à
perdre les préjugés qui lui étoient les plus chers,
ceux de son pays, ceux de ses livres, qu' il
apprenne à estimer ce qui est loin de lui, qu' il
contemple les gouvernemens, les moeurs, les
folies raisonnées de chaque peuple, qu' il perde
l' habitude de sourire avec dérision ou dédain ;
car l' écorce n' est point l' arbre : qu' il arrête une
vue attentive sur les tableaux curieux que
varie et distribue la face inégale de l' univers.
... etc.

p186

les images que l' on reçoit en rasant le sol de
chaque climat, soit sur le sommet d' une haute
montagne, soit dans une plaine sans bornes,
soit sur le bord de la mer, ont un caractere
d' élévation, de force et de grandeur, qui fait
tout de suite reconnoître que ces idées-là n' ont
pas été puisées dans les feuillets d' un volume,
mais qu' elles se sont enflammées à la source
auguste de toutes les images fortes et majestueuses.
Qu' il entre dans les chaumieres, où il verra
des enfans à moitié nuds, sucer des pommes
sauvages, au lieu du pain qui leur manque :
qu' il entre sous les tentes, où il verra les peres
de ces petits malheureux vendre leur sang
par famine, et prodiguer leur vie pour des intérêts
qu' ils ne connoissent pas : qu' il entre
dans les hôpitaux, où toutes les souffrances
sont réunies. Il connoitra autrement que par
récit le tableau immortel des miseres humaines.
La pitié pénétrera tout son être, et ces semences
actives d' idées mâles et généreuses germeront
un jour pour attendrir ceux qui peuvent
remédier à tant de maux ; car ceux-ci,

p187

quoiqu' on en dise, ne viennent point certainement
de la nature.
Si la fortune ravit au poëte le pouvoir de

s' enrichir de ces précieuses connoissances, qu' on ne recueille, hélas ! Qu' à prix d' argent, qu' il ne manque pas, du moins, dans la ville où il habite, une fête publique, une assemblée, une revue, une pompe solennelle ; qu' il entre dans les temples, aux promenades, dans les lieux de divertissemens ; qu' il aille partout où est la foule, qu' il apprenne à lire sur tous ces fronts animés et ouverts : c' est-là que réside le germe enveloppé de ses ouvrages futurs. Les idées que nous acquérons par nos propres organes, descendent bien autrement dans le fonds de notre ame, et s' y gravent avec bien plus de profondeur que celles que nous recevons par réflexion. Les premières, toujours originales, seront frappées au coin d' une expression qui révélera l' énergie de la sensation ;

p188

les autres ne seront que copies, et l' on reconnoîtra à leur foible et languissante empreinte, l' effet de la mémoire, du raisonnement, ou, ce qui est plus froid encore, de l' effort d' esprit.

Il est un homme, (et, malgré une répugnance secrète, je ne puis ici me dispenser de rapporter ce fait,) il est un homme observateur qui, sans être né dur et inhumain, suit depuis trente années les exécutions qui se font à la greve. Dès qu' il entend crier une sentence, il sort de chez lui et va se placer au pied de l' échafaud. Ce n' est point un méchant, ou une ame qui ait besoin d' être remuée fortement ; c' est un homme qui, vivement frappé du passage de la vie à la mort, va recueillant tous les faits qui peuvent l' éclairer sur ce moment extrême et décisif. Il observe l' homme à l' instant où ordinairement il ne ment plus, où seul, aux prises avec la mort, il montre son courage ou sa foiblesse, son désespoir ou son repentir. Le soir il écrit tout ce qu' il a vu, l' âge du patient, sa figure, son crime, le genre du supplice, la constance qu' il a fait paroître, ou l' abattement où il est tombé, les paroles qu' il a proférées, le degré de pitié des spectateurs, les discours du peuple qui l' environnoit, le zele de celui qui l' exhortoit, la conduite des bourreaux, enfin tout ce qu' il a pu recueillir pendant cette formidable exécution. Quelle source de pathétique et d' intérêt ! Que de choses neuves et non encore apperçues !

Que d' expériences faites sur le coeur humain ! Quel flambeau à porter sur nos loix pénales, et sur notre jurisprudence criminelle ! J' ai lu, il y a quelques années, plusieurs pages de ces mémoires, remplis de faits inconnus, quoiqu' ils aient été publiés ; j' y ai lu de ces réponses étonnantes, inattendues, qu' on ne prévoit pas, qu' on n' imagine pas, qu' on ne trouve point ailleurs, j' ose dire, que si ces mémoires sont un jour publiés, la maniere, le style et l' ame de l' écrivain, seront une ample justification de sa conduite.

Je suis très loin de vouloir insinuer ici que le poète doive se charger d' un pareil emploi : au contraire, qu' il s' éloigne, qu' il fuie, qu' il

ne risque point de flétrir sa précieuse sensibilité par de pareils spectacles. Mais du moins qu' il s' enquiere de ce qu' il ne lui est pas permis de voir : qu' il ne croie pas connoître les hommes, en soupant avec des femmes qui ont du jargon, et des petits seigneurs qui n' en ont point ; qu' il n' imagine pas que l' histoire du jour peut suffire à son érudition, qu' il n' appelle point le monde un petit cercle obscur et maniéré, qu' il ne retrécisse pas son point de vue pour favoriser son ignorance, sa paresse, ou même sa vanité. C' est au grand air qu' il doit commencer et suivre ses observations. Le poète ne sauroit être trop attentif à rendre le tableau de la vie humaine, car le moindre détail bien placé devient précieux. La perfection du talent est de peindre en grand, et non de s' amuser à polir les mots, à tourner une idée en épigramme, à enluminer une pensée. Voyez comme Richardson entre profondément dans les secrets d' une famille, comme il saisit ses desseins, ses vues, son caractere, comme il frappe ses personnages, comme il me les montre sous toutes les faces possibles ; il suit leurs gestes, leur attitude, leurs moindres mouvemens, il peint leurs regards, il rend jusqu' au son de leur voix : je les entends, je connois leurs physionomies, je me promene, pour ainsi dire, avec eux, et l' histoire ne m' a jamais montré l' homme tel que ce grand poète a sçu le peindre.

CHAPITRE 18

danger de certaines sociétés pour le poète.

c' est donc un malheur pour les gens de lettres de se répandre trop fréquemment dans ces maisons où l' on dîne, pour parler ensuite à vuide et s' ennuyer réciproquement. Ce tas de valets qui vous assiege, enfonce le caractere en lui-même, et l' empêche de se produire au dehors. On se refugie dans un labyrinthe de mots qui ne signifient que ce que l' on veut dire. Insensiblement des femmes à vapeurs, de tristes élégans qui ne doutent de rien, vous glissent leur esprit altier et superficiel : vous adoptez ces maximes favorites, qui flattent l' idée orgueilleuse de votre prétendue supériorité ; vous vous faites un code exclusif de moeurs et de goût ; vous jugez d' après ce code, et vous croyez vos arrêts sans appel. La pente de votre caractere s' altere à votre insçu ; vous n' êtes plus vous-même, et tel qui étoit né pour être un écrivain de bon sens et plein de bonhommie, s' est tant escrimé pour plaire à un monde futile, qu' il s' est composé un esprit d' une folie empruntée, et qu' en voulant rire il ne fait que grimacer.

Pourquoi l' ouvrage de celui-ci est-il sage, correct, mais froid, inanimé ? Pourquoi n' a-t-il point d' épanchemens ? Pourquoi sa maniere est-elle tiede ou gênée ? C' est que l' auteur fréquente des maisons où l' on met toujours l' esprit à la place du sentiment, où l' on soumet tout à la discussion la plus déliée, où l' on raisonne incessamment et à perte de vue. Son ame se retrécit, se dénature par le choc de toutes ces opinions diverses : le feu sacré s' éteint ; l' esprit remplace tout : on pense, on compose avec lui ; on perd ces grands traits qui distinguent le génie. Ces traits vigoureux paroîtroient grossiers ; on ne veut rien qui tranche trop fortement : les expressions que

l' on emploie dans le livre que l' on fait, se modelent sur celles dont on se sert dans la conversation ; elles deviennent timides, ménagées, polies, énigmatiques. On fait un métier de l' art d' écrire, et l' on produit chaque matin sa besogne, sans éprouver ni flamme ni transport. Tout ce qu' on ne fait pas avec une volupté secrète, avec une inspiration forte, active, permanente, on le fait mal. Les poètes nous

p193

ont représenté la fontaine des muses jaillissante en un clin d' oeil, sous le pied du cheval ailé de la fable : cet emblème est juste, et c' est ainsi que la pensée doit jaillir du cerveau de l' écrivain. Que vos idées abondantes roulent comme un torrent, ou abandonnez le sujet qui ne vous inspire pas ; soyez puissamment dominé, ou jetez la plume : la mesure de votre plaisir sera celle de vos succès : point de travail laborieux : jouissez en écrivant, et ne profanez pas un art sacré en le transformant en un métier pénible. L' amour et la poésie exigent les mêmes transports. Ces momens doivent être de feu, ou ils deshonnorent l' ame insipide qui les appelle pour les éteindre. Créez, ou dormez. Je veux sentir la facilité du jet, le moëlleux, l' aisance, la liberté du pinceau. Tout auteur qui alligne des phrases, comme un autre fait de la mosaïque, quelque bien rassemblées que soient ses idées, je leur trouverai un caractere de roideur et d' inflexibilité, semblable aux caracteres d' une planche d' imprimerie : je souffre en le lisant, on ne peut rien déranger. Que l' imagination s' enrichisse en planant : laissez-lui déployer toutes ses aïles ; qu' elles ne s' appesantissent jamais. Plus son vol sera libre, plus sa moisson sera ample et fortunée. Il est partout des rapports à saisir ; mais s' ils ne sont pas conçus rapidement, vivement, ils échappent ou demeurent stériles. Jamais la

p194

froide raison n' a découvert le cri du sentiment ; jamais la lente analyse n' a formé un plan vigoureux ; jamais la lime n' a fait que des choses inanimées. Le génie est audacieux, fécond

et dégagé de toute entrave : il ne repose point sur le même objet ; il tire des lignes immenses, qui se croisent et se correspondent : il va saluer le hottentot dans sa hutte barbare, et plane du même vol sous les plafonds dorés de Versailles : voilà les extrêmes, ils se touchent.

CHAPITRE 19

difficultés à vaincre.

avec ce coup d'oeil, quelle tâche s'impose le poète dramatique ! Peintre universel, il doit être encore peintre exact, et finir chaque ouvrage comme si c'étoit le seul qu'il eût à terminer. C'est peu de choisir des moeurs vraies, de dessiner correctement ses tableaux, de les animer, de les colorier, de les achever dans les détails qui seuls donnent la vie, de saisir le point de vue juste, afin que ses personnages ne soient ni trop petits ni gigantesques, de veiller à ce qu'un seul trait mal adroitement échappé ne rompe l'accord général ; il n'a fait encore que la moitié de sa tâche : il faut qu'il porte au coeur humain des traits pénétrants

p195

et qui ne l'amollissent point ; il faut qu'il peigne la vertu, sans prendre le ton farouche du moraliste, ou même, ce qui est plus difficile à éviter, l'enthousiasme de l'homme de bien ; il faut qu'il combatte les vices les plus chers à la société, et qu'il les immole

p196

dans le sein même de ceux qui les protègent : il faut qu'il cache la foudre qui doit punir le coupable, qu'il fasse partir l'éclair vengeur au moment précis, et que ce châtement soit avoué, senti, sans être révoltant. Il faut que la pièce laisse une impression profonde, et que l'ignorant puisse en rendre compte, comme le savant, parce que rien ne dispense le poète de descendre au fond de toutes les âmes. Cette puissance surnaturelle, qui agit sur tant d'âmes diverses, est bien rare, mais elle

appartient au grand poète : Orphée touchant sa lyre et adoucissant les tigres et les lions, n' est que l' emblème de l' homme vertueux et éloquent qui apaise les passions ennemies de l' ordre. Je ne me flatte point de pouvoir entrer ici dans tous les détails nécessaires : je ne fais qu' esquisser mon sujet. Je remarquerai seulement que dans le cours des événemens rien n' est interrompu, que tout est lié, tout se tient, que chaque action est nécessairement subordonnée à une autre. Plus le plan approchera, je ne dis pas de la vérité, mais de la vraisemblance, plus il sera parfait. Sa perfection dépend de sa simplicité, et surtout d' une clarté

p197

extrême. Qu' il ressemble, s' il est possible, à un événement dont on feroit le récit. Mais quel est le ciment qui unira ces actions contraires, opposées, et qui semblent indépendantes ? C' est l' espérance : c' est son souffle qui promene les hommes ; vent consolateur, mais le plus souvent fougueux. Tantôt il les heurte contre des écueils, tantôt il les fait surgir au port. Aucun n' abandonne cette espérance. Dans les calamités les plus affreuses, elle est le soutien de nos jours incertains ; et dans l' excès du malheur on espere encore, et plus vivement peut-être. Tout ce qui fera luire un rayon de ce sentiment indestructible, sera avidement reçu : tel aura été trompé cent fois, et le sera encore. C' est le piège grossier, semblable à celui de la louange, mais où tout le monde est pris. Le cardinal Mazarin connoissoit trop bien les hommes, lorsqu' il

p198

disoit qu' il *obtenoit plus d' eux par l' appas de l' espoir, que par la récompense même* . Poètes ! Si vous sçavez le diriger avec art, voila le fil simple et fécond qui va lier et entrelacer naturellement tous les faits de votre drame. Vous pourrez varier ce moyen presque à l' infini : il conciliera des événemens tout-à-fait contraires au premier ordre que vous aurez établi. Ces contradictions, ces diversités de vues, ces retours, ce flux, ce reflux orageux,

autant d' effets de cette espérance qui nous joue et qui ne s' éteint jamais. Sans cette espérance qui revêt toutes les formes, les humains, semblables aux animaux furieux, s' armeroient contre une tyrannie qu' ils verroient éternelle : ils baissent le front sous le joug, ils supportent les plus grands maux, ils sont patients, dociles et soumis, parce qu' ils regardent toujours au fond de l' antique boîte de Pandore.

Mais c' est le peuple, comme la classe la plus infortunée, qui s' abandonne le plus à ce sentiment, parce qu' il lui aide seul à supporter ses malheurs : c' est donc sur lui qu' il faut principalement faire jouer ce puissant ressort, qui dans le drame, comme dans la vie humaine, opérera de grands prodiges. Qu' on interroge chaque homme en particulier, qu' on examine par quels principes il se dévoue aux fatigues du travail, on verra toujours le fanal de l' espérance le guidant à travers les écueils.
L' homme

p199

de génie, par sa propre sensibilité, se rapproche du peuple plus qu' il ne le pense ; il ne paroît pas moins le jouet de cette puissance magique qui asservit l' univers. Je vais par conséquent examiner jusqu' à quel point le poète dramatique doit être jaloux de captiver le jugement du peuple.

CHAPITRE 20

si le poète dramatique doit travailler pour le peuple.

j' entends d' ici l' orgueil présomptueux qui s' écrie avec dédain et d' un ton moqueur, *le jugement du peuple !* que fait-il en matière de goût ? Voici ce que je réponds.

Si Fenelon fut le premier auteur qui à la cour ait parlé du peuple, je ne sais quel poète dramatique peut se vanter d' avoir eu spécialement en vue son instruction. Je crois cependant

p200

qu' il est impossible d' atteindre à la gloire sans son approbation. " quoi ! Dira-t-on, cette multitude, cette hydre à cent têtes, ce composé bizarre, aussi précipité dans l' éloge que dans la satire, qui s' émeut et qui s' apaise, qui gronde et qui caresse, qui s' enflamme et s' attiédit dans le même instant, travailler pour briguer son suffrage ! C' est aux gens de lettres qu' il appartient d' assigner les rangs ; eux seuls doivent décider et fixer le jugement de la génération présente et des futures. Le peuple a beau applaudir, le vent emporte ses applaudissemens. C' est le petit nombre qui, ayant parcouru la loupe en main, tous les recoins d' un ouvrage, le déclare à perpétuité bon ou mauvais. " je ne craindrai point de le dire, il n' y a que l' ignorance insolente qui puisse s' exprimer ainsi. Platon dit *que tout homme répond bien quand il est bien interrogé* . Ce mot renferme une idée profonde. Un drame, quelque parfait qu' on le suppose, ne sauroit trop être à la portée du peuple ; il ne pourroit même paroître parfait qu' en parlant éloquemment à la multitude. Le peuple récele des semences toutes prêtes à être mises en action, dès que la flamme du génie viendra les développer. Le peuple peut fort bien n' être pas initié dans les profondeurs

p201

de la métaphysique, dans le cahos et l' immensité de l' histoire, dans les prodiges nouveaux de la physique et de l' astronomie ; mais il sent vivement, il apperçoit toute image, il découvre certains rapports, il n' est pas étranger à un sentiment vif et même délicat. Le poète n' a pas besoin de s' élever jusqu' aux nues pour parvenir à le toucher ; qu' il avance une vérité intéressante, une maxime juste, qu' il offre un tableau naïf et touchant, il verra tous les coeurs s' émouvoir, il les soulevra avec le fil puissant qu' il tient en main ; les connoissances s' échapperont

p202

du sein des ténèbres où elles étoient renfermées, les idées du peuple se dévoileront rapidement, et deviendront peut-être l' objet

des méditations du philosophe.
Eh ! N' avons-nous pas des exemples nombreux
de ce que j' avance ? Que de fois le parterre
a eu plus d' esprit que l' auteur ! Que
d' allusions fines il a créées ! Allusions que
celui-ci n' avoit pas sçu prévoir ! Quelle finesse de
tact ! Quel véhément enthousiasme ! Le

p203

comédien n' est-il presque pas toujours trompé
dans l' effet ? Le trait qu' il dédaignoit, qu' il
vouloit supprimer, est celui-là-même qui part
et enflamme la multitude : elle lui apprend ce
qu' il doit dorénavant sentir et rendre. Il semble
que toutes les connoissances soient rassemblées
dans cette foule ; et elles y sont en effet.
Chaque spectateur juge en homme public, et
non en simple particulier : il oublie et ses
intérêts et ses préjugés ; il est juste contre
lui-même ; et c' est une vérité de fait, qu' à la
longue le peuple est le juge le plus integre. Il
y a donc dans chaque homme, je ne sçais
quel discernement, qui brille pour lui faire
connoître ce qui est bon et qui le lui rend
sensible. Leur raison a beau être enveloppée
d' erreurs, il s' en échappe un rayon, qui semble
pour un instant les dissiper toutes. Ces
esprits ordinairement si divisés semblent, en
se réunissant, acquérir un degré de force et de
justesse, qui étonne l' homme attentif et confond
sa raison.
Les poètes qui furent jaloux de la perfection
de leur art, sçurent préparer au peuple une
nourriture qui lui fût propre. Chez les anciens

p204

la morale du peuple étoit celle du philosophe ;
elle n' étoit pas étrangere à l' homme
vulgaire, parce que le poète la lui rendoit
palpable. Il faisoit marcher les furies armées
de flambeaux : il montrait le coupable tournant
sous le fouet de l' implacable Némésis : il
évoquoit les ombres plaintives du Tenare, qui
regrettoient d' avoir consumé sur la terre une vie
inutile ou criminelle.
Quoi de plus admirable, de plus terrible,
de plus beau, dans Eschyle, que les furies

poursuivant Oreste parricide ! Il s' endort : elles s' attrouperent autour de lui, elles fatiguent son sommeil : il sort de ce pénible repos ; il les aperçoit secouant leurs torches : il fuit, elles le suivent à la trace du sang dont il dégoûte encore : il embrasse l' autel de Diane : les furies repoussées par l' aspect de la divinité détachent leurs serpens, et les jettent dans le sein du meurtrier de sa mere.

Faisons comme les anciens, et croyons que la morale s' apprend par l' instinct même du bien et du mal que l' homme éprouve.

p205

N' est-il pas déplorable de voir des hommes grossiers instruits de mille jeux difficiles, et peu instruits des devoirs les plus importants ? C' est la faute des instituteurs, qui même par état devoient aimer et respecter cette portion infortunée. C' est au poète à parler à la multitude, puisque tout autre homme en place la dédaigne et la méprise.

Le sublime de la politique seroit de rendre le plaisir avantageux, et de procurer, à peu de frais, à la classe médiocrement riche des spectacles innocens et récréatifs, qui poliroient ses moeurs, diminueroient ses peines, empêcheroient les sentimens de vertu de s' éteindre dans son coeur, et rendroient peut-être de jour en jour la société plus douce, plus tranquille et plus heureuse. Mais que nous sommes loin de ces projets ! On ne les adopte pas même en idée. *il y a*, dit Marc Aurele, *une étroite union et parenté entre tous les êtres raisonnables... etc.* .

Ce point de vue fait naître un nouveau principe de goût, plus sûr et peut-être plus vrai. Si l' on vouloit ici combattre cette maxime, je préviendrois toutes les objections, en avançant avec *Gravina*, *que quand même la voix du peuple*

p206

ne seroit pas la juste mesure des choses, son dégoût, du moins, seroit un caractere de leur foiblesse .

Voilà ce qui assure à Shakespear une couronne immortelle. Il paroît ridicule en France,

lorsqu' il est défiguré par l' envie, la sottise,
ou la mauvaise foi : mais il est cher à ses
concitoyens, parce qu' il a sçu trouver le secret
de parler à tous les individus qui composent
cette nation respectable. Cette familiarité
qu' on lui reproche, est un naturel précieux.
Tous ses héros sont hommes, et cet
alliage du simple et de l' héroïsme ajoute à
l' intérêt. Shakespear est pour les anglois un poète
bien plus national que Corneille ne l' est pour
nous. Ce n' est point à Paris qu' il faut le juger,
à Paris où l' on fait tout pour les riches,
où l' on n' a même des idées que pour eux : c' est
à Londres, où chaque homme a son existence
propre et personnelle. *j' ai vu*, (dit
M Grosley) *des gens du peuple pleurer à la vue
de Shakespear*,

p208

... etc.

celui qui par son génie s' élève au-dessus des
autres hommes, est aussi rare que l' imbécille
absolu qui ne peut communiquer avec eux.
L' homme le plus grossier dans un genre, est souvent
le plus habile dans un autre. Un homme,
quel que soit son génie, ne se rapproche-t-il pas
vingt fois par jour d' un autre homme ? ôtez
les instans où le souffle inspirateur échauffe
l' organe pensant, l' homme célèbre rentre dans la
classe de la multitude ; et souvent il lui manque
cette présence d' esprit dont est doué son voisin,
qui quelquefois sourit à ses côtés de sa
distraction et de ses méprises. Par quel orgueil
insensé les gens de lettres se croiroient-ils donc
pêtris d' un autre limon ? S' ils ont acquis plus
de connoissances par de longues études, s' ils

p209

ont perfectionné l' art de sentir par l' habitude
de lire, se croient-ils en droit de s' ériger juges
absolus, et de n' approuver que ce qui leur
convient, eux qui ne forment pas la cent millieme
partie du genre humain ? Ont-ils toutes
les manieres de voir, de sentir, d' apprécier,
qui appartiennent à cette multitude dont le
tact est neuf, il est vrai, mais n' est point
émoussé ? Les passions des hommes ressemblent

à ces terres voisines des terres australes et nouvellement découvertes, où l' on a fait quelques pas, mais qui sont encore inconnues et qui restent à parcourir presque en entier. Que de productions étonnantes et cachées ! Qu' il naisse l' observateur, et nous verrons éclore un nouvel univers.

Il est des hommes, dont le palais usé ne sauroit savourer que des liqueurs distillées ; ainsi plusieurs gens de lettres dédaignent la boisson générale, pour en composer une artificielle. De-là ces jugemens hazardés, tranchans, décisifs, et qu' on voudroit faire passer pour des

p210

arrêts irrévocables. De-là un idiôme conventionnel, au lieu du langage qui est universellement entendu ; à peine plusieurs d' entre eux daignent-ils tourner leurs regards sur ce qui n' a pas le ton ou le vernis académique. N' a-t-on pas vu quelquefois un jargon ridicule sortir du sein d' une société particulière, et n' auroit-il pas dénaturé la langue, si la multitude n' eût proscrit ces innovations futiles ? C' est ainsi qu' un fleuve majestueux engloutit et divise dans son cours immuable les liqueurs étrangères ou impures qui viennent s' y mêler. Tant de fautes contre l' expérience, tant de démentis formels donnés aux gens de lettres par la génération suivante, devraient enfin leur apprendre qu' ils sont hommes, que ce peuple est leur juge, et quelquefois leur maître. On a vu les hommes supérieurs, tels que les Socrate, les Descartes, les Moliere, les Richardson, les Steele, les Fielding, etc. Ne point éviter la conversation de ceux qui sont les plus bornés ; c' est que l' expérience leur a

p211

appris, que dans certains cas rien ne ressembloit plus au plus sçavant des hommes que le plus ignorant.

Le peuple, dira-t-on, n' entend rien à certains poèmes ? Je répondrai hardiment que ces poèmes sont défectueux. Si l' auteur avoit toujours peint au naturel, s' il n' avoit pas voulu paroître sublime et merveilleux, soit par la

structure forcée de sa pièce, soit par un langage factice, soit par des maximes idéales ou déplacées ; s' il se fût contenté de produire le même effet, en rendant les choses sensibles, en formant des images de chaque objet, le peuple, au lieu de dormir, se seroit éveillé, et les applaudissemens auroient dit au poète *tu as saisi notre langage* : car c' est au poète à combiner pour le peuple, et non au peuple à obéir aux caprices du poète. Le poète doit faire du peuple le même cas que le bon monarque : *le poète et le roi*, dit *Gravina, perdent leur couronne, quand ils le dédaignent avec orgueil* ; et Pindare a fait ce vers si beau, si rempli de sens : *je n' aspire point à lancer mon javelot au-delà du but* .
Si le poète veut donner de la force et de l' élévation à ses pensées, qu' il embrasse dans son imagination un peuple immense qui l' environne

p212

et qui l' écoute : l' intérêt public pénétrera son ame, il sentira ce qu' il doit aux hommes assemblés, et les pensées qu' il convient de leur offrir. Il y a toujours dans le jugement du public de quoi s' étonner d' abord, et de quoi cesser de l' être ensuite ; car il est des connoissances traditionnelles qui appartiennent au peuple, et faites pour étonner l' homme de génie.

Et pourquoi fermez-vous votre théâtre au peuple, nation orgueilleuse ou avare ? Si vous jugez le spectacle utile, de quel droit en privez-vous la partie la plus nombreuse de la nation ? Pourquoi la renvoyez-vous sur les boulevarts entendre des pièces licentieuses, où triomphent le vice et la grossièreté ? Vous en coûteroit-il beaucoup de lui épargner un

p213

poison aussi dangereux ? Vous faites tout pour achever de flétrir et de corrompre ses mœurs, et vous les calomniez ensuite lorsqu' elles sont devenues votre ouvrage. Ah ! Pourquoi jouir de chef-d' oeuvres heureux, indépendamment de vos semblables ? Ce n' étoit point là l' intention du poète ; il a écrit pour ses concitoyens,

il les appelloit tous au triomphe de l' humanité ;
et vous en éloignez le pauvre avec dureté ! Le
pauvre a cependant plus besoin qu' un autre de
pleurer et de s' attendrir ; quelques diversions
à ses maux ne vous seroient pas onéreuses ;
il apprendroit peut-être à souffrir avec plus de
patience en voyant la nation assemblée ne point
fermer son oreille aux accents de l' infortuné.
Que signifie donc cette salle de spectacle vuide,

p214

cet amphithéâtre solitaire ? La voix des acteurs
le plus souvent ne frappe que les murailles ;
tout l' intérêt, toute la vie du drame est étouffée.
Agrandissez cette salle mesquine, doublez
les gradins, ouvrez les portiques ;

p215

que la multitude entre en foule, et remplisse
ces loges : le concours immense du peuple
enflammera l' acteur languissant, prêtera au drame
une nouvelle chaleur : animé par le grand
nombre, l' acteur sera plus disposé à concevoir
et à nourrir ce feu qui naît de l' émotion générale.
Alors point de passions représentées
qui soient indifférentes à l' assemblée : elle
versera des larmes, et les larmes répandues
unanimentement seront plus douces : aucun ne pourra
se dérober aux traits de cette sympathie si
supérieure aux vues retrécies de l' amour-propre et
de l' intérêt personnel. Ainsi que les hommes

p216

s' unissent dans les factions, embrassent la même
cause avec rapidité, se dévouent pour forcer
les barrières qui gardent la tyrannie ; ainsi les
cœurs s' élanceront vers les mêmes idées, les
adopteront, s' en rempliront et chériront les
coups nobles et hardis qui iront frapper
directement sur le timbre de l' utilité publique.
Je ne veux point inférer que le spectacle doive
servir à faire oublier aux peuples leurs calamités.
Loin de moi ces barbares pensées. Le
peuple qui crioit : du pain et des spectacles ! étoit

un peuple déjà avili et qui préparait ses longues et dernières infortunes. Je veux que le théâtre soit pour lui un objet d' instruction, un honnête délasserment, un plaisir utile, et non une distraction, ou un moyen politique pour l' étourdir et pour l' amuser, loin de toute réflexion sérieuse et patriotique.

p217

C' est pour confirmer ces idées, que je vais traiter de celles qui doivent appartenir au poète ; le lecteur verra dans quel esprit cette dissertation a été composée, et suppléera à ce que je ne puis exprimer.

CHAPITRE 21

des idées du poète.

Baron a dit qu' un comédien, pour exceller dans son art, *devoit être bercé sur les genoux des reines* . Le poète ne doit point être bercé sur les genoux des reines, parce qu' il ne s' agit point de former son extérieur, et que sa dignité ne réside point dans la représentation ; mais il doit respirer dès l' enfance dans les bras de la simplicité des moeurs et de la vertu : il doit se nourrir des pensées les plus saines, qui ont appartenu aux écrivains antiques

p218

et modernes ; il doit les méditer dans son coeur et s' identifier, pour ainsi dire, avec elles. Il doit surtout avoir une idée haute de la nature humaine, en reconnoître l' excellence, et la respecter dans le fonds de son âme. Il doit croire que l' homme est né bon. S' il pensoit le contraire, de quel droit s' imaginerait-il pouvoir le toucher, le convaincre, le porter au bien ? S' il croyoit ne parler qu' à des coeurs endurcis, il devroit briser sa plume et juger son art infructueux. Sa plume doit être dans sa main ce que le sceptre est dans la main d' un grand roi, ferme, noble et pleine de dignité ; elle doit se respecter elle-même, et agir comme devant une multitude d' hommes assemblés, attentifs à saisir ses moindres

mouvements. Tout ce qu' elle trace devient immortel,
et ira se graver dans la postérité pour sa

p219

gloire ou son opprobre. Si elle s' abaisse à
caresser des erreurs impies ou des vices infames,
si elle couvre de fleurs les images de la
dissolution et du libertinage, c' est un sceptre
tombé dans la boue ; quel que soit alors le génie
de l' auteur, on ne pourra séparer de
l' idée de ses talents l' idée avilissante de la
corruption de son ame.

p220

Le poète vivement ému de toute action généreuse,
doit s' enflammer pour la vérité, être
enthousiaste de toute vertu ; qu' il ouvre plutôt
la grandeur de l' homme que de le rabaisser,
qu' il imite ces statuaires, qui donnent à leurs
figures les proportions les plus nobles et une
stature qui surpasse la taille ordinaire. Il faut
que l' on admire ses héros, et que l' homme vulgaire
rougisse secrètement du parallèle. Voilà pourquoi
Corneille a été et sera dans tous les tems
le favori des grandes ames.
L' humanité sera gravée dans son coeur, car
sans elle point de génie. La pensée qu' adoptera
le genre humain, sera celle qui annoncera
une bienveillance universelle. L' amphithéâtre
de Rome retentit d' applaudissemens multipliés,
toutes les fois qu' on y entendit ce beau vers
de Terence :
homo... etc.

p221

qu' il sçache (avant d' écrire un seul mot) que
tout système politique doit être posé sur le droit
naturel, que le droit naturel est le droit de
l' homme à son plus grand bonheur possible,
que si le droit naturel est lésé, aucune loi sociale
n' existe plus : car jamais l' homme n' a fait
convention avec un autre, qu' à raison d' une
jouissance mutuelle ; toute autre convention
est absurde et nulle.

Qu' il sache qu' en politique il n' y a rien à bâtir : il ne s' agit que de balayer les opérations vicieuses du mensonge. Quand la place sera

p223

nette, on verra les principes vrais et naturels que nous avons abandonnés.

Qu' il sçache que tous les publicistes ont dit une sottise, quand ils ont avancé que l' homme social étoit autre que l' homme de la nature.

Cela est faux. Dans l' ordre social les devoirs et les droits de l' homme sont un peu plus étendus : voilà toute la différence : c' est la réciprocité des services et des bienfaits qui seule a pu donner l' être à la société, et quand l' homme a étendu ses rapports avec les autres hommes, ce n' a été qu' une extension de ses rapports avec lui-même.

p224

Qu' il sache donc que les loix de la société ne doivent pas contredire les loix de la nature, qu' elles en sont la perfection, que l' homme n' a perdu aucun de ses droits, parce que l' homme n' a jamais sçu rien faire que pour son propre avantage ; que le plan d' un gouvernement heureux réside conséquemment dans toute sa beauté dans les loix naturelles.

Qu' il sçache que l' erreur n' est jamais utile, parce que le prestige se dissipe nécessairement, et que l' indigence, la foiblesse et le désespoir saisissent l' homme détrompé : il retombe alors au dessous du terme de l' avilissement humain.

Qu' il sache que la vérité dite une bonne fois laisse une impression profonde, et creuse, pour ainsi dire, un canal où la raison humaine circule avec une majesté libre, malgré toute autorité contraire ; que toute vérité est donc bonne à dire aux hommes, et qu' elle seule établira la prospérité des états et la paix de l' univers.

Qu' il n' admette enfin comme axiome de législation, que les principes qui par eux et par leur conséquence établissent et maintiennent le plus grand bonheur de l' homme.

Qu' il ne juge pas les loix ou les coutumes devoir être inflexibles. Les meilleures loix,

après un certain tems, subissent une détérioration sensible ; ce qui prouve la nécessité d' une

p225

réformation périodique ; qu' il sache qu' il en est de ces loix qu' on veut rendre éternelles tandis que tout change autour d' elles, comme du sucre, qui (de béchique qu' il étoit et ami du sang) acquiert avec les années une qualité arsénicale qui le change en poison : tant les meilleures choses, tant au physique qu' au moral, doivent être appliquées dans le tems, et non d' une maniere opiniâtre et aveugle !

Le poète doit sçavoir aussi que les orages civils sont le garant de la santé des peuples, qu' il n' y a qu' un empire malade ou convalescent qui présente un front paisible et léthargique ; que partout où il y aura des hommes dignes de ce nom, on entendra leurs cris, on verra leurs passions vivement caractérisées se diversifier sur chaque visage.

Il doit détester le despotisme et le flétrir de toutes ses forces, étendre sa haine

p227

sur ceux qui n' ont ni assez d' énergie ni assez de justesse dans l' ame, pour sentir que ce systême est le renversement total des droits de l' homme. Il doit sévir à la fois, contre le tyran et ses esclaves, car c' est la lâcheté de ceux-ci qui élève le monstre sur leurs têtes. Il doit voir tomber les barrières qui séparent les nations et les rendent ennemies. Il ne doit point appeller l' une au combat contre l' autre ; mais présider plutôt, par la simple force de l' équité naturelle, aux plus grands événemens, où la politique s' épuise en raisonnemens artificieux. Qu' il ne lui en coûte pas plus pour condamner un peuple entier, que pour condamner

p228

un individu : qu' il ne voie d' autre différence que la grandeur du forfait.

Enfin qu' il aime la gloire, et qu' il ne mente point sur cet article. La gloire ! Et comment s' y refuser ? C' est le cri de l' estime publique, c' est la voix de l' univers satisfait et charmé, c' est la récompense la plus noble, c' est le bien qui ne s' achete pas, et qui est vainement envié de ceux qui ont tout hors celui-là : la gloire ! Trônes des rois, que l' on transmet comme une ferme, qu' êtes-vous auprès de cette couronne immortelle, qui attirera l' hommage de la dernière postérité, quand le poète n' aura voulu paroître devant elle qu' escorté de l' image de la vertu ?

p229

Que son ame pleine d' élévation dédaigne la fortune, il se trouvera dans un point de vue plus favorable au génie, et sa touche en deviendra plus énergique. La pauvreté est l' élément des vertus et des talens ; si elle a des épines cruelles, elle n' abuse pas du moins l' homme, et lui révèle à chaque instant la vérité des choses ; elle lui apprend à se connoître, et à connoître ses semblables ; elle lui crie incessamment, elle lui prouve que s' il a quelque chose à attendre il ne doit l' attendre que de soi : précepte important et dont les riches n' ont pas la moindre idée. L' adversité arrête les passions dangereuses, comme la gelée arrête la corruption ; elle tourne l' ame du côté de l' intérêt général, parce que le plus grand nombre d' hommes est malheureux ; elle lui inspire par conséquent les vertus qui tiennent à ces idées patriotiques : tels sont le sentiment de la liberté, le courage, la force de l' ame, la haine des tyrans. L' écrivain pauvre, toute

p230

chose égale, aura toujours l' avantage sur l' écrivain riche ; il a moins d' ôtages de foiblesse, et c' est ce que démontre l' expérience. Je n' exige point que le poète soit exempt de passion : il faut qu' il juge les hommes en homme, et non en tyran. Une morale trop austere approche de la dureté, et s' éloigne de la vertu. Celle-ci, toujours compatissante et douce, se met à la place de chaque homme,

estime ses efforts et même ses devoirs sur ses forces.

Celui donc qui se sera fait une étude approfondie de la science du coeur humain, prononcera en sa faveur. Loin de lui cette dureté odieuse, partage de tant de moralistes, qui ont jugé l'homme au poids de leur vengeance, ou qui, n'écoulant que leur humeur, n'ont satisfait que leur méchanceté naturelle dans le portrait qu'ils ont donné de quelques individus pour le tableau de l'espece.

C'est au poète à venger la nature humaine, avilie, dégradée par d'impitoyables raisonneurs. Loin d'insulter à la foiblesse, qu'il prenne sa

p231

défense. Le coupable plaisir de rabaisser l'homme conduiroit sûrement à le rendre pervers.

Qu'il laisse ces écrivains subtils appeler hypocrisie ce sentiment généreux qui nous porte vers nos semblables, l'amitié une tromperie, l'amour de l'ordre un mensonge. Ces tristes découvertes seroient vraies, qu'il faudroit les taire. Parce que La Rochefoucault a vu tout corrompu à la cour, l'univers ressemblera à Versailles ? C'est à force de subtilités de cette nature que tout s'éteint dans le creuset, et que les vertus de l'homme y sont réduites en fumée. Oui, l'homme s'aime ; mais en s'aimant il aime la société et ses semblables, il veut leur plaire, il veut leur être utile : la bienveillance

p232

et la générosité sont des vertus qui existent dans son coeur ; elles se manifestent souvent : l'amour, l'amitié, la compassion, la reconnaissance, ne sont pas des chimères. Ces sentimens ont des effets visibles et palpables ; ils brillent dans tous les siècles, dans tous les pays, dans tous les rangs ; ils ne sont pas douteux et faux, comme ces observations microscopiques qui remontent à des causes qui ne sçauroient être vues.

CHAPITRE 22

*développement du chapitre précédent, ou
apologie de l' homme.*

l' homme entraîné par les impressions du
sentiment, et obéissant peu à la froide
lenteur du raisonnement, l' homme a les passions
bonnes. Ce n' est pas toujours son intérêt

p233

particulier qui le domine, il tend vers ses
semblables, autant de fois, peut-être, qu' il se
replie sur lui-même. Il est une sympathie à
laquelle il ne peut se refuser. Il y a un unisson
moral, auquel nous obéissons tous involontairement
et à notre insçu ; c' est un principe
de détermination plus fort que l' amour-propre.
Dès que les sens et l' imagination sont
affectés, nous ne sommes plus, heureusement
pour nous, que des êtres passifs qui suivons

p234

les impressions données. L' art du poète
est de s' attacher de préférence à cette propriété
essentielle de la nature humaine, à la
manier avec souplesse, à faire du spectateur
une espece d' instrument qu' il fera resonner à
son gré : une fois maître du coeur, l' esprit et la
raison obéissent.

Et quel est l' être malheureux qui n' a jamais
connu le charme de la bienfaisance, le prix de
l' ordre, qui n' a jamais surpris son coeur volant
vers un autre, ou qui, isolant ses plaisirs, ait
voulu jouir seul ?

La satire de la nature humaine est piquante,
mais elle est vraie. Qui es-tu ? Toi ! Qui
oses dire que l' homme est né méchant ! Monstre,
qui t' a élevé ? Ce pernicieux blasphème,
où l' as-tu puisé ? émane-t-il de ton coeur ou
de ton expérience ? L' expérience pourroit-elle
être pour toi ? Et vois donc l' innocence de
l' enfance, la confiance et la simplicité de la
jeunesse, l' amour des peres et des meres pour leurs
enfans : vois s' il est un seul homme inaccessible
à la pitié. Réfléchis sur cette horreur naturelle
que nous avons pour le sang. Compte

p235

les actions charitables et généreuses qui se font sur la terre. Vois l' homme fréquemment trompé sur ses véritables intérêts, mais ne faisant jamais le mal pour le mal. Ces calamités sanglantes partent toujours d' un aveuglement déplorable, plutôt que d' une volonté réfléchie.

Accuse la faiblesse de l' homme, ses erreurs, son imagination qui se déregle ; mais songe que la main du créateur a pétri son coeur d' un limon doux et généreux.

Que de vertus obscures que n' a point proclamées la trompette de l' histoire, et qui contentes d' elles-mêmes n' ont voulu que le regard de l' être suprême ! Ce sont les passions furieuses qui marquent comme le passage des tempêtes : les passions douces et paisibles, semblables à des eaux pures qui dorment dans un bassin, ne s' échappent gueres de dessous le chaume qui les couvre et les protège. Chaque langue porte les noms de bon, de clément, de généreux, de bienfaisant : donc ces vertus existent. L' ordre ne pourroit être établi si l' homme étoit né méchant ; et les loix n' ont de force et de pouvoir, que parce que la plus

p236

grande partie des hommes aime et suit la justice. Allez jouir du délicieux spectacle d' un pere au milieu de ses enfans ; voyez cette concorde paisible, cette union de freres, cette pureté de moeurs, cette tendresse réciproque, cette douce autorité du chef, cet empressement de toute la famille... ô poète ! Si tu ne respirez point là avec plus d' aisance, si tu ne te trouves point dans ton élément, si ce tableau n' attache point tes regards, ne te mêle point de tracer des leçons aux hommes.

Eh quoi ! L' oeil est charmé de reposer sur des plaines florissantes, sur des côteaux couronnés de vignobles, sur de vastes pâturages où bondit le coursier indompté, où paît la brebis aux mammelles pendantes ; et le coeur ne seroit pas satisfait de recueillir l' exemple des vertus douces qui embellissent et décorent la société ? Annullons donc la loi qui nous lie à tout ce qui respire ! Endurcissons cette ame qui ne peut demeurer froide au milieu des autres êtres ! Heureusement que cela n' est pas en

p237

notre pouvoir. Ce sens qui nous sert à distinguer rapidement le vice et la vertu, ce sens intime embrasse malgré nous ce qui est utile à la société. Tel est le principe fécond de nos affections morales.

Qu' il soit saisi, développé dans tout drame ; qu' il en soit la base et le ciment. Si les effets du malheur nous touchent vivement, nous ne pouvons être insensibles et indifférents sur les causes.

Les hommes naissent véritablement frères. Quel démon peut les séparer et armer leur intérêt réciproque en le rasant d' une manière subtile et fautive ? Ils se font un échange des biens de la terre, échange avantageux et profitable à tous. Leur bien personnel se fonde nécessairement dans le bien général, et puisqu' ils ne peuvent croire se dérober aux maux d' autrui que par le plus vicieux raisonnement, il faut qu' ils reconnaissent ne pouvoir être absolument heureux indépendamment de leurs semblables. Pourquoi les riches, environnés des dons de la fortune, ne sont-ils pas en paix avec eux-mêmes ? J' ai deviné leur secret, je

p238

pense ; c' est que l' indigence d' autrui dont ils sont témoins, leur révèle leur injustice, et qu' ils ont beau s' étourdir, ils ne jouiront jamais avec volupté tant qu' ils n' embrasseront pas d' un oeil satisfait le bonheur d' autrui. écoutons Hume dans ce tableau simple et convaincant : " je voyage, dit-il, dans un pays étranger, je passe dans un petit canton,... etc. "

p240

et voilà le spectateur, poète dramatique !
Reconnaissez-le dans ce voyageur qui ne fait que passer. Il n' a rien à craindre, rien à espérer ; il est étranger à ce qui l' environne : il va quitter la salle où retentit la voix plaintive du malheureux : il va rentrer sous ces brillants plafonds où l' attendent les seuls personnages qui

semblent l' intéresser vivement ; et son coeur toutefois a connu l' émotion, le serrement, la douleur, et rien n' a pu arrêter cette compassion, ce trouble, prêts à fermenter aux scènes de l' injustice. Tant l' homme se condamne

p241

lui même ! Tant il est invinciblement porté à blâmer ce qu' il auroit pu faire ! Non, il n' est point d' homme absolument méchant ; tous ses sentimens seroient renversés et funestes à lui-même : il ne pourroit marcher long-tems parmi les hommes. Toutes les grandes persécutions, tous ces grands crimes qui couvrent la surface de la terre, se font, pour ainsi dire, au nom d' un fantôme, dont on a eu soin d' échauffer et de remplir son imagination. Chacun s' excuse sur la coutume, sur la nécessité ou sur la loi, et répond qu' il n' est que le ministre d' un pouvoir qui commande, et qui force en même tems à l' obéissance. Voyez les guerres, et cherchez parmi cette foule de combattans un assassin volontaire : tous marchent, parce que chacun d' eux est entraîné par l' ascendant qu' imprime la troupe. L' homme qui ose être cruel, sans en recevoir l' exemple, est heureusement fort rare. Il ne faut point compter parmi les hommes les Neron, les Tibere, les Caligula et autres tigres à face humaine, qui, retranchés sur des trônes, ont tué avec le sceptre : trop détachés de leurs semblables, trop isolés, ils étoient plus près du crime : ils sentoient mieux que le peuple qu' ils fouloient, combien l' autorité arbitraire, ce fardeau dangereux, pouvoit les écraser à chaque instant : ils ne se jugeoient plus les chefs de la nation ; plus conséquens, ils s' en estimoient les ennemis nécessaires par le rang même

p242

qu' ils occupoient ; enfin, ils étoient forcés à être violens, comme ayant été trop exhaussés, et ne touchant plus à la nation que pour la craindre ou la faire trembler : ils devinrent féroces, parce qu' accumulant trop de jouissances excessives, ils avoient rompu cet heureux équilibre de l' ame, qui maintient

la justice et conserve à chaque homme sa vertu.

p243

Mais, comme je l' ai dit dans un autre ouvrage, et comme je me plais à le répéter, *les tyrans de la nature humaine ne sont pas elle* . L' indignation du poète ne doit point retomber sur la masse des hommes. Ceux qui nagent dans la foule ne peuvent avoir que des idées conformes au bien-être de leurs semblables, ils ne peuvent séparer leurs intérêts d' autrui ; et le principe de Montesquieu est pleinement démontré, lorsqu' il a dit que *la vertu est l' ame des républiques* . Où il n' y a point de dominateur insolent, là se fait entendre le cri du bien public ; là tous les premiers mouvemens sont bons et généreux : là seulement la patrie se présentera avec tous ses charmes ; là le citoyen, sans vains raisonnemens, sentira ce qu' il faut faire pour elle.

Il est d' autres états, (et ils couvrent une grande partie de la terre) où la fatalité a courbé l' homme sous le joug, où mille causes imprévues ont préparé ses chaînes, où le citoyen abusé par son trop de confiance a cédé nonchalamment

p244

ses droits et a négligé de retenir les moyens de les réclamer avec succès ; mais là du moins il lutte par la volonté, s' il ne le peut par la force. Ses gémissemens douloureux se font entendre : il est éloquent, quoiqu' esclave ; il combat avec la parole : il tombe, il périt, la loi à la main : il élève en expirant le contrat primitif violé. Le despote en rit, mais il n' y répond qu' à grands coups de massue. C' est dans ces états, où la justice n' a plus qu' une voix foible et mourante, que le poète doit l' adopter, la multiplier, l' orner de toutes les couleurs de son art, et méprisant les offres intéressées du pouvoir tyrannique envisager la reconnoissance future des siècles, qui le loueront d' avoir défendu la cause antique de l' équité, cause honorable, qu' on peut fouler aux pieds, mais qu' on ne sçauroit

anéantir.

Ayant donc établi les principes moraux qui doivent constituer le poète dramatique, je descendrai à combattre quelques préjugés qui pourroient interrompre ou retarder sa marche. Je veux lui ôter toute entrave, bien convaincu que dès que tout lien sera brisé, le vol du génie ne tardera point à se manifester.

p245

CHAPITRE 23

examen de plusieurs préjugés reçus et accrédités.

quelques préjugés, peu à peu, ont été détruits, ils ont cédé à l' invincible raison, qui tôt ou tard devient la loi suprême et universelle. Tel étoit le préjugé qui faisoit penser que l' amour devoit être le mobile unique du théâtre. Corneille, Racine, Crebillon, n' ont-ils pas sacrifié à cette opinion ridicule ? N' a-t-on pas vu les langueurs d' une passion froide et insipide se mêler aux tragiques attentats d' une ambition forcenée ? N' a-t-on pas vu les événemens les plus disparates se fondre dans le même plan et presque sur une même ligne ? Sans Voltaire, ne serions-nous pas encore esclaves de ce préjugé ? Lui-même, dans ses premières pièces, n' a-t-il pas suivi le délire général, dans son Oedipe, dans le rôle de Varrus, dans son Brutus, où un amour énervé et langoureux se mêle aux plus héroïques vertus qui aient honoré une république naissante ? Mais Zaïre, Tancrede, et Adelaïde Du Guesclin, l' ont

p246

bien absous depuis de ces fautes. Que de fois on a entendu des héros s' écrier, que *leur plus bel exploit seroit de vaincre la cruelle ! Que leur ambition est d' expirer à ses pieds !* La Melpomene Française a trop souvent ressemblé à cette Circé, qui n' introduisoit des héros dans son palais que pour leur imprimer d' un coup de baguette la métamorphose la plus humiliante. Il reste d' autres préjugés à combattre. Telle

est cette prétendue règle théâtrale, qui veut que dans chaque pièce le vice soit puni et la vertu triomphante. Cette règle est-elle aussi juste, aussi utile qu'on le croit communément ? Il est sûr que le contraire arrive dans le monde. Tous les jours l'honnête homme est malheureux, et le méchant voit ses injustes projets

p247

couronnés. S'il faut faire une impression profonde sur le cœur humain, s'il faut déchirer les entrailles par la peinture des plus grands malheurs, il faut que l'imitation soit entière et fidèle. Et pourquoi arracher le trait une fois enfoncé ? Pourquoi essayer ces larmes qui coulent ? Non : que plutôt l'indignation vertueuse demeure dans l'âme, qu'elle vive contre la prospérité insolente ; que cette blessure, que la main du poète aura faite au spectateur, ne se ferme pas, tant qu'on verra subsister une oppression réelle. Puisque le spectacle est une illusion, que cette illusion tourmente autant qu'il est possible, qu'elle ne soit point passagère, et que tout homme soit fatigué, tant que la cause de l'infortune publique n'aura point disparu.

Le poète auroit tort, s'il vouloit toujours faire entendre que l'innocence est reconnue et couronnée. Je ne dis pas seulement qu'il fermeroit les sources de la pitié et de la terreur, qu'il ne feroit qu'effleurer le sentiment de la compassion, au lieu de la porter à son comble, qu'il produiroit des allarmes momentanées, et suspendroit cette active sensibilité qui demande un aliment toujours nouveau : j'ajoute qu'il présenteroit le théâtre du monde tout différent de ce qu'il est, qu'il promettroit à l'homme plus que la nature ne lui a accordé, qu'il le tromperoit par un appas faux et inutile et que

p248

la moindre expérience feroit évanouir. Il faut que l'écrivain soit inexorable, comme la tyrannie qui nous joue, qu'il nous révèle toutes les calamités qui nous attendent, qu'il roidisse notre courage contre les malheurs imminents qui nous assiegent, qu'il accoutume notre œil

à fixer les scènes de la vie, à se familiariser enfin avec les touches sombres qui composent le fatal tableau de la condition humaine. Ce tableau ressemble à ceux qu'a tracés le Rembrandt ; les ombres noires y dominent.

Eh ! Qui nous frappe le plus ici-bas, qui persécute nos regards, si ce n'est le malheur ? Il embrasse l'univers. Pourquoi donc mentir, tandis que la vérité nous écrase de tout son poids ? On accoutumerait ainsi la multitude à croire le contraire de ce qui est ; on la bercerait d'illusions dangereuses, elle désapprendrait à détester ce qu'elle doit haïr, elle suivrait les fantômes d'une espérance mensongère qui la trahirait. Il faut lui révéler le sort qui l'attend, afin que l'homme, placé dans un vrai point de vue, choisisse courageusement ce qu'il doit faire.

Si donc la providence a caché, sous le voile le plus impénétrable, le but du mal moral et du mal physique, que le poète ne s'établisse pas législateur ridicule et momentanément sur un espace aussi étroit que le théâtre, tandis que tout le reste de la terre démentirait ses oracles : qu'il craigne de tromper l'homme ; il ne

p249

croiroit plus même les vérités qui lui seraient annoncées.

Mais, dira-t-on, on sera révolté de votre dénouement ? Qu'on se révolte donc contre l'historien, contre le voyageur, contre tout ami de la vérité. *l'innocence à genoux, tendant la gorge au crime*, comme dit Voltaire, voilà ce que l'on voit sur tous les points de ce globe. Mais elle n'en est pas moins l'innocence : rien ne peut altérer son caractère indélébile et sacré, et je préférerais de la montrer ainsi aux yeux du spectateur, que de feindre le crime reculant à son aspect. Qu'on en tire une conséquence funeste, ce sera l'effet de la faiblesse ou de l'aveuglement des hommes. Ils doivent entendre ce que dit ce tableau, il parle assez éloquemment ; il recommande la force de l'âme et surtout le courage, il en fait une vertu nécessaire ; et c'est-là la vérité qu'il faut enseigner de préférence à l'homme, surtout aux plus infortunés, qui cesseraient de l'être s'ils oseraient contrebalancer, de tout leur pouvoir, le magique et destructible ascendant qui les domine. D'autres, connaissant ce qu'ils ont à craindre,

apprendront à estimer la vie et à la peser ce qu'elle vaut. Ils seront moins surpris des malheurs qui les accableront, et sauront souffrir à l'exemple des autres ; ils connaîtront peut-être moins le désespoir, qui est un effet subit d'une

p250

surprise douloureuse et d'un malheur inattendu. Les philosophes, plus versés dans la profondeur des vérités intellectuelles, jugeront, par la raison et par le sentiment de l'ordre éternel des choses, que celui qui gémit injustement ne gémera pas toujours, et qu'il est un observateur suprême qui a tout ordonné.

Mais, repliquera-t-on, une tragédie de cette nature sera-t-elle une école de vérité pour des hommes bornés au moment présent, et qui ne jettent point leur vue dans l'avenir ? Lorsqu'ils verront le crime triomphant, hésiteront-ils de se ranger sous les drapeaux où semble regner l'impunité ? Ceci ne laisse pas que d'avoir ses difficultés. Mais, sans raisonner ici, car le raisonnement quelquefois nous égare, je répondrai avec cette intime conviction que je ne puis définir, que si le poète est véritablement embrasé de l'amour de l'ordre, cet amour percera,

p251

malgré son dénouement vicieux ; qu'il offrira l'innocence armée de tous ses traits divins, patiente dans l'adversité, courageuse, inébranlable, ne redoutant pas le bras injuste du tyran qui la frappe et qui n'ose en même temps l'envisager ; satisfaite du triomphe que lui donne la vérité, se retranchant en elle-même comme dans un fort assuré, et y trouvant sa justification, sa gloire et sa félicité ; contente enfin, de se juger honorée et chérie de tous ceux qui la connaissent, mettant sa récompense dans leur admiration et ses autels dans leurs cœurs.

Les poètes aussi ont mal-adroitement supprimé les intermédiaires : dans trois heures ils montrent les attentats du crime et sa punition. En la faisant entrevoir dans le lointain, au lieu de la précipiter d'une manière fabuleuse, ils seroient plus vrais et plus croyables. Remarquons

que les anciens n' ont point connu cette loi, qui prescrit des dénouemens toujours heureux ; ils ne séchoient point les larmes, et laissoient l' indignation germer et prendre racine dans le sein du spectateur : Hecube, Ajax, Hercule, meurent dans les tourmens ; et ces dénouemens avoient leur but. Qu' on cesse donc d' exiger que le poëte punisse toujours le crime ; s' il le déteste, il peut impunément peindre son triomphe : l' infamie ne l' accompagnera pas moins, et ce sera le chef-d' oeuvre

p252

de son art de le deshonorer sous la pourpre et le diademe.
Pour passer à un second préjugé, je parlerai de cette loi ridicule qui assujettit les pieces de théâtre, et surtout les tragédies, à cinq actes, à peu près d' égale grandeur. De-là un homme d' esprit a dit, *qu' on coupoit une piece de théâtre comme on coupe un habit* . On ne voit pas la raison de ce partage. Cette loi n' impose-t-elle pas la nécessité d' allonger des pieces, qui plus resserrées auroient eu un plus grand effet ? Aristote n' est point l' inventeur de cette loi ; ce qui doit humaniser nos critiques, qui s' imaginent que ce philosophe a deviné comment il falloit construire une piece françoise. Voit-on chez Sophocle, chez Euripide, ces interruptions forcées, qui coupent l' action à tems égaux, et qui créent un vuide au moment où l' intérêt pourroit se soutenir encore ? On n' entendoit pas ces mauvais violons qui précèdent quelquefois la sortie des acteurs ; on ne

p253

connoissoit pas ces petits ressorts, ces nouvelles usées, qu' on a comparées à celles de *la petite poste* , et qui viennent après le débit de trois cents vers vous annoncer que l' acte va finir. Ne seroit-il pas plus raisonnable de placer les intermedes selon l' étendue de l' action, et d' après le besoin ? Ces dispositions artificielles, ce partage géométrique, a quelque chose de monotone et de triste ; c' est un pur ouvrage des modernes. Horace est le premier qui ait consacré cette regle dans son art poétique, et ce

vers est en effet toute l' autorité sur laquelle on s' appuie ; mais j' aime mieux en croire Sophocle et Euripide, qui n' ont jamais été assujettis à ces divisions puérides, qu' Horace qui, comme notre Boileau, n' a jamais scu tracer le plan d' une scene.

Il n' y a donc point de hardiesse ou de témérité à faire une piece en quatre actes, en deux ou en six ; il n' y a que du bon sens.

p254

Tout acte inutile et languissant doit être supprimé : l' étendue de l' action doit seule déterminer la longueur des actes. Il faut avoir (dit-on) cinq pieds huit pouces pour entrer dans tel régiment, mais tel homme de cinq pieds a plus de bravoure et de courage, et le chef est souvent le plus petit individu de l' armée. Il doit être permis à l' auteur de suspendre ses repos en pleine liberté ; il doit secouer tout joug onéreux, s' affranchir d' un antique esclavage et dédaigner la contrainte.

Mais, dira-t-on, Corneille a suivi ces regles qui vous paroissent gênantes et inutiles, et de quel droit vous refuserez-vous à tenir la route qu' il a parcourue ? Mais Corneille, répondrai-je, vint dans un tems où l' on aimoit les difficultés

p255

vaincues, dans un tems où la nation emprisonnoit son esprit dans les limites d' un sonnet ou d' un rondeau. Il vint dans un tems où le caprice multiplioit les entraves. Il eut mieux fait de supprimer le cinquieme acte des Horaces, et de braver quelquefois les regles, comme il fit dans le cid ; de mieux choisir ses derniers sujets, et de moins interpréter son Aristote qui l' a quelquefois égaré. Il fut très superstitieux envers les regles établies : il corrigea le plan, mais sans oser en créer un nouveau. Législateur timide, et le plus souvent embrouillé, sa poétique renferme un grand nombre d' idées fausses et puérides, et l' on peut dire qu' il a mal vu l' art dans lequel il a excellé ; mais heureusement l' instinct vigoureux de son génie l' a emporté sur les préjugés que lui dicterent des livres. N' a-t-il pas payé au mauvais

goût et à l' enfance de l' art par les stances du
cid ? Que ne s' est-il plutôt dégagé de toutes
les chaînes qui l' asservirent ; que n' a-t-il fait
plus souvent de nobles hardiesses, comme le
dénouement de Rodogune ; que n' a-t-il toujours
marché de lui-même, au lieu d' établir
ses pieces sur un commentaire obscur et bizarre ?
Mais tout grand qu' il étoit, il fut esclave
des idées dominantes : ce qui fait voir la force
des préjugés. On le vit interrompre ses
chef-d' oeuvres pour rimer l' *imitation de Jesus
Christ* , sans s' appercevoir qu' il détruisoit par
la seule structure du vers la simplicité qui fait le
principal

p256

mérite de ce livre. Cette traduction si
froide, si fastidieuse, si assoupissante, émanée
de la même plume qui écrivit *Cinna* et *Rodogune*,
parut si bizarre, si incroyable, même
alors, qu' on imagina dans la suite ce conte, *que
telle étoit sans doute la pénitence que son
confesseur lui avoit imposée* .
Ah ! Si un génie indépendant et fier, comme
celui d' Eschyle, de Shakespear, avoit posé
les premiers fondemens de notre théâtre ; embrassant
d' un coup d' oeil le terrain sur lequel
il devoit bâtir, n' ayant aucun préjugé à
combattre, il eut tracé une circonférence immense,
au lieu de ces limites étroites où l' art est
anéanti ; et s' il arrivoit encore cet homme de
génie, qui donneroit à la scene françoise une
face nouvelle, qui feroit disparaître tout
ornement étranger ou bizarre, qui travailleroit
sur un plan inconnu : doute-t-on qu' il n' élevât
un théâtre, sinon plus travaillé, plus fini, du
moins plus vrai, plus pathétique, plus utile ?
Mais les têtes bornées qui ne conçoivent que
ce qui est, crieront toujours : *non, cela n' est
pas possible* ; comme saint Augustin crioit,
armé d' un concile et de l' autorité de l' église :
*non, il n' y a point d' antipodes, car ils
tomberoient la tête dans le ciel* .
Soulevons donc ces entraves arbitraires,
sous lesquelles le préjugé garotte le génie. Sans
doute il faut un ordre d' événemens, une progression

p257

juste, une gradation insensible, qui ébranle peu à peu l'esprit, donne la vraisemblance et la confirme. Voilà ce qu'il faut de nécessité absolue ; mais le nombre des actes n'ajoute rien à cette vraisemblance précieuse. Que le sujet détermine seul leur étendue, leur repos, leur enchaînement, et songeons que cet esprit imitateur a nui à l'art et le traîne vers sa décadence.

On aperçoit dans plusieurs auteurs français un goût inné pour la servitude ; jamais l'écrivain ne se livre à son génie particulier : au lieu de se procurer une liberté facile, on le voit fidèle au joug de ses prédécesseurs. En l'adoptant, il le transmet à ceux qui doivent le suivre. M Marmontel a dit *que toute pièce devoit flatter le préjugé national* . Oui, si ce préjugé

p258

tient à sa splendeur réelle, à sa félicité, et s'il ne blesse point la justice, qui est la première des reines et le plus auguste des souverains ; mais si ce préjugé est cruel, s'il favorise l'ambition et l'orgueil d'un peuple, c'est alors que le poète, loin de se rendre complice de ses concitoyens, doit les combattre, soit à front découvert, soit aidé d'une allégorie adroite.

p259

Le poète qui flatteroit sa nation au moment où elle seroit avilie, seroit un lâche corrupteur ; il ressembleroit à un médecin, qui tauroit à son malade un principe secret de destruction, et qui, craignant de l'affliger, hâteroit sa mort. Adopter les erreurs d'une nation, c'est manquer au droit naturel, c'est tromper tout

p260

un peuple, c'est profaner l'instrument de la félicité publique. Comme c'est au théâtre à achever ce que les loix ne peuvent faire, c'est au théâtre aussi de rectifier ce qu'elles ont de

vicieux. C' est donc une fausse politique de vouloir échauffer un fanatisme national, qui ne sert qu' à traiter avec mépris une nation voisine ; c' est déposer des semences de haine dans celle qu' on flatte ; et dans celle qu' on méprise, c' est fomenter un levain qui peut s' aigrir et devenir la source de mille injustices : c' est exciter le choc mutuel et redoutable de l' orgueil. La gloire et la prospérité d' une nation n' auront jamais pour base ces guerres d' injures et d' invectives.

On aura beau colorer ces outrages du vernis patriotique, ils n' en seront pas moins à la honte du poète et de la nation qui l' applaudira. On ne verra en lui que l' adulateur prosterné devant l' idole du pouvoir, environnant le trône

p261

d' un encens étudié ; on pourra le comparer à ce courtisan, qui avant la bataille d' Actium avoit divisé en deux bandes des corbeaux qu' il avoit instruits, les premiers à dire, *Ave, Cesar, Victor, Imperator* ; et les seconds, *Ave, Victor, Imperator, Antoni* . Après la bataille il tua ceux-ci, et lâcha les autres sur le passage d' Auguste.

Il rendroit un plus grand service au monde, celui-là, qui attaqueroit une injustice consacrée ; ce poète hardi et généreux, qui feroit un drame (par exemple) contre cette horrible traite des negres, contre cette violation publique et détestable du droit naturel, qui n' a pour but que les viles productions d' un luxe inutile. Malgré les acclamations de l' Europe,

p262

malgré la protection des souverains et celle du christianisme, cette traite doit être représentée comme une chaîne de crimes monstrueux, qui, pour être perpétuellement renouvelés, ne changent point pour cela de nom, mais amassent chaque jour les matieres embrasées du tonnerre, qui tôt ou tard éclatera sur les nations coupables.

p263

Celui-là feroit bien encore, qui, au lieu d'enfler la grandeur imaginaire de quelque héros meurtrier, pourroit détruire ce mépris irraisonnable dont les différens états s'accablent réciproquement en France, et qui est la principale source de nos maux, parce que désunissant les citoyens, ce mépris leur apprend à rire des infortunes qui tour à tour viennent les frapper. Si le poète prouvoit au militaire que le magistrat est aussi utile que lui, aussi digne de la reconnaissance publique ; que ses travaux sont plus longs et plus fatigans, ses devoirs plus onéreux, et non moins importants. S'il engageoit le magistrat à voir dans le négociant l'homme qui fait la richesse de l'état. Si celui-ci apprenoit à apprécier l'homme de lettres. S'il parvenoit enfin à anéantir ce malheureux esprit de corps, qui dégénere en un sot orgueil, et qui seroit si risible s'il n'étoit pas si funeste dans ses suites. S'il chassoit ces préjugés honteux qui nous appartiennent, et qui ne sembloient faits que pour un peuple d'insensés et de barbares. Quel service ne rendroit-il

p265

pas à la nation, en étouffant ces querelles intestines et misérables, qui nuisent à la force générale, ou, pour mieux dire, qui la rendent absolument nulle !

CHAPITRE 24

court examen des poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Boileau, relativement au théâtre.

on ne cesse de parler aux jeunes gens, dès le collège, de quelques anciennes poétiques, qui m'ont paru fort inutiles, quoiqu'admirees. On induit en erreur ces jeunes poètes ; ils vont puiser dans ces sources avec confiance, et ceux qui ne se payent point de mots, n'y trouvent presque rien de satisfaisant. Je vais examiner ces poétiques, avec cette liberté franche, qui n'est au fond que la sincère expression des sentimens que j'ai éprouvés en les lisant avec une attention réfléchie. La poétique d'Aristote ne nous est parvenue que tronquée et imparfaite. Ses préceptes

sont émanés d' après les scènes de Sophocle et celles d' Euripide. Il répète mot à mot les moyens dont il se sont servis, et n' ajoute aucune idée aux leurs. Il a recommandé l' unité d' action, précepte important, mais déjà mis en exécution avant qu' il l' eût prescrit. Il a insisté sur la nécessité de l' action : nouveau précepte non moins précieux, mais en même temps nullement développé et qui méritoit bien de l' être. à la réserve de quelques lueurs qui brillent par intervalle, on est tout étonné de

p266

ne trouver dans cette poétique si fameuse, si vantée, qu' une nomenclature sèche, des distinctions subtiles, des choses inintelligibles, des idées communes, ou celles-là que le pur bon sens indique. Quand on parle aux poètes, il faudroit emprunter, je crois, leur langage, et ne pas se perdre dans de froids théorèmes qui n' aboutissent à rien.

Aristote a fait des règles inviolables des beautés qui se trouvoient déjà répandues dans les tragiques grecs. Il a appelé défauts, des fautes palpables et grossières. Loin de généraliser l' art, il s' est perdu dans d' inutiles particularités, toutes étayées d' exemples, n' ajoutant absolument rien à ce qui s' étoit fait, et ne prévoyant pas le chemin que l' art pouvoit faire. Pour prouver qu' il n' avoit présent à l' esprit que la marche d' Euripide, c' est qu' il prétend qu' il faut faire entrer nécessairement dans la tragédie, le *prologue* , l' *épisode* , l' *exode* et le *choeur* ; et dans le choeur, l' *entrée* , le *choeur en place* et la *complainte* . Il ressembloit en ceci à l' architecte qui écrivoit : *tout palais, à son côté latéral, aura sept croisées de face* .

Aristote dit expressément que la tragédie peut se passer de moeurs. Il exclut aussi du théâtre les caractères purement vertueux, et ce sont ceux-là précisément qu' il faudroit mettre sur la scène. C' est lui aussi qui a consacré cette sottise, que pour former une action intéressante il falloit un personnage célèbre. Ainsi

p267

il n' a pas eu l' idée des accidens d' une vie privée, ce qui n' est gueres digne d' un philosophe. Mais le précepteur d' Alexandre n' étoit pas dans le point de vue nécessaire pour donner des regles sur la tragédie, lui surtout qui avoit flatté son disciple : il a paru oublier à dessein le but que se proposoit la tragédie antique ; il s' est tu sur son principal effet, parce que son génie trembloit sous la main qui avoit égorgé Calisthene, Parmenion et Clitus.

Le génie sublime d' Aristote a trouvé *que dans toute combinaison possible il n' y avoit que quatre genres de tragédie* . Il y a autant de genres qu' il y a de sujets. Il y a autant de physionomies qu' il y a d' hommes. L' enfance, l' adolescence, l' âge viril, et la vieillesse ont sans doute leurs traits ; mais les nuances sont à l' infini. Un seul fait dans une piece la rend étrangere à toute autre, qui d' ailleurs lui ressembleroit. Ces classes gênent autant dans la pratique du théâtre, que celles qu' on a instituées dans l' histoire naturelle : toujours des cloisons et des cases étroites, toujours l' art rétréci : jamais la maniere libre, aisée et mouvante de la nature ! Aristote dit aussi que dans le discours oratoire, l' art ne se montre pas ; mais que sur le théâtre,

p268

celui qui parle doit parler avec tous les apprêts de l' art pour rendre son élocution extraordinaire ; *car quel seroit, ajoute-t-il, le mérite de l' élocution dramatique, si le plaisir qu' elle cause venoit des pensées et non de l' élocution même ?* J' avoue que ceci me paroît très singulier et ne vaut pas, selon moi, la peine d' être refuté.

Il insiste toujours à dire que les tragédies doivent être renfermées dans un petit nombre de familles : réflexion qui borne l' art, au lieu de l' étendre ; réflexion qui découle évidemment du théâtre grec. Aristote n' a donc rien enseigné de neuf ; il n' a écrit qu' une notice, et il fera le désespoir éternel des commentateurs, parce que tournant dans le cercle des moeurs antiques, et n' en sortant pas, (même en imagination) il est devenu inintelligible pour nous. On y entrevoit cependant des traits lumineux qui donnent à penser ; mais comme ils ne sont assujettis à aucun principe, ils ne peuvent recevoir d' application et semblent découler du hazard, et l' on pourroit en effet

prendre tout aussi bien l' inverse.

p269

Qui m' expliquera, par exemple, ce qu' Aristote veut dire, lorsqu' il avance que le *théâtre purge les passions en les excitant* . On a répété mille fois cette phrase, où regne sans doute un mot impropre. Chaque commentateur s' est tourmenté avec lourdeur à en découvrir le vrai sens. Ou cette phrase est une absurdité, ou elle s' explique ainsi : il ne faut guérir que des passions vicieuses. Or on ne peut les guérir qu' en fortifiant la pitié, la compassion ; qu' en perfectionnant ce sens moral et intérieur qui nous avertit de ce qui est noble et juste, qui allume notre indignation contre la méchanceté, qui commande à nos pleurs de couler en faveur de l' infortune. C' est en développant ce que nous avons de meilleur en notre être, que le théâtre, par ses peintures vives et variées, nous offre tous les trésors de la morale, et nous enrichit de toutes les sensations exquisés que produit la pitié. J' aime mieux cette explication, quoiqu' elle soit de moi, que celle de M Batteux, qui est trop savante pour n' être pas fausse et recherchée. Au reste, si l' on veut une autre explication, j' en ai cinq à six toutes prêtes à servir. Aristote vouloit-il dire que ces agitations douces, ces secousses

p270

gracieuses, fréquemment imprimées à l' ame et qu' à son tour elle communique aux nerfs, servent à faire circuler dans le corps humain ces esprits, principes de la sensibilité, à les renouveler, à les entretenir, à les épurer, à faire naître cette douce volupté des larmes, volupté préférable à toute autre. Ces émotions sont peut-être plus nécessaires à certaines ames délicates, que toute autre jouissance, et sans doute que celui qui chaque jour plonge son ame dans ces poètes qui vous environnent d' une mer de sentimens délectables, chasse plus aisément ces idées fausses, froides et factices, qui sont le germe de l' ambition et des crimes honteux qu' elle enfante. Mais c' est assez faire le commentateur. J' ai

lu quelques-uns de ces messieurs qui emmaillotent
si cruellement un passage, qu' il n' est
plus possible de le reconnoître ; ainsi l' on voit
de malheureux enfans mis à la torture par des
mains grossieres et défigurés sous des bandelettes
étrangeres. Leurs bevues multipliées seroient
une excellente matiere à plaisanterie, si
le tems n' étoit pas si cher : pauvres charlatans !
Qui ajoutent foi aux drogues qu' ils débitent et

p271

qui s' empoisonnent eux mêmes dans l' occasion !
Témoin cet insupportable abbé D' Aubignac,
digne rival de La Menardiere. Jamais cet
ennuyeux raisonneur n' a connu la voix de l' ame,
l' instinct du sentiment ; il analysoit les
ouvrages du génie, comme on analyse en sorbonne
des propositions théologiques. Je suis
encore furieux du tems qu' il m' a fait perdre,
pour ne pas faire jaillir dans mon cerveau une
seule idée lumineuse. On croit lire la coupe
détaillée d' un édifice, sans qu' on puisse deviner
si cet édifice sera un temple, un palais, un
aqueduc, un arc de triomphe. On dit que cet
auteur, après avoir employé trois années à faire
le plan de son *erixene* , fit bâiller tout le monde
d' après les regles ; et voilà certes la seule
conséquence que l' on puisse tirer de sa *pratique
du théâtre* .

La poétique d' Horace me semble encore inférieure
à celle d' Aristote. Ce n' est au fond
qu' une épître, où l' on reconnoît le génie
satyrique d' Horace, plus enclin au blâme et à
l' adulation qu' habile à ouvrir des sentiers
nouveaux ; où des maximes isolées partent sans
liaisons et sans méthode, où dans un si court
espace se trouvent encore bien des choses
déplacées ; comme lorsqu' il parle de ce poète

p272

riche, qui ayant une bonne table ne manque
pas d' admirateurs, comme lorsqu' il s' étend sur
ceux qui ont la fureur de réciter des vers, objets
pour le moins étrangers à son sujet.
Ce courtisan si fin, cet homme d' un esprit
prodigieux, n' est plus le même dans l' art poétique,
et je ne le reconnois qu' à plusieurs traits

épars, traits de foudre, mais qui s' éteignent
au même instant qu' ils s' embrasent ; ce qui me
fait croire qu' il n' avoit pas dessein de donner
un art poétique, et que c' est une simple épître
à laquelle on a donné dans la suite ce nom
fastueux et déplacé.

Quand il dit qu' il ne faut pas accoupler les
serpens avec les oiseaux, ni les agneaux avec
les tigres ; qu' un sujet comique ne doit
pas être rendu en vers tragiques ; certes il
parle à l' aîné des Pisons, et non aux poètes.
Quand il affirme d' un air sérieux qu' il ne faut
pas faire cuire des entrailles humaines sur la
scene, comme s' il parloit à des poètes cannibales,
certes il donne une monstrueuse idée
du théâtre latin. Ensuite, lorsqu' il avance
gravement qu' il y a une grande différence entre
un valet qui parle et un héros, il

p273

se fatigue à tracer de ces vérités triviales, qui
sont bonnes à enseigner tout au plus aujourd' hui
aux jeunes gens qui commencent leur
rhétorique. Ce qu' il prononce sur le théâtre
rentre dans le mauvais goût des tragiques latins,
qui ne nous ont pas laissé une seule pièce
supportable. Si Horace eut mis dans cet
ouvrage ce coup-d' oeil élevé, ce ton de législateur
qu' on lui attribue, il auroit senti que
le choeur étoit un hors d' oeuvre non vraisemblable,
qu' il falloit le bannir, plutôt que de
*l' exhorter à prier les dieux en faveur de
l' innocent, à faire descendre le tonnerre sur le
coupable* . Il n' auroit pas parlé si longuement des
flûtes, qui n' étoient qu' un accessoire à la
tragédie : il n' auroit pas adopté la ridicule
coutume d' introduire un satyre au milieu d' une
tragédie, pour égayer le peuple qui revenoit ivre des
sacrifices : précepte grotesque.
Si Horace parle de la fiction, on croiroit
d' abord qu' il va traiter ce point important digne
d' exercer un poète philosophe. Horace se
borne à dire que le poète ne doit pas retirer
vivant de l' estomac d' une magicienne un enfant
qu' elle vient de manger. Il ajoute tout

p274

de suite que les graves sénateurs exigent des choses plus instructives.

Une grande erreur, c' est quand il croit l' art aussi nécessaire que le génie pour faire un poème, maxime peut-être avantageuse à sa petite maniere, lui qui n' avoit point fait de grand et solide ouvrage, mais des morceaux ingénieux, délicats et finis ; mais absurde dans un poète qui parle de la poësie, et qui devoit sentir que les grandes nuances sont jettées par un instinct créateur, don de la nature ; qu' il n' y a point de poétique pour former les Homere, les Sophocle, les Euripide : que ce sont eux qui servent à instituer les regles, après les avoir créées. Au lieu d' examiner et de suivre cette question profonde, il l' abandonne, et dit simplement *que l' union de la nature et de l' art aura un effet heureux* ; ce qui est d' une sagacité rare, étonnante !

Il resteroit plusieurs observations à faire sur cette maigre épître, où une foule de commentateurs ont trouvé l' art approfondi ; ce que je crois sans peine, car ils se voyoient eux-mêmes de niveau avec l' art : mais il m' est impossible d' y rencontrer les vues qui n' y sont

p275

pas, quoique j' aie tâché de procéder à la maniere du docte Matanasius.

Ses idées sont pressées, je l' avoue, mais avec une affectation qui pourroit faire croire qu' il vouloit se tirer d' embarras sur plusieurs articles, en se donnant le ton d' un oracle. Il est moins serré dans des objets qui ne demandoient pas autant de développement.

Résumons : les flûtes, les chœurs, la cithare ayant disparu, ainsi que le haut cothurne et les masques, la poétique des anciens ne peut gueres nous convenir : c' est comme si on étudioit pour l' assaut d' une ville, quelles étoient les forces du belier et de la baliste, au lieu de combiner l' art de pointer géométriquement une belle batterie de canons.

Je serai une fois de l' avis de Jules Scaliger, qui préféroit l' art poétique de Vida à celui d' Horace. Vida a de la méthode, de l' art, de la souplesse, une certaine fécondité ; il fait aimer la poësie, il en parle avec transport : il a l' enthousiasme de son art, enthousiasme qui ne touche pas à la phrénésie, mais à un sentiment vif et profond : son ame se délecte à donner

des préceptes, non d' un air mordant et dogmatique, mais avec une grace, une aisance, un ton aisé et persuasif, enfin avec une

p276

gaieté aimable. C' est un maître qui caresse son disciple, qui l' encourage par des paroles pleines de douceur, qui lui parle d' un style un peu diffus, mais convenable à l' âge et à la situation de celui qui l' écoute. Il n' a point les coups de burin d' Horace, parce qu' il n' avoit pas son génie ; mais il est plus clair, plus varié, plus instructif, plus touchant. Quelle belle ame se répand dans ces vers :

" *nestrum... etc.* "

l' art poétique de Boileau contient des vers admirables, et qui ne peuvent sortir de la mémoire : jamais le bon sens ne s' est expliqué

p277

avec plus de précision, de force et de clarté ; mais ce bon sens n' est que vulgaire. Les vues de Boileau sont justes, mais étroites ; et rien ne me prouve mieux que Boileau n' étoit pas né poète, que son art poétique : écho servile d' Horace, il a avoué lui-même qu' il n' étoit *qu' un gueux revêtu de ses dépouilles* , et tout en riant il a dit la vérité. Les préceptes qu' il donne de son chef, se ressentent des bornes de son imagination. La poésie n' y est ni sentie, ni appréciée : nul élan, nulle verve, nulle chaleur. Précepteur froid, il parle de

p278

la rime, de l' hémistiche, de la césure ; il s' étend sur le sonnet, le rondeau, la ballade ; etc. Mais l' art n' y est point apperçu en grand et dans son essor : c' est l' accessoire qui arrête sa vue attentive ; c' est l' *art du rimeur* , enfin, comme on l' a dit si bien avant moi. En effet sa maniere est plus propre à étouffer l' audace du poète, qu' à la faire naître ou à la nourrir. Pour présider aux jeux olympiques, ce n' étoit pas assez de commander, assis, du geste ou de la voix ;

il falloit savoir animer les coursiers et faire voler le char sous une roue fixe et rapide. Quand il fait le procès au Tasse, qu' il n' a point entendu, il décele le peu d' idées qu' il avoit par lui-même, lorsqu' il n' étoit pas étayé par des exemples tirés des anciens. Quand il blâme Quinault, et qu' il ne dit rien de La Fontaine, qu' il est sobre de louanges envers Corneille et Moliere, il dévoile une ame envieuse et jalouse, ou, si vous l' aimez mieux, un tempérament de glace. Boileau étoit un homme froid.

p279

On ne sait pourquoi il veut que l' amour paroisse sur la scene une foiblesse, et non une

p280

vertu. C' est sous ce dernier aspect qu' il est d' un grand exemple et qu' il élève l' ame, au lieu de l' affoiblir. Mais il étoit trop étranger au langage des passions pour discuter ce point intéressant, qui surpassoit sa portée. Il étoit loin de sentir que l' amour rend, pour ainsi dire, l' homme qui en est plein, un être sacré, et que dès qu' un tel personnage vient à paroître il nous fait croire tout ce qu' il veut. Boileau n' auroit pas compris Zaïre : il avoit condamné Rhadamiste. Beau jugement !
Accoutumé à juger les ouvrages, et non les noms, voici ce que je pense des anciens législateurs du Parnasse. Ils m' ont tous paru bien au-dessous de leurs sujets, et après y avoir réfléchi je ne suis point tenté d' effacer mon jugement. Il m' eut été facile de le motiver en détail, mais cela auroit été trop long : d' ailleurs ma décision n' est pas d' une assez grande importance pour cela.
Je trouve un plus grand nombre d' idées justes, neuves, fécondes, vraies, philosophiques, dans la poétique de M Diderot, et dans celle de M Marmontel ; mais on continuera

p281

toujours à louer les morts, et à dénigrer les

vivans. Il faut qu' un auteur soit empreint du cachet de la mort, pour que ses productions aient droit aux éloges de certains littérateurs. Je conseille néanmoins aux jeunes gens de lire ces deux poétiques modernes, préférablement à toute autre, en y joignant surtout l' épître sur *la composition originale de Young* , vraie poétique du génie, comme celle qui découvre un plus grand ordre de choses, qui nourrit le plus l' audace de l' écrivain, généralise ses idées, aggrandit son art, lui fait secouer le pli de l' habitude et mépriser les cris imbécilles des critiques ineptes, faits pour peser des mots et non pour juger d' un art qui n' est point de leur ressort. *on a vu un homme* , dit-on, *qui après avoir prodigué les plus belles leçons sur la tactique, ne savoit pas faire faire à droite à trente soldats.* voilà l' image de nos dissertateurs.

p282

CHAPITRE 25

de Racine.

on a pour Racine une admiration excessive et qui va jusqu' à l' exclusion. Avant de m' expliquer sur ce poète, afin de n' être point lapidé par ses très fanatiques admirateurs, j' avouerai que jamais l' écrivain n' a poussé plus loin la douce harmonie du vers, l' enchantement du langage, la précision heureuse, et le fini de l' élocution. Est-on content ? Mais pourquoi ce grand poète, tout bien traduit qu' il est, n' est-il plus le même aux yeux de l' anglois, de l' allemand, de l' italien, de l' espagnol, du russe ? Pourquoi n' a-t-il pu franchir les limites de notre nation, comme Corneille, Voltaire et Moliere ? C' est que ses beautés appartiennent principalement à notre idiome, qu' elles ne peuvent s' en détacher ; et séduits que nous sommes par cette élégance inimitable,

p283

nous fermons les yeux sur les autres parties qui lui manquent, parties plus essentielles et plus importantes. Il n' est pas peintre,

comme Corneille : il n' a point cette variété qui tient du prodige, la profondeur de ses idées, la grandeur de ses caracteres, de son élévation, sa force, sa majesté. Il est trop dépendant de son art ; il s' observe trop pour me faire perdre de vue sa touche étudiée. Corneille est plus naturel au milieu de ses négligences. Racine ne connoît pas, comme lui, la vivacité du dialogue et la plénitude de deux caracteres qui se pressent et se choquent : cette logique étonnante lui a été inconnue. Lorsqu' il est sublime dans Phedre, dans Britannicus, dans Athalie, c' est à l' aide d' Euripide,

p284

de Tacite, ou de l' écriture sainte. Ses tragédies sont une espece de mosaïque pour quiconque a lu les anciens. Un homme qui mettoit tant d' esprit à déguiser ses heureux larcins, a rarement volé de ses propres aîles. Aussi je n' apperçois presque jamais en lui les mouvemens impétueux de la passion, son délire, ses fureurs : rarement il s' oublie, rarement il a cet abandon, l' éloquence des ames fortes, une gravité imposante et majestueuse. Une douleur discrete, des emportemens réfléchis, des gémissemens cadencés, une bienséance héroïque, voilà ce qui remplace ce trouble, ces écarts, ces transports qui nous enlevent, lorsque nous voyons Ajax furieux, Philoctete faisant retentir une isle de ses cris, Oedipe embrassant ses filles, Clitemnestre criant à son fils de l' épargner, Prométhée attaché au rocher, ainsi que les adieux d' Andromaque, le désespoir d' Hermione, les regrets de Pelée, les discours d' Hercule à son fils, etc. Il n' a pas même toujours sçu copier les anciens avec avantage ; il a manqué de nous représenter dans HIPPOLYTE un jeune homme, qui, paré de son innocence et de son courage, a été inaccessible

p285

aux atteintes de l' amour, en méconnoît et en redoute le poison. Ce caractere étoit neuf, il étoit tracé dans Euripide, à quelques traits près un peu trop farouches. Racine l' a dédaigné. Corneille ne l' eut pas fait.

Il mêle les moeurs antiques et modernes, et pour les manquer toutes deux, ce sont des

p286

françois qui portent des noms grecs. Le reproche que l' on lui en a fait est juste, et subsistera d' autant plus que l' art ira en se perfectionnant. Je ne vois pas dans Iphigénie en Aulide, le peuple féroce qui sacrifie des victimes humaines : *en tendant, victime obéissante, au fer de Calchas une tête innocente*, Iphigénie ment à la nature et à son coeur. Ce n' est point ainsi que la fille de Jephté nous est représentée dans l' écriture : elle demande un délai, elle emmene ses soeurs attendries, elle va pleurer sur le sommet des montagnes une virginité que la cruelle mort doit moissonner. Achille n' est point l' Achille d' Homere, il s' en faut de beaucoup. Le superbe Agamemnon n' est point développé. Est-il fanatique ? Est-il orgueilleux ? Est-il ambitieux ? Est-il foible ? Je ne sais. Mais le rôle de Clitemnestre, ou plutôt ses cris, sont admirables : elle n' est au fond cependant qu' une très auguste bourgeoise. La partie quarrée d' Andromaque pourroit offrir une double action à l' oeil de la critique ; mais le rôle d' Hermione doit faire pardonner bien des choses, et surtout des vers qui sentent l' idylle et l' églogue. Bajazet et Athalide

p287

ont l' air de deux jeunes personnes qui se voient à la grille. Le costume du serrail est totalement oublié. Le vizir n' a que la premiere scene, et s' il dit quelques vers de caractere, il n' agit point d' après son caractere. La piece, en général, est languissante et dépourvue de coloris. Mithridate dégrade son beau caractere, qui se fond dans une intrigue amoureuse : ce héros perd à l' instant sa majesté et l' intérêt qu' il imposoit par sa haine contre les romains, intérêt bien plus vif que celui que l' on prend à son amour. Berenice et le roi de Comagene font un peu sourire, et je ne sais pourquoi Titus paroît encore petit en faisant un sacrifice héroïque. Si l' on ajoute presque tous ses

p288

cinquieme actes, terminés sans un certain effet, et cet amour qui vient toujours mêler ses langueurs et ses plaintes aux tragiques attentats des héros, on pourra peut-être ne pas trouver mal-fondés les reproches qu' on fait à cet illustre poète de n' avoir pas creusé son art. Il est représenté en France comme le modele le plus parfait qui existe ; mais je suis de l' avis des étrangers, qui le trouvent généralement un peu foible, malgré son goût exquis et ses vers achevés.

Il faut étaler au théâtre la passion de l' amour dans toute sa force, ou ne la pas traiter. Je suis de cette opinion, parce qu' une passion vigoureuse élève l' ame, et qu' une passion vulgaire

p289

l' amollit ; mais je trouve Racine reprehensible d' avoir subordonné tout à l' amour, d' avoir fondé sur ce sentiment unique le principal intérêt de ses pieces. Rien n' énerve, rien n' affoiblit plus l' ame que ces molles impressions, surtout lorsqu' elles sont fondées sur l' exemple des héros. Corneille, en faisant de l' amour une passion secondaire, l' a mis à sa véritable place, et nous a enseigné que la patrie, le devoir, la vertu, étoient les augustes passions, dignes de l' homme et préférables à toute autre. Ses amans s' énoncent foiblement, mais ils agissent bien, et les Horaces nous apprennent le rang que les femmes devroient tenir dans la vie civile.

Je sais bien que je serai traité de *barbare* , et, qui pis est, d' *homme sans goût* (car c' est le terme prodigué), pour avoir osé ne faire qu' une demi gènesflexion devant l' idole de la nation, et celle des femmes ; mais il ne m' est pas donné de sentir autrement. Cela dépend, comme

p290

on dit, de notre organisation. J' ai lu Racine au moins autant que ses adoreteurs les plus passionnés ; je sais l' admirer, mais je lui préfere et Corneille et Voltaire. Celui-ci,

p292

dira-t-on, n' a cessé de préconiser l' auteur d' Andromaque. Mais Voltaire est plein d' adresse et d' esprit ; il sent qu' aux yeux de la postérité il ne redoutera pas le parallele avec Racine, et qu' il pourra fléchir devant Corneille, quand le tems aura un peu enlevé de la fraîcheur du coloris moderne. Aussi a-t-il fait tomber

p293

sur l' auteur du cid toute l' amertume d' une critique minutieuse, fine, emportée, et souvent dure, quoique quelquefois assez juste. Il faut voir représenter Corneille pour en sentir tout l' effet. Les incorrections, les négligences disparaissent alors, et l' on aperçoit le grand peintre qui vivifie un caractere et lui imprime une marche qui ne se dément point. Il y a dans cet auteur mille traits de situation (car il n' abandonne jamais sa scene pour poétiser) qui réunissent la beauté théâtrale et la vérité historique. C' est bien dommage qu' il n' ait pas assez soigné son style ; mais ses plans n' en sont pas moins admirables. Plus l' auditoire sera bien composé, plus ses tragédies enleveront d' applaudissemens ; et j' ai entendu plusieurs fois des cris d' admiration échapper à plusieurs gens de lettres, comme si ces mêmes traits leur étoient nouveaux.

On juge trop des pieces de théâtre dans la solitude du cabinet : on prend alors le microscope en main, et l' on grossit tout à son aise les taches et les fautes du poëte. C' est un plaisir délicieux pour bien des hommes de rabaisser par un raisonnement insidieux les applaudissemens que telle piece a reçu au théâtre ; on décompose une renommée, et l' on croit pouvoir l' anéantir. Mais il faut avouer (quoi qu' on exige aujourd' hui), que le drame est fait pour la représentation, et non pour la lecture. Lorsqu' il a réussi devant le public assemblé,

p294

le poète a rempli sa tâche. Le drame est comparable à ces grandes compositions italiennes, qui ne peuvent avoir le fini de l'école flamande, parce qu'il faut de grands traits, plutôt qu'une manière exacte et scrupuleuse. Une symphonie ne demande-t-elle pas un orchestre ? C'est quand tous les instruments partent à la fois, qu'on est frappé de l'assemblage des sons, et qu'on entend resonner la basse fondamentale. Ainsi tel poète peut fort bien ne pas charmer à la lecture, et aidé des acteurs produire un très grand effet sur la scène ; il sera sans doute inférieur à celui qui réunira les applaudissemens du public et les suffrages du cabinet, mais il sera exempt de blâme, parce qu'il peut dire : *mon drame est fait pour la perspective du théâtre, je ne l'ai composé que sous ce point de vue* ; et le critique avec sa mauvaise humeur n'aura rien à répondre de solide.

CHAPITRE 26

si le drame admet ou rejette la prose.
il me reste à examiner une autre question, moins délicate que les précédentes, mais qui sans doute excitera beaucoup plus de rumeur à proportion de sa frivolité. En France on ne touche pas impunément à la musique ou

p295

à la poésie. Comme il est facile de déraisonner sur ces matières, on en use amplement. On ne renoncera pas à ce beau droit, trop précieux à la nation, et ce chapitre de nos folies ne sera pas le moins réjouissant pour la postérité, si toutefois elle daigne un jour s'occuper de ces bagatelles, qui causent tant de bruit parmi nous, à mesure que les objets en sont plus indifférens.

Je soutiens que le drame doit être écrit en prose, de préférence aux vers. Je ne serai que l'écho de La Motte : je n'aurai point son esprit ni son style, mais je ne m'en sens pas moins le courage d'adopter ce qui a été dit avant moi, comme étant plus conforme à la nature et à la vérité, malgré les décisions contraires de tous les littérateurs présens et futurs, quel que soit leur nombre et leur autorité. Pourquoi voudroit-on exiger d'un poète dramatique

p296

qu' il écrivît en vers ? Ne lui suffit-il pas d' être précis, élégant et harmonieux ? Demandez des vers à un poète épique, c' est le poète qui parle, qui embouche la trompette ; mais dans le drame c' est le personnage seul qui doit paroître, et non l' auteur.

La poésie (c' est-à-dire un langage rempli d' images et de sentiments) réside-t-elle dans le nombre des syllabes, le repos des hémistiches et la rime ? Le contraire a été prouvé.

Notre mètre alexandrin est lourd, pesant, et l' éternelle monotonie qu' il enfante, se fait sentir jusques dans Racine et Voltaire. Notre poésie n' a certainement pas la grace, l' aisance, la fierté libre et mouvante de la poésie ancienne. Notre vers, rebelle à saisir, a des entraves perpétuelles. Sur le théâtre la prose paroît devoir faire plus d' impression et mieux concourir au but proposé. La prose a plus de souplesse, de simplicité, de grace, d' ingénuité ; est généralement plus lue, et peut devenir aussi

p297

noble et aussi véhémence que les plus beaux vers. On sait qu' elle n' est pas moins difficile à composer.

Si donc un auteur dramatique doit plutôt s' étudier à être vrai, que de s' amuser à charmer l' oreille du retour des mêmes sons, ce n' est point la rime qu' il doit chercher, c' est l' expression précise et rigoureuse. S' il écrit avec force, avec vérité, avec chaleur, il sera poète, quoiqu' écrivant en prose ; qu' il manque à l' hémistiche, mais qu' il parle au coeur. Cette rime si vantée (qui n' est elle-même qu' un accessoire de la versification et qui n' entrera jamais dans l' essence de la poésie) est inconnue à nos voisins. Nous seuls en sommes

p298

les adorateurs forcenés, nous convenons que nous devons y tenir, parce que nous n' avons

pas d' autre moyen de distinguer la poésie de la prose. C' est avouer ingénument que notre poésie n' a pas un caractère distinctif, et cela est très vrai : c' est-à-dire, en d' autres termes, qu' il vaudroit mieux perfectionner la prose, lui donner du nombre, de l' harmonie, de la force, créer un rythme riche et varié, plutôt que d' enchaîner en douze syllabes les mots d' une langue qui se refuse à l' inversion, à la hardiesse des tours, à la liberté audacieuse de l' écrivain.

Que de pensées vraies et justes, sacrifiées à la tyrannie de la rime, qui par son despotisme ramène constamment certains mots, qui devraient être à jamais exclus et qui reviennent sans cesse. Quel déluge de plattes tragédies, qui ont un air de prétention, parce qu' elles portent ce nom imposant et qu' elles sont en vers ! On sent, en les lisant, que la versification n' est qu' un art purement mécanique, et qu' on peut faire quatre mille hémistiches et deux mille rimes sonores, sans être éloquent, peintre ou poète, un seul instant.

p299

écoutez un excellent acteur, il met tout son art (par l' impulsion seule de la nature) à faire disparaître le grelot de cette rime qui fatiguerait bientôt l' auditeur : il deviendrait ridicule pour peu qu' il appuyât sur ce qui a coûté tant de peine à l' écrivain ; et celui qui dédaignant d' assujettir tous ses pas à des règles capricieuses, ferait couler des larmes et remuerait tous les cœurs par la seule force du sentiment et de l' expression, ne serait-il pas en droit de dire à ses rivaux : *je fais autant que vous, avec moins de travail et moins d' effort... etc. .*
il faut , dit Gravina, *il faut quelquefois imprimer*

p300

finement au discours un caractère de négligence,... etc.

cette contrainte gênante a dû éteindre plus d' une fois l' enthousiasme du génie ; il a dû nécessairement se ralentir en courant après une

beauté factice. De beaux vers, en produisant un autre enchantement, détruisent l' enchantement réel. Des héros qui accouplent

p301

des rimes ! Ce langage singulier seroit la chose la plus inconcevable, si tous les autres arts ne présentent un goût bizarre, que l' habitude et l' imitation fortifient et rendent respectable.

Ce n' est donc pas *le langage des dieux* , mais le langage des hommes qu' il faut produire sur le théâtre ; puisque ce sont des hommes qui parlent, il faut revêtir le drame de la diction qui lui convient.

Les grecs et les romains (dit le pere Brumoi, dont le tact étoit si délicat) avoient remarqué que le vers alexandrin et le vers usité dans les odes, étoient trop pompeux pour convenir à la douleur qui gémit, et à des malheureux qui conversent. Ils avoient imaginé le vers jambe, qui par sa prosodie facile et coulante

p302

approchoit de la prose, et imprimoit un caractere de vérité au dialogue, qui en devenoit plus naturel et plus libre. Ils reprenoient la mesure qui caractérisoit l' élévation et la pompe dans les choeurs, parce qu' alors le poète devoit favoriser le mouvement et le chant, marier la danse et la musique, et qu' il ne s' agissoit plus de conversation entre de véritables acteurs.

Dacier lui-même (ce qui est étonnant) a observé que notre tragédie est malheureuse de n' avoir qu' une sorte de vers, qui sert en même tems à l' épopée, à l' élégie, à l' idylle, à la satire, à la comédie. On a beau en rendre le tour plus ou moins simple, et plus ou moins majestueux, outre que cette souplesse à changer de ton étoit plus facile au vers hexametre des latins et des grecs, dont les cadences sont

p303

susceptibles d' une extrême variété ; notre vers

ne suffit pas à diversifier des poèmes d' un goût si dissemblable : du moins il ne nous dédommage pas de tant d' especes de versifications que les langues anciennes ont par dessus la nôtre. Et si cela est vrai pour des tragédies, où il s' agit de grands intérêts, où la noblesse des personnages semble excuser le faste de la diction, combien cette vérité recevra-t-elle un nouveau degré d' évidence, lorsqu' il s' agira du drame, où il faut suivre la nature pas à pas, où elle seule doit dicter l' expression, parce que les caracteres qu' on y représente étant pris dans la société civile, la rime et la mesure deviennent des objets, sinon ridicules, du moins inutiles.

p304

J' ai remarqué que dans la tragédie les vers excellens et que l' on retient sont absolument prosaïques, qu' ils ne faisoient un grand effet qu' autant que la pensée étoit rendue d' une maniere naturelle. Cléopatre dit à Ptoloméé, son frere, lui parlant de César qui arrive : " allez lui rendre hommage, et j' attendrai le sien. " quoi de plus noble, de plus fier, de plus élevé et de plus simple, que l' expression ? Est-ce la rime, est-ce la mesure, est-ce le repos qui rend ce vers admirable ? Qu' on y prenne garde, tous les beaux vers qui frappent dans les situations intéressantes, sont prosaïques comme celui-là. Les vers épiques déplaisent ; ceux-ci plairont toujours : " on ne peut desirer ce qu' on ne connoît pas... etc. " on reproche souvent à des vers d' être prosaïques, il faudroit leur reprocher d' être froids et inanimés. Je suis très fondé à croire que beaucoup de vers sont très mauvais, parce qu' il n' y a point du tout de prose.

p305

D' où vient donc cette ridicule manie de cadencer et de rimer des expressions qui n' ont besoin que de noblesse et de précision ? De chérir une pensée commune, dès qu' elle est habillée en vers ? De l' habitude qui soumet tous les esprits, et du despotisme littéraire, qui

(comme tout autre) commande jusqu' à ce qu' on ose le braver.

Débarrassés de pareilles entraves, qui de leur propre aveu leur ont toujours pesé, nos poètes auroient produit des chef-d' oeuvres en plus grand nombre, et leur plume, plus libre, abandonnée au sentiment, auroit tracé peut-être des beautés qui nous sont inconnues : *mais on*

p306

est des siècles entiers, dit Fontenelle, à revenir de ces sortes de fantaisies une fois établies parmi les hommes, même après que l' on en a reconnu le ridicule .

CHAPITRE 27

des soi-disant critiques.

je suis bien sûr que ces idées seront combattues aigrement par ces critiques qui se baptisent sans pudeur du nom d' *hommes de goût par excellence* , et qui n' ont qu' un genre de critique étroit et rampant, comme l' horizon de leur vue ; mais je suis encore plus certain que ces mêmes idées seront bientôt adoptées par le plus grand nombre, parce que je puis dire l' avoir consulté, et que ne donnant rien aux préjugés qui m' étoient les plus chers, j' ai suivi la nature, la vérité, et qu' avant tout je me suis fait le procès à moi-même.

Ce que j' ai dit ne détruira point le talent de ceux qui écrivent supérieurement en vers, et ne corrigera pas ceux qui riment froidement, durement et opiniâtrement. Chacun suivra son goût, et je suivrai le mien : permis à tout le monde de faire une tragédie en vers, ou un drame en prose. Celui qui fera verser le plus de larmes, qui, les larmes essuyées, se fera lire

p307

encore, obtiendra la palme, malgré toute opposition contraire.

La république des lettres est moins libre que jamais ; les académies et les journalistes en sont les véritables fléaux. Chacun veut tyranniser son voisin, et le soumettre à son

code littéraire. C' est-là le plus grand obstacle que je connoisse aux progrès de l' art. Le génie poétique étoit plus hardi dans l' enfance des sociétés, et se déployoit avec plus de force et d' aisance. Tous ces arts raffinés, toutes ces regles minutieuses ont éteint son feu et ralenti son essor. Qu' on lui rende sa liberté primitive, il reprendra son énergie, il étonnera de nouveau la patrie, il rallumera sur son front les rayons de sa gloire éclipsée. Le génie est de tous les pays et de tous les tems.

Un goût factice et faux veut remplacer le goût simple et naturel. Chacun dit : imitez mon allure, et n' en prenez point une autre, si vous voulez avoir bonne grace dans votre démarche et dans votre maintien : on diroit de maîtres à danser, qui prescrivent des pas ; mais la jeune

p308

filles sveltes et légères, parées de sa jeunesse, de sa vivacité et de ses graces, rit du pédagogue, et, quoique moins savante, en sait plus que lui. Les folliculaires, vermine rongeante et indestructible, surviennent et obscurcissent les choses les plus claires ; quand ils ont cité quelques grands noms, ils ont tout dit, car ils

p309

n' ont point d' autre point d' appui, et ne marchent qu' étayés par l' autorité d' un mort. Celui-ci, dont la tête griffonne et qui se gendarme contre un genre nouveau, uniquement parce qu' il n' en a pas entendu parler dans sa jeunesse, et que dans une feuille écrite depuis vingt ans, et oubliée le lendemain, il a combattu d' avance ce qu' il ne soupçonnoit pas. Celui-là annonce lamentablement une prochaine décadence, et prend sa mauvaise humeur

p310

et son insensibilité pour une conviction parfaite. Un troisieme est las de littérature, parce qu' il n' en a fait toute sa vie qu' un métier

servile, et sa plume, lui devient aussi pesante que la rame l' est au bras d' un galérien. Tel autre que presse un dîner, expédie un extrait comme un juge affamé expédie une sentence : l' arrêt porté contre le grand homme ressemble à celui qui fit périr Socrate. Celui-ci ne veut que des esclaves, en voulant faire des imitateurs, parce qu' uniquement occupé de ce qui s' est fait jusqu' à lui, il n' a jamais porté son regard sur ce qu' il étoit possible de faire. Le

p311

dernier de tous, enfin, est un égoïste, dont la présomption fait presque toute la richesse, qui se croit envié et qui n' est qu' envieux, qui se loue indirectement en déchirant les autres, qui parle des arrêts qu' il hazarde comme des arrêts de la cour d' Apollon, qui prétend que la postérité répétera sa voix, et qui est tellement identifié au ridicule, par un amour-propre enraciné dont il ne guérira pas, qu' il ne se reconnoîtra point dans ce portrait, quoiqu' assez ressemblant. Il est vrai que tous ces beaux jugemens sont consignés dans des greffes, où la multitude de sottises empêche qu' aucune d' elles ne soit distinguée par le trait qui la caractérise. On laisse-là dormir les erreurs et les inepties, parce qu' elles sont dans le vase fait pour les contenir. D' ailleurs c' est trop en parler, elles tendent tous les mois, par un poids invincible, à descendre à jamais dans le large gouffre de l' oubli.

p312

La critique n' est point l' apprentissage d' un jeune homme, qui fier de quelques idées superficielles se presse de décider avant que d' être instruit. Ces jeunes imprudens ont une confiance égale à leur témérité, ou plutôt ils veulent se faire lire à quelque prix que ce soit. Ils se croient auteurs, et prennent l' accueil qu' ils ont reçu de la malice publique comme une preuve de talent ; ils s' enfoncent dans ce déplorable métier et deviennent méchans à raison de leur impuissance. Une première injustice invite toujours à une seconde ; ils finissent par vomir des bêtises, des injures, des calomnies, et

par se croire redoutables, lorsqu' ils ne sont que méprisés.
Le vrai critique n' existe point en France. Il

p313

ne se contenteroit pas de savoir moucher la lampe ; il sauroit aussi y verser de l' huile : il embrasseroit un ouvrage sous un point de vue général, il ne seroit ni chagrin ni envieux, ni dédaigneux ; triste sentiment qui ferme l' ame à toute espece de connoissances.
Le vrai critique seroit né bon, posséderoit un caractere excellent, et tempérerait ainsi ce que la censure a d' amertume. Il ne prendroit pas un air de supériorité ; car si l' envie de rabaissier et de nuire échappe ou perce, on apperçoit l' homme et il perd toute confiance : il n' est plus qu' un satyrique qui se venge ou qui attaque, et l' homme le plus ingénieux ne conserve alors que les traits de détracteur odieux, ou ceux d' un censeur vétillard. Enfin le vrai critique

p314

feroit voir le respect qu' il a pour soi-même, à la maniere dont il respecteroit les autres ; il appuyeroit sur les beaux endroits, car le mauvais n' a pas besoin d' être connu ; il *iroit à la chasse des idées* , comme dit *Helvetius* : doué d' un penchant généreux à relever ce qui est bon, il en enrichiroit ses observations ; et où est le livre où il ne se trouve pas quelque chose, dont celui qui sait penser fait son profit ?
Les mauvais livres instruisent comme les bons ; ils marquent les écueils : il vaudroit mieux montrer les causes du naufrage, que d' insulter au pavillon du vaisseau submergé.
Je ne parle point ici de ses connoissances, qui doivent être très vastes : cela formeroit un chapitre à part. Je ne parle point encore de ce tact exquis, qui identifieroit son ame avec celle de l' auteur, qui descendroit pour ainsi dire dans l' abîme de sa pensée, qui devineroit ce qu' il n' a pas voulu, ce qu' il n' a point pu, ou ce qu' il n' a pas su exprimer. Je parle ici seulement de sa douceur, de sa modération, de son honnêteté, afin qu' il ne soit pas

p315

emporté par ses propres idées, et qu' il ne se laisse point aller à l' épigramme impérieuse, si voisine de l' envie.

La république des lettres auroit grand besoin d' un pareil homme, mais il n' y a qu' un sage qui soit digne de prononcer souverainement sur les ouvrages de ses compatriotes. Plus il est près d' eux, plus il a besoin d' être supérieur aux atteintes imperceptibles de l' amour-propre.

Le sage sauroit qu' il n' est permis de blesser que pour guérir, et que noter des fautes n' est point les faire disparaître.

Le critique qui de nos jours s' intitule ainsi, est un être fort plaisant, et qui seroit bien digne assurément des crayons d' un Moliere.

p316

Comme il se croit le talent d' apprécier, il se juge intérieurement partagé, comme l' auteur, des dons du génie : il est aussi fier de juger que l' autre l' est de produire ; il s' estime tout aussi digne de l' admiration publique pour savoir assigner la place d' un écrivain, que celui-ci pour l' avoir méritée : peut-être se croit-il dans quelques instans le maître de l' auteur dont il a relevé les défauts. Cet orgueil si risible n' en est pas moins commun. On se souvient de ce pédant qui rougissoit toutes les fois qu' on louoit en sa présence Virgile, Horace ou Cicéron ; comme il expliquoit en chaire ces trois auteurs, il s' attribuoit modestement les éloges qu' on leur donnoit. Il en est de même de nos critiques ; ils croient bonnement placer leurs noms à côté de ceux des grands hommes qu' ils louent ou qu' ils déprécient.

p317

Heureux qui peut oublier ces cigales importunes !
Heureux le sage qui n' oubliant point ses principes, ne revient point sur ses pas pour se donner le soin de les écraser ! Il faut, (dit un homme d' esprit) il faut laisser au tems le soin de planter notre opinion dans la tête de celui qui ne la combat que par entêtement. Ne

lui envie pas l'honneur de se persuader qu'il s'est converti de lui-même. On ne veut devoir la vérité à personne. On n'abandonne souvent une opinion fautive que longtemps après qu'on vous en a démontré la fausseté.

CHAPITRE 28

à un jeune poète.

non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple.
Volt.

Toi, qui te sens une étincelle de génie,
qu'as-tu besoin de t'entourer de poétiques
et de daigner les consulter tour à tour ? Il
me semble voir un général qui, impatient de
voler à la victoire, seroit retenu par les conseils
timides de chefs subalternes dont les perpétuelles

p318

objections ne tendroient qu'à éteindre
son courage. Obéis à ta fougue ; elle en sait
plus que les règles. Que t'apprendront Aristote,
Vida, Horace, Scaliger, Boileau ? Des
lieux communs, des vérités triviales ; jamais le
secret de la composition. Il est en toi, il est
à toi, si tu sçais le développer. Rejette ces
leçons froides, décousues, inanimées, où le
pur bon sens parle, mais où jamais l'instinct
poétique n'est mis en jeu. Ces faiseurs de préceptes
auroient tout aussi bien donné des règles
sur la peinture et sur la tactique, parlé
des couleurs et des évolutions militaires, mais
sans former aucun peintre, aucun général. On
a remarqué que les impuissans ne cessent de faire
des raisonnemens à perte de vue sur le mystère
de la génération ; l'homme bien constitué
procrée son semblable et ne disserte point.
Fuis donc tous ces littérateurs qui s'offrent
pour guides et qui croient avec des mots pouvoir
tracer la route du génie, qui particularisent
ce qui doit être généralisé, qui isolent les
vérités, et faute de les lier ensemble ne répandent
sur l'art qu'un jour louche et douteux.
Tu me demanderas : à quel signe pourrai-je
connoître que j'ai une parcelle de ce feu sacré,
nécessaire pour produire ? Au degré d'estime

p319

que tu auras pour les grands génies qui t'auront précédé. Si ton cœur est agité à leur nom, si ton âme est émue au souvenir de leur gloire ; si posant-là le livre, tu sens éclore au dedans de toi les semences de tes productions futures, et que dominé par l'enthousiasme de ton art tu le préfères à tous les avantages de la fortune, tu es appelé : dis avec le Corrège, *et moi aussi je suis peintre*. Si, au contraire, tu es tiède ; si la poésie n'est pour toi qu'un délassement ou une jouissance paisible ; si tu te dis, ces grands hommes avec tout leur génie ont été malheureux, persécutés : crois-moi, sois plus fortuné qu'eux, ne te livres pas à l'art que tu estimes avoir fait leur malheur, choisis un poste où les grands mouvemens de l'âme soient moins nécessaires : nos ateliers, nos manufactures t'attendent ; il vaut cent fois mieux pour elles et pour toi être un artisan sagement occupé des premiers besoins de la société.

Tu voudras savoir ensuite si tu es né pour le genre dramatique : écoute, si dans la société tu examines chaque caractère, si les nuances te frappent, si ne perdant pas de vue les ressorts primitifs de leurs passions, tu observes parmi les hommes une différence étonnante, si tu sais bien distinguer le vice du ridicule, rire de

p320

l'un, être profondément indigné de l'autre ; si ce qui est muet et inanimé pour le vulgaire te parle éloquemment : voilà des signes évidens de ta vocation. Quand tu sauras lire dans les yeux de l'homme, tu en sauras plus que la plupart des livres ne peuvent t'en apprendre.

Mais la poésie dramatique est bien étendue, puisqu'elle embrasse tous les individus qui se meuvent sur le théâtre de l'univers. Tu voudrais connoître à quel genre tu dois te livrer : à celui pour lequel tu te sentiras un penchant invincible, que tu défendras, que tu admireras exclusivement. Si tu ne peux soutenir la moindre contradiction, si tous tes sens s'enflamment à la vue des détracteurs, obéis à ton enthousiasme, il est le gage de tes succès. Je te permets des transports pour Corneille, pour Molière, pour Shakespear, pour Richardson. Mais si par malheur tu idolâtrois Racine, au point de le préférer à tout autre poète ; si ému des charmes et de la beauté de son style, tu

p322

t' imaginóis qu' il est le premier poète dramatique, lis-le, mais ne compose point. Il s' en faut de beaucoup que ce qui est parfait, soit toujours grand.
Une fois échauffé, trace ton plan avec fierté.
Ainsi le dessinateur habile est libre dans son

p323

esquisse ; il songe à la chaleur, et néglige le reste. Le grand poète appercevra son plan du premier coup d' oeil, comme le grand Condé, en découvrant une plaine, appercevoit le point où devoit s' asseoir la victoire. N' allez pas consulter des gens qui n' étant pas dans le même point de vue, auront nécessairement le coup d' oeil incertain. Les donneurs d' avis font faire plus de faux pas qu' ils n' en redressent. Vous allez consulter cet homme de génie, il vous donne une idée ; allez le revoir le lendemain, il l' aura toute décomposée : il se joue de votre ame, parce qu' il songe plus à paroître fécond en moyens qu' à vous indiquer la vraie route. Et comment occuperait-il la place que j' occupe ? Le meilleur plan sera toujours celui qui vous fera sentir l' impatience de le féconder. Il est impossible d' adopter une pensée étrangere comme la sienne propre. On ne peut se passionner

p324

vivement que pour ce qu' on a créé.
Aussi les sujets d' imagination sont-ils tous traités d' une maniere détestable ou sublime.
Lorsque vous aurez donné un fil raisonné et suivi aux divers incidens, lorsque vous aurez apperçu la conduite générale de la piece, la liaison et à peu près l' étendue des scenes, alors ouvrez les canaux de votre ame, que le torrent de vos idées jaillisse. Heureux l' auteur dont on peut dire, *pleno profuat pectore* ! Ce n' est point ici le tems de prendre en main la serpe, *instrument de dommage* ; c' est le tems du luxe, de la fécondité, de la jouissance ; c' est

le tems où l' imagination doit être abondante et prodigue : *praecipitandus est liber spiritus*, a si bien dit Petrone. Assez-tôt le goût observateur et rigide viendra, le compas en main, émonder, couper, tailler ces rameaux : que du moins la terre soit jonchée de branches en fleurs. Tel sera le témoignage d' un arbre plein de vie, et dont la seve circulera encore avec honneur dans les derniers jours de l' automne. Ne tenez pas à vos premières idées ; cherchez, comparez, souvenez-vous de l' endroit où vous aurez composé à froid, soyez sévère surtout à cet endroit : c' est l' ombre du tableau, prenez garde qu' elle ne soit trop noire. Mais si après avoir revu plusieurs fois un morceau qui vous plaît, il fait toujours sur vous une impression également vive et profonde, laissez-le ; tous les critiques de l' univers l' eussent-ils

p325

anathématisé, croyez-vous plutôt qu' un autre, non par orgueil, mais parce que vous êtes plus près de l' ouvrage qu' un étranger, parce que vous sentez ce qui est bon, bien plus fortement que lui. Vous pouvez faire des fautes, et malheur à celui qui n' en fait pas ! Mais elles tiendront à des beautés originales. Ne faites rien, plutôt que de ployer votre ame à celle d' autrui. Comment un autre auroit-il ce degré d' attendrissement nécessaire pour procréer, comment vous donneroit-il ce que vous ne trouvez pas en vous-même ? Son intérêt est-il aussi vif, aussi pressant ? C' est à vous de vous pénétrer et de poursuivre ce que vous cherchez, jusqu' à ce que vous puissiez vous dire : *voilà ce que je sento*s .

De quel courage tu auras besoin, ô jeune athlète ! On t' opprimera de grands noms, non pour leur rendre hommage, mais pour mieux étouffer ta noble émulation. L' orgueil, la médiocrité, l' envie (qui ne font qu' un aujourd' hui,) diront avec ce sourire amer, qui est le caractère de la méchanceté : *c' est une présomption que de croire pouvoir atteindre aux grands maîtres de la scene, tout est dit...* . Et moi

p326

je te crie de toutes mes forces, que ces grands noms ne t' épouvantent point ; crois que l' art est plus immense que leur génie. Ils se sont servis de matériaux qui ne sont pas épuisés. La carrière n' est point tarie, creuse-la ; aye leur audace, bâtis comme eux, et donne à l' architecture de ton palais une face nouvelle : les combinaisons sont infinies. Il est une foule de caracteres qui restent à tracer. Plongez vous, ames neuves et sensibles, dans la lecture de Pamela, de Clarisse, de Grandisson, dans ce Fielding si varié,

p327

dans Marivaux, scrutateur du coeur humain ; dans plusieurs romans modernes, ouvrages de sentiment, et qui sous un titre vulgaire cachent de la profondeur et de la vérité. Les romans de notre siècle sont bien plus vrais que les histoires que l' on écrit : un roman nouveau, malgré son titre, m' intéresse beaucoup plus que les personnages de l' énéide, qui n' est qu' un antique et incroyable roman. J' apprend dans celui du jour à connoître le caractere de ces hommes acteurs de la société avec lesquels je vis, et à leur défaut je saisis du moins le caractere de l' écrivain. Encore un coup, c' est la génération actuelle que je veux connoître ; c' est elle qui doit m' inspirer le plus vif intérêt, parce que j' ai besoin d' appercevoir tous les traits visibles pour saisir la ressemblance. Garantisiez-vous de ces préjugés littéraires, qui appartiennent à chaque auteur. Tel pédant ne sort pas de son Homere, tel autre de son Virgile, tel autre de son Cicéron : chacun d' eux a son engoûment, soit en qualité de traducteur, soit en qualité de législateur dans

p328

quelques cotteries, ce qui est également respectable. Le plus lourd écrivain paroît s' extasier pour Anacréon, afin de se donner un air de légèreté. On traduit le grec sur des traductions latines, et ce misérable charlatanisme prend je ne sais quel air de conséquence. Chacun crie comme des empyriques montés sur

des tréteaux : venez à moi, écoutez l' auteur dont
je veux porter le surnom. Je suis le Racine, le
Pindare, le Boileau de mon siècle ; et mon
confrere est un Pradon. C' est moi, messieurs, qui
ai le vrai goût, et je m' intitule son vengeur, et
son pontife .

p329

N' épousez aucun système qui donne l' exclusion
à aucune sorte de beauté ; fermez l' oreille
à ces maximes superstitieuses que quelques
auteurs adorent, parce qu' ils les ont reconnues
très favorables à leur maniere incertaine et
gênée.

Songez que chacun d' entre eux ne parle que
d' après *son faire* , qu' il est égoïste par essence
et même à son insçu, qu' il n' estime que les
couleurs de sa palette, et les traits qui ont du
rapport avec sa propre touche, en même tems
qu' il les déprécie dans son rival. Un auteur est
toujours un mauvais juge, parce qu' il est
nécessairement juge passionné.

Il est des juges non moins faux, (et qui le
croiroit) plus enclins encore à blâmer. Ce sont
les gens du beau monde, personnages froids,
ironiques, impuissans, attaqués tout-à-la-fois
du mal d' envie et du mal d' ignorance. Heureusement
pour eux ils ne font jamais imprimer
leurs décisions burlesques ; leurs sottises
expirent au coin de nos cheminées de marbre, où

p330

ils se pavanent contents d' eux-mêmes et jugeant
tous les arts devant leurs valets-de-chambre.
Laissez remuer toutes ces langues oisives et
féminines. Les grands ne savent se connoître à
rien. Tâchez d' être satisfait de vous-même,
et dédaignant de misérables épigrammes,
consolez-vous dans la solitude et dans le charme
attaché à de nouveaux projets, des faux jugemens
que vous aurez eu le malheur d' entendre dans
le monde. Mais il est surtout une matiere
inépuisable de dispute, où l' on ne s' entend
plus, dès qu' on la met en action : on s' accorderoit
presque sur le reste ; sur ce chapitre, on
brouille toutes les idées. Je veux parler ici du
style : le style est l' homme, et chacun doit avoir

le sien bien et duement caractérisé.
Je demanderai volontiers d' un écrivain, a-t-il
puisé ses expressions à la cour, dans les académies,
dans les livres ? Si l' on me dit, *oui*,
je répondrai, *tant pis* . Je veux voir l' expression
naïve de son ame ; elle sera forte, précise

p331

abondante ou négligée. Je veux voir la physionomie
de son idiome, connoître s' il est véhément
ou délicat, solide ou fin, élevé ou simple,
tranquille ou vif. A-t-il enrichi la langue
de quelques tours nouveaux, nombreux,
rapides ? A-t-il créé de ces expressions que l' on
retient ? La parole accompagne-t-elle l' image
avec précision ? Son style a-t-il tous les
mouvemens que les idées lui impriment ? Je ne
demande plus alors s' il est châtié, élégant ou fini.
Cet auteur est un écrivain, et je laisse la cour
et l' académie admirer, si bon leur semble, le
style décousu, froid et maniéré qui leur est
analogue. Ces phrases à la mode passeront,
ce jargon sautillant n' aura bientôt plus
d' admirateurs. Mais cette suite d' expressions et de
tours soutenus avec majesté dans le cours d' un
ouvrage et qu' on pourroit comparer au cours d' un
fleuve, ce ton de même couleur, cet ensemble,
cet abandon, cette liaison naturelle, cette
étendue de la phrase que l' antithese et le bel
esprit ne viennent point étrangler, formeront
dans tous les tems le style de la raison, de la
vérité et du goût.
Rien de plus gauche, de plus gêné, de plus
lourd, que le style de celui qui en veut imiter
un autre. C' est l' ame qui frappe l' expression,
qui détermine le mouvement de la phrase, sa
marche, qui modifie son rithme, qui lui donne
plus ou moins de clarté, de vigueur, de

p332

précision, de grace, de force et d' harmonie.
J' apperçois un auteur sec dans ses petites phrases

p333

froides et contournées, j' aperçois un auteur
abondant dans ses phrases libres et majestueuses,
où la plénitude des mots répond à celle
des idées. L' un semble travailler ces ouvrages
d' ivoire, où tout est fin, poli, et inanimé ;
l' autre, dans son atelier ébauche à coup
de ciseaux une statue dont les proportions seront
dans la perspective celles de la nature.
Sa surface sera sans doute plus rude, mais

p334

aux yeux de tous elle paroîtra respirer. Le
style ne s' étudie point, il jaillit ou rampe,
s' élance ou tombe, est embrasé ou timide. Le
style est à l' ame ce que la démarche est au corps.
Chacun a son attitude propre. Cette attitude
négligée convient à tel homme, à cause des graces
qu' il y met. Cette grande figure longue a
de la gravité, et elle lui sied. Ce petit homme
gentil est froid et fat, et n' est pas tout-à-fait
insupportable.

N' allez donc pas soumettre votre ouvrage à
ces gens qui tondent le style, ou qui l' aiguissent,
qui l' entortillent, ou qui lui donnent un
jargon conventionnel. Eh ! Qu' avez-vous besoin
du néologisme moderne ? Vous apprendra-t-il
à concilier la finesse et la véhémence, la
précision et l' énergie ; vous révélera-t-il ces
mots qui échappent à la passion, lui qui court
après des richesses imaginaires pour en négliger
de réelles ? Qui écrit plus mal au monde qu' un

p335

grammairien ? Qui vous endort, si ce n' est un
discours académique ? Demandez à Rousseau,
à Buffon, à Voltaire, où ils ont puisé ces
expressions concises, pittoresques et neuves dont
ils ont enrichi la langue ? Ces expressions
n' étoient pas dans le *dictionnaire de l' académie* .
Le style mâle, sonore, abondant des grands écrivains,
annonce l' indigence de toutes nos grammaires,
et fait voir que c' est à l' écrivain à modifier
la langue, et non à recevoir sa loi. Laissez
donc crier la foule classique, et créez-vous un
idiôme qui vous appartienne. Les pédans ouvriront
Restaut ou l' abbé d' Olivet, et la nation
entière, en vous lisant, adoptera les tours

que vous aurez créés.
Votre drame fait, laissez-le reposer six mois environ, afin d'attédier la prédilection paternelle. Six mois écoulés sur un ouvrage bien clos dans un porte-feuille, sont une demi-postérité. Revoyez l'ouvrage, vous lirez mieux les absences de votre génie : faites vos corrections aussi rapidement que vous avez fait le plan : que la plume en se promenant efface, change, transpose : autant de ratures, autant de taches enlevées ; lisez haut, et en déclamant vous appercevrez les longueurs. L'oreille frappée rendra à votre âme sa sensation et vous tiendra lieu d'un auditoire. Le tems enfin vous révélera ce que vous n'avez pû voir au moment de la conception. C'est un enfant qui sort des bras de sa nourrice, ses beautés naïves

p336

et ses défauts corporels seront beaucoup mieux apperçus.
Mais aussi quelquefois la lime énerve, use, affoiblit un ouvrage, lui donne un poli qui atteste l'art. C'est le foible et le médiocre qui ont besoin d'être mis plusieurs fois sur le métier. L'ouvrage conçu avec chaleur n'exige pas de grandes corrections. Un ancien maître d'éloquence disoit à un de ses disciples : " veux-tu faire mieux que tu ne peux : " *num... etc.* .
D'ailleurs, l'écrivain qui ne cesse de limer, de tourner et retourner son ouvrage, prouve qu'il n'étoit pas né avec l'instinct d'écrire, et que c'est en lui une manie et non un talent. Seneque a bien peint ces auteurs quand il a dit d'eux : *scripta... etc.* .
N'allez point lisant votre ouvrage : vous avez travaillé pour le public, et non pour une société particuliere. C'est au public que vous

p337

devez plaire, car c'est lui qui doit vous juger. Si vous enchantez un cercle, j'ai grand' peur que vous n'ayez fait un triste ouvrage. Il y a une distance infinie entre l'homme qui juge dans un appartement, et le même homme qui se trouve au parterre ou dans une loge : ses idées changent. Méfiez-vous et des louanges

et des critiques. Le tableau n' est pas encore exposé au salon, et tel qui brille dans l' atelier du peintre, disparaît au milieu des couleurs qui l' avoisinent et qui l' effacent.

Au lieu de donner votre drame aux comédiens, livrez-le au public ; vous serez tout d' un coup transporté devant vos véritables juges, et vous vous épargnerez mille démarches qui ne s' accordent nullement avec la noble fierté qui doit animer un homme de lettres. L' habitude des grandes idées doit ôter à son ame cette souplesse qui la dénature et qui l' avilit. Penseriez-vous qu' on ne sait sentir qu' à Paris ? N' y a-t-il que le théâtre de la capitale ? Est-il nécessaire que cet ouvrage parte de ce point unique pour se répandre chez l' étranger ? Pourquoi tarderiez-vous à recueillir son suffrage ? N' aimeriez-vous que les applaudissemens qui peuvent frapper votre oreille ? Préfereriez-vous

p338

la vanité à la gloire ? Ne seriez-vous enfin qu' un auteur, au lieu d' être un écrivain ? Celui-ci ne se borne pas à un point local : comme il a écrit pour tous les tems et pour tous les lieux, il est plus jaloux d' avoir des admirateurs éloignés qu' il ne verra jamais, que d' entendre ces adulateurs dont la bouche ironique semble toujours vous dire : *monsieur, nous venons caresser votre amour-propre que nous sçavons excessif, et vous louer tout vif* .

La capitale, dira-t-on, est le centre des lumieres : d' accord ; mais elle l' est aussi des erreurs, des folies, des caprices, et même du mauvais goût. Le parisien est un mouton qui suit la foule et va broûtant le prez où l' on le conduit ; il demande des plaisirs, mais il ne les choisit jamais : il les reçoit tels qu' on les lui a façonnés. Toujours prêt à s' extasier sans sçavoir pourquoi, il va où l' on va, il consulte moins la sensation qu' il reçoit que la sensation générale ; on le voit braver héroïquement l' ennui, et bâiller sans murmure : il met de la grandeur d' ame à ne point chagriner ceux qui sous

p339

prétexte de le divertir, abusent de son tems,

de sa patience et de son argent. Enfin l' intention qu' il a eue de se réjouir, lui tient lieu presque toujours d' un divertissement réel.

Il n' en est pas de même en province : on y est assez grossier, pour ne pas se contenter des apparences, et pour exiger du plaisir ; et ce n' est pas le mot, c' est la chose que l' on veut.

D' ailleurs, dans cette capitale, pour laquelle tout écrivain s' agite, on ne fixe pas longtems les yeux sur le même objet, et le véritable cri du public est bientôt étouffé dans le tourbillon licencieux du luxe et de la mode.

p340

L' amour de l' art paroît avoir plus de vrais partisans dans la province, où il y a plus de moeurs.

Croyez que c' est d' elle que partira dorénavant toute réputation littéraire. L' intrigue, le mensonge et la charlatanerie usurpent trop souvent à Paris les honneurs dûs au mérite : il est obscur dès qu' il ne s' affiche point. C' est peu d' asservir l' art, on veut asservir encore celui qui le cultive ; et s' il se refuse à ce nouvel esclavage, il se fait des ennemis sans nombre, qui ne lui pardonneront pas d' oser être libre. Vingt villes peuplées d' honnêtes gens, qui ne demanderont pas, avant de prononcer sur la piece, le nom de l' auteur, peuvent bien contre-balancer les cris confus d' une capitale, où l' on prend les moeurs dominantes, où les idées ne sont jamais du lieu et sont empruntées du

p341

pays où elles sont ordinairement les plus fausses en tout genre.

Si, cependant, ayant le bonheur suprême de trouver grace aux yeux de l' assemblée, vous devez être joué à Paris, soit en hiver, soit dans les chaleurs d' un solitaire été, soit par les premiers acteurs, soit par les doubles, assistez à la premiere représentation : tel est mon avis. Ce jour est une bonne école pour un auteur. Que de sensations il reçoit

p342

en deux heures ! Quel miroir pour
l'orgueil ou pour l'amour-propre ! Comme on
se voit, comme on se repent ! Comme les louanges
prestigieuses d'amis peu sincères, ou peu
courageux, tombent et s'anéantissent !
Comme la vérité perce armée de tous ses éclairs !
Si vous êtes sifflé, c'est un ridicule, je
ne vous le cacherai pas ; mais il est passager,

p343

et vous pouvez vous en relever en galant homme.
Soyez le premier à dire tout haut, *je le
reconnois, messieurs, ma pièce est manquée :*
pardon, une autre fois je ferai mieux... . Vous
penseriez le contraire, que vous deviez céder à la
voix publique ; elle fait toujours loi pour le
moment. Le misantropes fut mauvais le jour qu'il
tomba. Enfin le talent, loin de se cabrer, doit
paraître insensible aux injustices qu'il essuye, et
attendre le jour de l'équité. Il est de la dignité
d'un homme de lettres, de ne point faire entendre
de vaines clameurs, semblables à celles
d'un enfant que l'on corrige, ou (ce qui seroit
plus inutile et plus sot encore) de ne point envoyer
un *appel au public* , appel dont il rit et
qu'il ne lit point.
Si vous êtes applaudi, oh, le beau moment !
La Bruyère dit que le plus mélodieux concert
est la voix de celle que l'on aime. Il se trompe ;
c'est plutôt ce bruit harmonieux et flatteur,

p344

qui va, dilatant l'ame du poète, caressant son
oreille et son coeur, lui donner une idée
avantageuse de ses talents, et lui promettre de
nouvelles jouissances avec de nouveaux succès.
Demandez à Voltaire s'il est rassasié des faveurs de
la gloire, et si c'est une maîtresse à laquelle
on puisse être infidèle ? Helvétius a tort,
lorsque décomposant cet amour de la renommée
il trouve au fond du creuset l'amour des plaisirs
physiques ; il a oublié dans ce moment que
la nature de l'homme étant de s'agrandir à ses
propres yeux, son ame avoit des voluptés pures
qui n'ont rien de commun avec celles des
sens.

Si donc vous êtes applaudi, tremblez de métamorphoser le nectar, le doux breuvage des dieux, en poison amer et cruel. N'allez point vous enfler des fumées d'une orgueilleuse et sottise ivresse : n'allez pas vouloir marcher dès le lendemain supérieur à vos rivaux, et veillez sur les écarts qu'enfante un succès brillant. Que de jeunes gens ont payé cher un moment d'arrogance ! Soyez plus prudent, résistez doucement aux malignes gens qui viendroient jeter

p345

des poignées d'encens sur le brasier de la fermentation publique. La tête vous tourneroit infailliblement. Est-il si difficile alors d'être modeste ? Voilà votre rôle, tandis que les clameurs des soldats vulgaires vont injurier votre triomphe, et vous prouver, comme dit Voltaire, *que vous n'avez pas dû réussir*. écoutez toutefois certaines critiques amicales et secrettes, afin de perfectionner votre ouvrage.

p346

Mais pour ces folliculaires, dévorés d'une bile ardente, qui veulent abattre toute statue et flétrir le moindre laurier, il faut les abandonner à l'envie qui les ronge et les maigrit : rien ne peut guérir leur orgueil humilié, d'autant plus insolent, qu'ils ne s'attribuent devant leur propre conscience que le pouvoir de blesser et de nuire. Fuyez-les, les applaudissemens encore bourdonnans à l'oreille, sauvez-vous dans la retraite, ébauchez-y un nouveau drame, et préparez à l'envie un lénitif ou le silence. N'allez point solliciter le suffrage du journaliste, ce seroit une démarche honteuse ; laissez-les tous parler et se contredire. Ne lisez point leurs extraits : vous devez vous faire une loi en tout tems, de ne jamais jeter les yeux sur ces feuilles, qui, semblables à celles de l'automne,

p347

jaunissent du jour au lendemain, tombent

d' elles-mêmes et sont foulées aux pieds.

CHAPITRE 29

des comédiens.

n' ayant traité dans le cours de cet ouvrage
que de l' art dramatique dans son
but et dans ses effets, j' ai dédaigné par
conséquent toutes ces regles minutieuses et rebattues
qui se rencontrent dans tous les livres ; j' ai
négligé absolument les accessoires, je n' ai parlé
ni de la scene, ni des décorations, ni de la

p348

police des spectacles, (qui est fort incivile à
Paris) ni de la maniere dont les spectateurs
eux-mêmes

p349

devroient se comporter pour ne point
détruire l' illusion et leurs propres plaisirs ; je
pourrai revenir sur ces objets dans un nouvel
ouvrage, si j' en ai le loisir. Rien n' est indifférent,
lorsqu' il s' agit du public et que l' on parle
en son nom ; car parmi tant de gens qui se
taisent, encore faut-il que quelqu' un parle.
Je m' arrêterai toutefois sur les comédiens,
parce qu' ils sont trop intimément liés à l' art,
pour pouvoir être passés sous silence.
Sans une correspondance mutuelle et qui
tient à une subordination légitime et nécessaire,

p350

aucun art ne peut tendre à la perfection.
Isolez l' homme de génie, son oeuvre n' a plus
le même éclat. Le manoeuvre obéit à l' architecte,
le violon au compositeur, l' huissier au
juge, le soldat à l' ingénieur : les auteurs, plus
infortunés dans leur carrière que toute autre
espece d' hommes, voient les comédiens ouvertement
révoltés contre eux. Arrêtés à chaque
pas, contredits, fatigués par l' orgueil de leurs
semblables, ils éprouvent toute sorte d' obstacles,

et leur art (qui le croiroit ?) est
devenu le moindre objet de leurs travaux :
s' ils ne sçavent que faire une bonne piece,
ils sont encore loin de jouir des applaudissemens
du public et du fruit légitime de leurs
travaux.

Que dis-je ! Le public lui-même semble estimer
davantage le comédien : *tant*, (dit M Le
Touneur) *le dernier instrument dont le public
reçoit immédiatement ses plaisirs, lui sera
toujours plus précieux que l' artiste qui le crée
loin de ses yeux* . Le public entend peu ses
intérêts, *et en matiere de plaisir,*
comme dit La Mothe, *il vit pour ainsi dire au
jour le jour, et il n' y connoît gueres
l' économie* . Cette injustice se perd parmi tant
d' autres injustices. Que les cris des gens de
lettres à cet égard sont entendus avec indifférence !
Les écrivains se trouvent au point honorable,
où ils doivent cultiver les lettres comme
la vertu, pour elle-même ; c' est un privilege

p351

rare qui leur appartient et dont ils doivent
se glorifier.
Cependant les trois quarts de nos acteurs (et
je parle de ceux de Paris) sont médiocres, et
nous font regretter les masques des anciens.
Nos acteurs ne compensant point par le talent
de la représentation le tort qu' ils font aux
progrès de l' art, leur manie est de faire oublier
l' auteur, et ils ne sont pas encore parvenus à
saisir leurs personnages, ils pêchent par la figure,
partie essentielle et presque indispensable.
On choisit un soldat de parade ; on devoit au
moins avoir la même attention pour un acteur.
Ils ne sont point en assez grand nombre pour le
dépôt immense et précieux qui leur est confié :

p352

ils ne savent point varier leur jeu ; plus fidelles
à leur *tic* qu' à la recherche des combinaisons
nouvelles, l' homme et le personnage veulent
ne faire qu' un absolument ; il vont jusqu' à
refuser certains rôles, comme si sur le théâtre ils
avoient une existence personnelle ; ils veulent
paroître avec leurs noms sur la scene, et ils

s'attribuent d'avance l'habit qu'ils doivent porter et les sentimens qu'ils vont débiter. Les masques (comme on l'a remarqué avant moi) avoient donc quelques avantages, ils multiplioient du moins les acteurs ; au lieu que nous voyons incessamment le visage de Le Kain, de Molé, de Brizard, pour représenter héros scythes, thraces, parthes, daces, tartares, arabes, chinois, grecs, anglois, romains, germains, françois. Après la piece, Britannicus est un marquis, Burrhus un financier, et Athalie se fait enlever.

On voit l'acteur et le personnage ; on en souffre. Si les masques des anciens, comme on peut le présumer, étoient peints avec art, on devoit distinguer Niobé De Medée. Celle-là, mere trop orgueilleuse, avoit l'empreinte de la tristesse et du désespoir ; celle-ci portoit un caractere d'atrocité qui annonçoit la fureur de sa vengeance. Philoctete n'étoit pas Hercule : la force, les muscles prononcés appartenoient à ce dernier ; la dignité noble et attendrissante appartenoit au digne ami du héros.

p354

Le peintre, par ses nuances, avoit sçu sans doute différencier le valet du parasite, le soldat du marchand, la nourrice de la courtisane, le vieillard sévère et inflexible du pere foible, mais avare, le jeune fou indocile du donneur de mauvais conseils ; au lieu que parmi nous un front hébété représente le fin Ulysse, un regard effronté la timide Agnès, une physionomie scélérate un honnête homme, un large visage un petit maître. Les héros, enfin,

p355

paroissoient des hommes extraordinaires : au lieu que parmi nous le héros de théâtre est à peine un homme ; une petite stature viendra représenter, dans *alzire*, le farouche vengeur de l'Amérique : Phedre, à Paris, a soixante ans, et appelle Oenone, qui en a vingt-cinq, sa nourrice. On se souvient que quand le vieux baron faisoit Rodrigues, deux valets de théâtre étoient obligés de venir le relever lorsqu'il étoit tombé aux pieds de Chimene. Les

anciens avoient aussi perfectionné l' art de parler aux yeux par des mouvemens, au lieu que la plupart de nos acteurs sont gauches, d' un front inanimé, d' une tournure désagréable, d' une marche empesée, et ne sçachant pas, même en France, faire la révérence.

Je n' examinerai point si l' opinion, qui frappe les comédiens d' infamie, est un préjugé déraisonnable ou fondé, vrai ou faux, utile ou nuisible. Je sçais seulement qu' il n' est pas généreux à un particulier d' abuser de l' opinion publique pour faire rougir un comédien, à moins qu' il n' y soit absolument forcé. L' arme

p356

du mépris ressemble au pistolet, ce n' est que dans une situation extrême et désespérée qu' il est permis de s' en servir. C' est au public en corps à déployer ce terrible anathème, lui seul en a le droit. Un comédien est souvent plus tourmenté par ses propres réflexions que par toutes celles d' autrui. Enfin c' est une question très délicate à traiter, et qui tient à des rapports éloignés, jusqu' ici plutôt confusément sentis qu' aperçus. Ce qu' il y a de sûr, c' est qu' une conduite honnête et de grands talens font tomber cette espece de proscription, et peut-être qu' elle seroit totalement effacée si les comédiens devenoient ce qu' ils devroient être, et si les pieces plus châtiées ne laissoient voir dans l' acteur que l' interprête des maximes les plus épurées.

p357

Les romains, à la fin de chaque spectacle, exposoient, il est vrai, aux yeux du peuple une actrice toute nue, soit pour effacer l' impression qu' avoient pu faire ses charmes voilés, soit pour confirmer l' opinion qu' on devoit avoir de sa profession ; mais toute opinion se détruit d' elle-même lorsque la cause qui servoit de prétexte n' existe plus. Cependant le philosophe qui doit voir les choses en grand et dans tous les rapports possibles,

p358

être sévère contre lui-même, et condamner quand il le faut jusqu' à l' instrument de ses plaisirs, trouvera que par instinct le gouvernement a été fort éclairé en ne levant pas cet anathème, qui une fois anéanti ouvriroit une large porte à une foule de jeunes gens, qui dans l' âge où les agrémens de la figure sont les plus brillans, voudroient tous aller se montrer sur la scene. C' est une rigueur nécessaire et vraiment politique dont il doit toujours user : le métier est trop attrayant au premier aspect pour ne pas séduire un trop grand nombre de citoyens destinés à des emplois plus sérieux.

p360

Que tout jeune homme, né avec le goût des arts et une ame sensible, s' interroge, il s' avouera qu' à un certain âge il a désiré secrètement tous ces applaudissemens qui flattent tant l' amour-propre, lorsqu' ils semblent autant rendus aux avantages du corps qu' aux talens de l' ame. Il falloit donc mettre un frein à cette passion, d' autant plus dangereuse, qu' elle est fondée aussi sur l' amour de la gloire. D' ailleurs il est des abus presque invinciblement attachés à cette profession. Dans tous les siècles les femmes de théâtre ont causé dans les moeurs publiques des ravages affreux. Il est peu de familles qui ne puissent alléguer des exemples tristes et récents du danger de leurs charmes. De-là vient sans doute qu' il a fallu opposer la digue de l' opprobre à celles qui étant l' effroi des chastes amantes et des fideles épouses, alloient peut-être vouloir encore marcher leurs égales. Il a fallu rassurer la pudeur qui n' auroit plus embrassé qu' une vertu stérile et la consoler en la laissant environnée des rayons de l' honneur. Sans cet arrêt, le vice déjà fêté et richement soudoyé, du sein du luxe et de la mollesse alloit ravir la marque distinctive et sacrée qui seule anime et soutient l' innocence. Que lui seroit-il resté ? Le prestige qui décore une actrice

p361

la rend la plus dangereuse femme que l' imagination puisse former et embellir. Où trouver,

en effet, dans la simplicité des moeurs innocentes et sévères, dans l' asyle retiré de la modestie et du travail, où trouver une femme, qui chaque jour varie les graces de la parure, l' éclat de la beauté et les talens qui enchantent ; une femme qui satisfasse plus l' orgueil d' un amant, en levant le tribut journalier d' applaudissemens que payent l' admiration et le plaisir ? Toutes les passions subtiles qui escortent l' amour-propre, vont pour ainsi dire se fondre dans le creuset de l' amour ; il y devient plus actif, il acquiert une force, qui soutenue des illusions que la volupté, le goût des arts et la vanité du coeur peuvent composer, produit à la fin une ivresse capable des plus violens excès : toute l' ame humaine est pénétrée, est irritée par toutes les sensations délectables qu' elle peut recevoir, et l' idôle commande d' autant plus l' hommage, qu' elle partage le triomphe de l' homme de génie. L' imagination allumée fait jouer tous ses phantômes ; c' est une voix bien foible alors que celle de l' honneur et du devoir ; il n' existe plus dans le monde que la déesse qui veut bien nous sourire ; et l' or des familles, le patrimoine des enfans, ne servent plus qu' à édifier le temple riche et méprisable où l' encens doit fumer nuit et jour à ses pieds. Hommes raisonnables, répondez ? étoit-ce trop faire, pour rompre l' enchantement de pareilles

p362

corruptrices, étoit-ce trop que de les livrer du moins à la honte, afin qu' elles n' entrassent pas d' un air triomphant dans nos foyers, pour y insulter aux soupirs timides de la jeune beauté, qui se craint, se combat, et qui conserve encore précieusement le dépôt des moeurs et le germe intact des générations futures ? En attendant qu' il vienne un gouvernement assez prudent, assez sage, pour sçavoir enlever au vice sa séduction, et que d' ailleurs le théâtre, malgré ses abus, a de très grands avantages, le philosophe doit insister pour qu' on laisse durable cette flétrissure imprimée à tout comédien, comme le rempart et la sauve-garde de l' honnêteté publique. Qu' on n' aille point

p363

cependant jusqu' à imputer à l' art la profanation qu' en fait l' actrice ; l' art existeroit dans toute sa beauté, indépendamment d' elle : c' est le vase qui corrompt la liqueur ; peuples policés, changez le vase.

Mais je m' arrête : je ne veux ici considérer les comédiens que comme personnages représentans, et à ce titre je ne veux pas qu' ils soient subordonnés au poète, parce que tout talent subordonné perd de son essor et de sa vigueur. Mais il faut encore moins que le poète soit subordonné à l' acteur. Si celui-ci s' établit juge, il sera à la fois juge ignorant, hautain et ridicule ; c' est ce que l' expérience démontre journellement. Il faut donc qu' il se trouve une puissance intermédiaire, (ce mot dût-il faire rire ici) qui n' ayant ni les intérêts du poète, ni ceux du comédien, sçache dire à l' un : *l' amour-propre vous a aveuglé*, et à l' autre : *voilà ce qui*

p364

est digne d' être représenté devant le public .
La perte et l' avilissement de l' art, n' est-ce pas d' entendre un auteur dire publiquement : *oh ! Je fais un rôle pour Le Kain, un rôle pour Molé, un rôle pour Brizard ; j' ai bien modelé la coupe de mon dialogue sur le caractere de leur début ; voici une tirade qui leur convient : aussi me seront-ils favorables, ils joueront à ravir... .*

Le public desireroit la réforme de tous ces abus qui nuisent à ses jouissances ; mais il est devenu un être passif, qui ne s' amuse encore quelquefois que parce qu' on tolere quelques-uns de ses amusemens. Les comédiens, riches d' un fond étonnant, héritiers des Corneille, des Racine, des Crebillon, des Voltaire, comme s' ils étoient leurs enfans, ont ce dédain et cette paresse que donnent l' opulence et la faveur. Il paroît surprenant qu' ils s' estiment les héritiers légitimes des chefs-d' oeuvres de la scene françoise : assurément ces ouvrages immortels que les rois ne sçauroient payer, (car leur or est trop vil auprès de semblables

p365

productions,) appartiennent de droit à la nation et ne peuvent appartenir qu' à elle.

Mangeant le bled des épis que d' autres ont moissonnés, ils s' endorment dans une oisiveté autorisée, visitent fréquemment leurs maisons de campagne, ou vont lucrativement rétablir leur poitrine sur nos théâtres de provinces : les doubles paroissent, et les pieces nouvelles reculent des années entieres. Si Corneille revenoit au monde, il lui faudroit quatre-vingt-dix années pour faire jouer son théâtre, car il faut être très heureux (pour ne rien dire de plus) pour sçavoir placer une piece tous les trois ans.

Louis Xiv rassemblant en une seule les deux troupes de comédiens qui étoient alors à Paris, en les prenant à ses gages, en leur donnant le nom de ses comédiens, qu' ils ont conservé

p366

depuis, n' a fait que les rendre indépendans du public ; et il a nui à la splendeur et à la supériorité de notre théâtre, en détruisant l' émulation qui régnoit tant entre les auteurs qu' entre les acteurs : émulation qui pouvoit produire des merveilles. Depuis qu' ils jouissent du privilege incroyable de fermer et d' ouvrir la carrière à qui bon leur semble, depuis qu' ils n' ont point de rivaux dans leur art, ils ont traité les gens de lettres et le public beaucoup moins bien que les gentilshommes de la chambre ne les traitent eux-mêmes.

Un des moyens de réveiller en eux les talens et les soins qu' ils négligent, seroit d' établir une concurrence, qui seroit très favorable aux auteurs, au public et à l' art : tout privilege exclusif est, en tout genre, une faute énorme en politique.

Vous avez vu ce chêne superbe, qui déployoit le printems passé, des rameaux toujours verts : vous le voyez languissant et ne poussant plus que des feuilles pâles et rares. On accuse le sol, les vents, le soleil ; ce n' est point là ce qui détruit ce bel arbre : des vers

p367

impurs ont mordu ses racines. Tels sont les

ennemis invisibles et redoutables qui priveront le voyageur de son ombre propice. Les comédiens ne veulent pas cultiver le champ fécond qu' ils ont sous les mains, parce qu' ils ne sont pas éveillés par la concurrence, plus forte et plus active que l' intérêt même ; parce que leur fortune étant assurée d' avance, ils chérissent une certaine paresse qui donne aujourd' hui à tous les états un air de dignité. Sourds aux voeux que le public ose former, ils les annullent de plein-droit, et leurs caprices font loix : ils tyrannisent nos plaisirs, et rien ne peut balancer leur autorité souveraine. Enfin la liberté françoise semble s' être réfugiée dans leur foyer, et c' est le seul corps en effet qui brave aujourd' hui, dans une majestueuse tranquillité, les orages et les tempêtes qui ont

p368

ébranlé ou renversé tous les autres. Comment ces fiers républicains accueilleroient-ils après cela un sujet auteur qui a besoin d' une gloire façonnée par leurs mains. Que faut-il donc faire ? Je vous l' ai déjà dit, mes amis : en attendant quelques changemens heureux et qui ne tarderont pas, il faut les imiter dans leur orgueil dédaigneux : au lieu de leur porter vos pieces, il faut les livrer au public ; l' impression vous transportera tout-à-coup sous les yeux de vos véritables juges. Si le triomphe est moins éclatant, il sera plus durable, plus propre à l' auteur, il ne tardera pas. Si la piece est vraiment bonne, la province s' en emparera, l' étranger vous traduira ; tôt ou tard ils dicteront à la capitale ce qu' elle devra adopter. Ainsi le poète rentrant dans les droits de sa juste indépendance prouvera modestement aux comédiens que leur jeu n' est point l' art, et que l' art avancera plutôt sans eux, qu' avec leur secours. Il est singulier que l' auteur ne voie jamais que la capitale qui ne forme qu' un point, et qu' il oublie le reste du royaume, comme si ce n' étoit plus qu' un désert. Il y a autant de goût au moins dans la province qu' à Paris ; il y est même plus droit, moins gâté, et plus raisonnable : on y sçait entendre encore et reconnoître la voix du sentiment ; les ames n' y ont pas reçu l' empreinte de ce dédain superbe qui se refuse à admirer, pour le triste plaisir d' une censure qu' enfante l' orgueil. Dans la province

il y a généralement plus de moeurs, et c' est-là qu' un poète dramatique doit s' étudier surtout à plaire. Si le poète ne travaille que pour les applaudissemens qui viennent frapper directement son oreille, s' il veut être présent à ses succès, c' est un personnage vaniteux qui ne connoît pas la gloire et qui ne sçait pas même jouir de sa renommée.

Le comédien a une prétention singuliere et qui mérite d' être combattue, il s' imagine que le poète lui doit la moitié de sa gloire, et il croit encore s' exprimer modestement. C' est ici que l' on peut dire avec l' abbé Dubos, qu' *un peu de vision fut de tout tems l' appanage des gens de théâtre* . N' est-ce pas le poète qui crée le comédien, qui l' inspire, qui le dirige, le mene, le conduit ? Il ne fait pas un seul pas qui ne soit tracé. Tout son esprit est d' étudier l' esprit de son rôle et de s' en pénétrer. Un philosophe a dit : *parmi les hommes ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins qui ont le plus le talent de l' imitation*, et l' expérience a confirmé cette décision. Si quelquefois le comédien prête au poète, ce qui est rare, que de fois celui-ci perd par son organe et maudit l' instrument rebelle ! Celui-ci sacrifie un couplet

pour frapper un seul vers : celui-là voulant tout rendre et plus que le poète n' a voulu dire, ressemble à un lutteur échauffé, plutôt qu' à un acteur qui possède son rôle. Ne voit-on pas dans les pieces douteuses, le comédien redoubler d' efforts et vouloir décider le succès ; sa vanité intéressée se flatte de relever le drame languissant. Qu' arrive-t-il ? Ses transports ne font que précipiter la chute de la piece ; l' auteur devient plus ridicule par le jeu forcé du comédien : il a pu soutenir pendant quelques jours des pieces d' un mérite équivoque, mais jamais il n' a fait vivre un mauvais ouvrage ni pu en détruire un bon.

Corneille et Racine ne sont-ils pas cent fois plus beaux dans le cabinet que sur la scene ? Ne voyons-nous pas le feu, l' éloquence du personnage détruits par l' acteur qui a voulu mettre son esprit à la place de celui de l' auteur ? Les comédiens, gens illettrés, ne sçauraient

p371

ni s' habiller ni décorer la scene, si le poëte
ne venoit à leur secours. On les a vus entichés
pendant un siecle des plus ridicules coutumes,
mettre indistinctement à tout héros un
tonnelet , et ne sçavoir pas même la différence
qui se trouve entre le vêtement grec et le
vêtement romain. Que dis-je ? Il fallut du courage,
de la fermeté et même une force de caractere
à une actrice célèbre pour ne point
coëffer Cornélie comme une duchesse, et pour
qu' on lui permît d' avoir les cheveux épars
lorsqu' elle pleurerait sur la cendre de Pompée.
Il n' y auroit plus un seul acteur sur la terre
que le théâtre subsisteroit encore dans toute sa
beauté. Baron, Dufresne, la Le Couvreur et
Clairon sont morts, et les rôles qu' ils ont joués
restent toujours aussi beaux, aussi entiers, aussi

p372

neufs, aussi frappans. Le comédien n' est que le
copiste de son original : l' original a existé avant
lui, et existera après. Tel un tableau de Raphael ou
de Rubens, mille fois copié, voit mourir ces
ébauches ingénieuses et passageres, et subsiste
sans être atteint ni égalé. Est-ce l' acteur qui,
pâle et aliéné de jalousie, enfonce le poignard
dans le sein de Zaïre ? Eh non ! J' ai vu le sang
couler dès que j' ai entendu ce vers du premier acte :
je ne suis point jaloux, si je l' étois jamais :
comme ce vers m' ouvre en perspective une
catastrophe sanglante et terrible !
Comédien ! Ton talent est bien beau, même
fort rare ; mais ne t' attribues jamais ce qui est
l' art suprême du poëte : ne le défigures pas,
c' est tout ce qu' on demande de toi.

p36

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)